





JEUNE
ET VIEILLE.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
à Sèvres, rue de Vaugirard, n. 14.

JEUNE

ET

VIEILLE.

PAR

MADAME Ve LAYA,

auteur des Trois Sœurs.

VOL. I.

---

les jeunes.

PARIS.

LECOINTE ET POUGIN
libraires-commissionnaires,
49, QUAI DES AUGUSTINS.

ABEL LEDOUX
libraire-éditeur,
29, RUE DES BONS-ENFANS.

MDCCCXXXV

LES JEUNES.

DEUX FEMMES.

I.

Récit de Charles Lacroix.

J'arrivai à Paris pour terminer mes études, j'avais vingt ans, et je devais y demeurer jusqu'au moment où je pourrais prendre un emploi. On m'avait donné des lettres de recommandation pour plusieurs familles des plus

distinguées de la capitale : la plupart d'entre elles se bornèrent à placer ma carte au panneau de leur cheminée. Il n'en fut pas de même pour celles que je portai chez M. Daneuville et madame Dalancy.

Le premier avait un emploi brillant qui le mettait en relation avec la haute société de Paris. Madame Dalancy habitait le même hôtel. Tous deux avaient une fille unique, et les deux jeunes filles s'aimaient comme deux sœurs. Je rendis ma première visite à madame Dalancy, elle était absente. Cependant on me fit entrer dans le cabinet d'étude de sa fille : j'y restai seul quelques instans. De délicieux ouvrages frappaient de tous côtés mes regards. Là, des tableaux dont les sujets et l'exécution charmaient à la fois l'âme et les yeux; ici des broderies ravissantes, plus loin des instrumens et une bibliothèque choisie, prouvaient le goût, les talens et l'instruction de celle qui habitait ce petit séjour. Mon imagination de vingt ans rêva tout-à-coup un de ces êtres dotés de tous les bienfaits de la nature, et ma curiosité éveillée par tout ce qui m'entourait, me faisait vive-

ment souhaiter l'instant qui la présenterait à mes regards. J'entends enfin des pas, on approche, la porte s'ouvre!!! frappé à sa vue du plus profond étonnement, pendant quelques minutes je ne pus pas parler.

Qu'on se représente un être chétif, contrefait, sur d'étroites épaules une longue figure couverte de taches de rousseur, des yeux incertains, et de longs bras attachés à la plus petite des tailles.

Tout ému, je lui demandai si c'était à mademoiselle Dalancy que j'avais l'honneur de parler? et lorsqu'elle m'eut répondu que *oui*, je jetai les yeux sur les objets qui m'entouraient, et j'accusai la nature.

Sa santé délicate avait exigé les soins maternels les plus tendres; son premier aspect vous faisait éprouver une sorte de malaise. On partageait la fatigue qu'elle semblait éprouver à s'exprimer : on eût dit que sa poitrine trop étroite, ne renfermait pas assez d'air pour terminer une phrase; elle faisait effort pour ache-

ver ce qu'elle disait; il y avait cependant du charme dans son organe, mais c'était un charme douloureux : on aurait désiré lui épargner la peine de parler, si ses paroles pleines d'attrait n'avaient pas invité à l'entendre. Elle ne parut pas faire attention à ce que j'éprouvais, et pour me donner le temps de me remettre, elle lut la lettre dont j'étais porteur, et m'adressa les complimens d'usage, en m'invitant à revenir bientôt. Je lui parlai de ses tableaux, de ses talens; elle me répondit avec émotion : Il faut bien apprendre *à occuper sa vie*.

Je pris congé d'elle, en emportant dans mon cœur un sentiment pénible. Je montai chez mademoiselle de Neuville. Un laquais, d'un air assez distrait, me répondit, lorsque je demandai l'honneur de voir sa jeune maîtresse : Mademoiselle n'y est pas. Au même instant, à un coup de sonnette, une femme de chambre traversa la première pièce en disant : C'est mademoiselle. Encore novice dans les usages du monde, j'étais tenté de chercher querelle au domestique menteur, et je lui demandai de quel droit il me disait que sa maî-

tresse était absente lorsqu'elle était chez elle?

— Mon maître, me dit-il, m'ordonne de ne jamais laisser entrer les visites de jeunes gens chez sa fille, en son absence, et je ne crois pas, ajouta-t-il, que monsieur soit un vieillard.

— Eh quoi, lui dis-je, votre jeune maîtresse ne reçoit jamais de jeunes gens? je viens cependant d'être admis chez mademoiselle Dalancy.

—Oh! je le crois bien, reprit-il avec une insolente ironie, pour celle-là il n'y a pas de danger!

J'étais fâché d'avoir provoqué cette réponse.

— Votre maîtresse est donc bien belle, lui dis-je?

— Vous n'habitez donc pas Paris?

—Non.

— Je le vois, car la beauté de mademoiselle de Neuville est connue de tout le monde.

Je vis que je ne pourrais pas pénétrer chez

sa belle maîtresse, et je remis ma seconde visite au lendemain.

Au moment où j'allais sortir, la porte du salon s'ouvrit; je vis dans une glace se répéter l'image d'une jeune personne assise à un piano; je n'eus que le temps de jeter un coup-d'œil sur elle, *je fus ébloui!* Je partis; ses traits charmans m'avaient frappé, et cependant ils s'étaient moins profondément gravés dans mon cœur que ceux de sa malheureuse amie. Celle-ci m'avait fait éprouver cet intérêt puissant qu'on n'accorde qu'au malheur; la curiosité seule m'invitait à revenir chez mademoiselle de Neuville, un toutautre sentiment m'inspirait le désir de revoir mademoiselle Dalancy: j'espérais la trouver moins laide à une seconde visite, et son amie moins belle; je refusais d'avance à celle-ci les qualités que j'avais devinées dans l'autre. Cette compensation me semblait une justice.

Le lendemain je pus me convaincre qu'une femme belle peut être bonne, spirituelle et instruite; mademoiselle de Neuville réunissait tous ces avantages.

A onze heures du matin j'arrivai chez elle. Cette fois je demandai son père; on lui remit ma lettre, et je fus admis à l'instant. Sa fille était près de lui. Ce n'était plus une glace qui me répétait ses charmes. Éclairés du jour le plus vif, ils étaient encore relevés par un négligé simple et gracieux. — Ses cheveux d'ébène, retenus en bandeau sous une coiffure de légère dentelle, faisaient ressortir la blancheur de son beau front; des yeux bleus d'une expression divine se fixèrent sans affectation sur moi; son sourire, qui découvrait deux rangées de perles, son teint où s'étaient fondues les roses, sa taille élégante et légère, tout faisait de mademoiselle de Neuville la plus parfaite des créations mortelles : je restai ému, étonné comme devant un chef-d'œuvre des arts.

Son père la pria de lire la lettre que tenait sa belle main; son organe musical prêtait aux phrases les plus ordinaires un charme si parfait, que lorsqu'elle eut cessé de lire je l'écoutais encore.

J'étais trop jeune alors pour me rendre

compte de l'impression que les charmes de mademoiselle de Neuville avaient faite sur moi; j'ai pu juger, depuis, quel danger l'on court à consacrer sa vie à la beauté; et cependant, quel homme ne lui rend hommage ! cet attrait irrésistible séduit tous les âges : le jeune homme l'admire, l'enfant y sourit, le vieillard lui donne un soupir.

Je reconnus, dans le petit salon où nous étions, plusieurs tableaux semblables à ceux que j'avais admirés chez mademoiselle Dalancy. La vue de ces objets me rappela cette jeune personne si intéressante par ses talens, si mal partagée des dons extérieurs de la nature. — Je crois, dis-je à mademoiselle de Neuville, avoir vu les mêmes peintures chez votre amie.

— Les mêmes! reprit-elle en souriant, c'est-à-dire que vous voyez ici, monsieur, les pâles copies des charmantes compositions de mon amie.

— Les copies valent les originaux.

— Vous ne vous y connaissez pas, monsieur, ou vous voulez me flatter, voilà ce qu'il faut en

conclure : mademoiselle Dalancy a un talent réel, moi je suis une écolière, c'est comme cela en tout; nous cultivons les arts toutes deux, elle y excelle, moi j'y suis médiocre; elle a toujours la bonté de me donner ses conseils, c'est une si bonne amie ! Elle n'est jamais découragée par mes mauvais succès; sa tendresse est le bonheur de ma vie, et je reconnais ses avantages sans éprouver de jalousie.

—Je le crois, mademoiselle, lui dis-je, lorsqu'on est faite pour l'inspirer.

— Moi ? dit-elle en fixant ses beaux yeux étonnés sur les miens, en quoi donc?

Je n'osai pas lui répondre : sa modestie, que je voulais croire vraie, ajoutait trop de charmes à sa personne.

Je pris congé d'elle et de son père. Ils me prièrent de revenir : j'acceptai avec reconnaissance. A mon retour chez moi, je trouvai une lettre de madame Dalancy, qui m'invitait à dîner pour le jour même.

II.

En peu de temps mes relations avec ces deux familles devinrent intimes; madame Dalancy, à qui mon père avait rendu service, me traitait comme un fils. Mon caractère, que le monde parisien n'avait point gâté, plaisait à sa fille,

elle aimait à causer avec moi, j'étais ravi de son entretien, je m'y instruisais chaque jour. Je tâchais de me rendre utile auprès d'elle, je l'accompagnais dans toutes ses visites. Qu'il me fallut d'instances pour obtenir cette faveur!... bien long-temps elle me refusa avec obstination.

Je demandai un jour à sa mère la cause de ce refus :

— Ma pauvre fille sait qu'elle n'est pas jolie, me dit-elle, et elle craint de vous faire remarquer en public....

Cette réponse blessa mon cœur, je ne l'avais pas prévue; depuis six mois que j'étais presque tous les jours auprès de mademoiselle Dalancy, je ne m'apercevais plus de ses défauts extérieurs : son esprit, ses talens étaient tout ce qui me frappait. Je voyais souvent mademoiselle de Neuville chez son amie, et à ses grandes soirées où tout Paris se réunissait, où son amie n'allait jamais. Là, je pouvais juger de l'éclat que jette une belle maîtresse de maison sur une

assemblée qui l'admire : l'amour et la jalousie enflamment le cœur des hommes qui aspirent à lui plaire; l'envie saisit l'esprit des coquettes qui sont forcées de renoncer à briller auprès d'elle, et même la femme simple et heureuse de la douce affection qu'elle inspire, craint aussi que les yeux de son amant ne se fixent *trop* sur cet objet qui l'efface.

Mademoiselle de Neuville aurait pu ajouter encore plus de prix à ses succès; je la voyais quelquefois sourire de pitié à certains complimens faits sans adresse : elle m'aimait, me disait-elle, parce que je ne lui avais jamais dit qu'elle fût belle.

— Si vous n'aviez que cette qualité, lui dis-je, j'aurais pu vous en parler.

— Ceux qui m'en parlent croient donc que je n'en ai pas d'autres?

— Non, mais ils attachent plus de prix à celle-ci qu'aux autres, parce qu'elle frappe d'abord les yeux.

— Et les autres, on ne les voit donc pas?

— Oh! si, mais ce n'est pas dans votre salon.

— Vraiment ! répondit-elle étonnée.

Je repris :

— Comment votre esprit, votre instruction brilleraient-ils au milieu d'un cercle où vous n'avez à répondre que sur un point? Vous parle-t-on jamais d'autre chose que de vos charmes? Si vous vous mettez à une harpe, plutôt que de rendre justice à la pureté de votre jeu, on admire ce beau bras, ce joli pied, ce profil antique qui rappelle à l'œil ravi les chefs-d'œuvre de la Grèce. Si vous chantez on admire vos yeux, on vous compare à cette belle sainte qu'ont illustrée ses attraits bien plus que ses talens ; enfin auprès de vous les regards sont tellement esclaves que l'esprit ne peut être captif.

— Votre compliment est fort bien tourné, me dit-elle, mais je n'en suis pas satisfaite : je vois qu'on loue en moi ce qui est à peine à moi, puisque le hasard qui me l'a donné ou prêté peut à chaque instant me le reprendre, tandis

qu'on ne fait nulle attention aux seuls avantages réels qu'on ne peut me ravir.

Mais tout en croyant mépriser la louange, mademoiselle de Neuville était forcée de l'entendre et d'y répondre; elle se faisait une douce habitude d'être l'objet de l'admiration générale, et malgré la justesse de son esprit elle n'aurait pas renoncé sans chagrin à ces jouissances de chaque jour. Mais le moment était venu où mademoiselle de Neuville allait dédaigner plus encore les hommages de tous pour fixer l'attention d'un seul homme.

Pour que l'amour-propre d'une femme se taise, il faut faire parler son cœur. Souvent l'homme qui opère ce changement est celui qui y pense le moins.

Un jeune homme d'un extérieur noble et plein de grâce, instruit sans vouloir le paraître, doué d'un esprit méditatif, d'une âme profondément sensible, fut présenté chez M. de Neuville par l'un de ces hommes qui n'ont d'autre moyen de se faire pardonner la place qu'ils oc-

cupent dans un salon honorable, que d'y introduire des personnes distinguées. On se sert de ces gens là dans le monde comme des bateliers qui passent les voyageurs. Je vis, à la seconde visite que rendit M. Arthur de Valmy, l'impression qu'il avait faite sur mademoiselle de Neuville, et celle qu'elle avait produite à son tour. Alors j'observai de près ce jeune homme, je m'efforçai de me lier avec lui; il répondit à mes avances, bientôt je devins son ami. Notre intimité me valait plus de bienveillance encore de la part de mademoiselle de Neuville. Elle croyait qu'Arthur me parlait d'elle, et elle venait toujours causer avec moi lorsque je le quittais. Elle se trompait, car après trois mois de visites chez son père, le nom d'Hortense n'avait pas été prononcé entre nous : je pensais qu'il l'aimait cependant, mais je ne voulais pas provoquer sa confidence.

La confiance entre femmes est prompte à s'établir et elle est naturelle; un sentiment d'amour remplit trop leur cœur que le silence étouffe. Mais dans le cœur des hommes l'amour laisse toujours assez de place pour leur permet-

tre de respirer à l'aise : l'indiscrétion chez eux est un tort, chez les femmes c'est un besoin.

Je me bornai donc à observer, et je voyais Arthur fidèle à toutes les soirées, ne parlant à personne qu'à moi, suivant de ses regards expressifs la belle Hortense : son front pâlissait lorsqu'un jeune homme s'approchait d'elle; il n'était plus à ce qu'il disait, il n'entendait plus. Je ne concevais rien à ce silence sur un sentiment qu'il pouvait avouer. Je respectais son secret, mais je voyais qu'il était malheureux. De son côté, mademoiselle de Neuville souffrait aussi; n'ayant jamais éprouvé le moindre chagrin, elle était d'une gaieté charmante. Depuis qu'Arthur venait chez elle, son humeur était changée; ce n'était plus cet enjouement qui animait tout autour d'elle. On pouvait aisément pressentir qu'un sentiment impérieux allait décider de sa destinée, et qu'il renfermait toute une vie de souffrance ou de bonheur; sa mise même attestait cet état de son âme : à la brillante toilette dont elle rehaussait l'éclat de ses charmes, avait succédé une simplicité sans coquetterie, mais bien plus séduisante peut-être :

Hortense, on le voyait, ne songeait plus à plaire, mais à être aimée. Cependant elle n'avait pas renoncé au monde, et le nouveau sentiment qui dominait son cœur ajoutait à sa beauté le doux pouvoir de la mélancolie. Les hommes devinaient sa pensée, les femmes accusaient sa coquetterie. Elle était connue partout sous le nom de la belle Hortense; ce titre la rendait l'objet de la curiosité publique; aux spectacles, dans les promenades, une foule d'admirateurs suivaient ses pas; plusieurs duels avaient eu lieu pour elle. La malignité trouvait place dans le récit de ces aventures toujours si fatales pour la réputation de la femme qui même n'en est que la cause innocente.

Un soir, Hortense allait partir pour le bal; son amie, après un long effort, avait consenti à l'accompagner; j'étais aussi de la partie. Jamais la beauté d'Hortense n'avait tant mérité d'attirer tous les hommages. Mademoiselle Dalancy, qui s'était laissé parer d'une robe de bal, plus déplacée sur elle à ses yeux qu'à tous les autres, avait ce soir là quelque chose de plus malheureusement extraordinaire que de cou-

tume. A la porte du salon vingt jeunes gens se précipitent sur les pas d'Hortense pour se saisir de sa belle main; j'offris la mienne à son amie qui la reçut avec un signe affectueux; je traversai le salon aussi fier que si j'avais donné le bras à la séduisante Lavallière elle-même, personne ne fit attention à nous. Mademoiselle Dalancy se plaça sur une seconde banquette avec les mamans, Hortense en face de son amie. Pauline était heureuse de son triomphe, elle lui prodiguait tous les soins d'une sœur.

— Un bal n'est pas ennuyeux, me dit-elle, lorsque quelqu'un nous y intéresse.

La chaleur l'obligea de quitter sa place; je la conduisis dans une galerie de tableaux, spectacle plus intéressant pour elle, et où du moins elle pouvait respirer.

Arthur était à cette soirée; il souffrait comme à son ordinaire des hommages qu'on rendait à Hortense. M'ayant vu traverser le salon avec mademoiselle Dalancy :

— Heureux amant, me dit-il, vous ne craignez pas de rivaux.

— Si vous la connaissiez, lui dis-je vivement, vous n'en jugeriez peut-être pas ainsi.

— Seriez-vous donc en effet amoureux? me dit-il en souriant de nouveau.

Je lui dis à qui j'avais donné la main. Au nom de mademoiselle Dalancy, de l'amie intime d'Hortense, il me pria de lui taire son nom, et se hâta d'aller la joindre pour causer avec elle.

— Quand vous l'aurez entendue, lui dis-je, vous ne serez plus étonné que je la défende. Je l'aime comme une sœur, et je voudrais l'aimer plus encore. — Que vous importe qu'elle soit laide, vous ne savez pas ce que c'est qu'aimer une belle femme!... Il me quitta en me serrant la main d'une manière convulsive. Je profitai de l'entretien qu'il engagea avec mademoiselle Dalancy, et je pris part à la danse. Je n'étais pas de ces jeunes gens qui vont au bal pour ennuyer eux et les autres, boire, manger, jouer, parler politique, romantiser, faire enfin tout, excepté

danser; j'étais de ma province, où l'on est accoutumé à obéir aux billets d'invitation selon ce qu'ils contiennent; ainsi, dans ce bal, où j'étais entouré de cent femmes brillantes de toilette et de grâces, je croyais n'avoir rien de mieux à faire que de me rendre aimable auprès d'elles. Je jetais de temps en temps les yeux dans la galerie, et je voyais toujours Arthur livré à une conversation très animée avec mademoiselle Dalancy; si Pauline eût été seulement passable, on eût cru qu'Arthur lui faisait la cour. Ils ne se séparèrent que lorsque sa mère vint la chercher, craignant pour sa fille une trop longue veille.

— Monsieur, dit-elle à sa mère en lui montrant Arthur, m'a fait passer des instans si agréables que je ne me sens nullement fatiguée.

Elle se leva, le salua avec autant de grâce qu'elle pouvait en mettre dans une révérence, et partit. Je donnai la main à ces dames et les reconduisis à leur voiture. De retour au bal je cherchai Arthur, je le demandai à un jeune fat qui me dit :

— Ah ! ce grand monsieur, qui causait avec cette petite bossue, il vient d'avoir une querelle pour une personne un peu mieux faite.

J'aurais donné un soufflet à cet impertinent, mais il fallait courir auprès de mon ami.

III.

Arthur s'était battu. Le lendemain matin j'allai chez lui, il était assez grièvement blessé. Il parut content de me voir ; à ma première question sur son duel, il me ferme la bouche en me disant :

— Vous ne saurez pas pourquoi je me suis battu ; c'est une folie, je ne veux pas vous le dire. Du reste, j'avais affaire à forte partie..... Ce que je vous demande, c'est de cacher ce duel à mademoiselle Dalancy, je ne veux pas perdre auprès d'elle la réputation de sagesse que je me suis faite hier. Nous avons eu une conversation bien sérieuse ; elle est charmante cette jeune personne : que d'esprit !

— Et que d'âme! repris-je; qu'elle est malheureuse de n'avoir pas un peu de la beauté de son amie!..

— Pourquoi, reprit-il brusquement, pourquoi lui souhaitez-vous un avantage qui pourrait faire son malheur et celui des autres? Vous ne connaissez pas les tourmens, les injustices et les calomnies auxquels une belle femme est en proie : on lui refuse non seulement les plus simples qualités de son sexe, mais, fût-elle la plus vertueuse des femmes, on nie sa vertu ; assiégée de toute part, sa vie est une lutte continuelle, et jamais elle ne conserve assez de froideur apparente pour imposer le respect. Les hommes qui l'accablent d'éloges

sont les premiers à la critiquer; ceux qui la désirent se vengent par la calomnie de son dédain; le fat, cette espèce bâtarde qui n'a ni la grâce d'un sexe, ni la force de l'autre, cet être dégénéré qui se sauve du mépris par la pitié, est pour une belle femme l'insecte qui ne pouvant se glisser jusque dans le calice de la fleur, se contente de la fatiguer de ses morsures. L'homme honorable qui a le malheur d'aimer le séduisant objet de tant de propos empoisonnés, a beau feindre de les mépriser, ils pénètrent jusqu'au fond de son cœur et le déchirent. On a tant besoin d'estimer ce qu'on aime!

— Des propos indiscrets ne peuvent ravir notre estime à la femme qui la mérite, lui dis-je.

— Quand les yeux sont séduits, l'estime n'a d'abord aucune part au sentiment qu'on éprouve; une belle femme nous enchante, nous éblouit, son image céleste se grave dans notre âme, notre imagination bouleversée ne pense point à ses vertus, c'est un être idéal, elle n'appartient pas au monde!

Notre orgueil irrité se flatte d'obtenir la pré-

férence sur le cortége d'amans qui l'entourent. Il y a dans cet amour là une lutte où notre amour-propre a une grande part. Nous nous abandonnons à un sentiment dont nous ne sommes pas maîtres. Veut-on dans la retraite penser à celle qu'on aime, on la voit au milieu d'un monde qui dessèche son âme par de dangereux éloges; on la voit sourire à ceux qui la méprisent et dédaigner celui qui l'honore. Veut-on chercher des distractions dans le monde, tous les hommes parlent de sa beauté, de leur amour pour elle, aucun de leur respect.

— Il est vrai, dit-il en riant, que l'amant passionné d'une beauté célèbre peut se battre pour apprendre ce qu'on doit penser d'elle, mais un duel n'ajoute point à la gloire d'une femme ni au bonheur de l'aimer. L'homme le plus heureux en amour est celui qui n'a pas eu cette preuve de tendresse à donner à sa maîtresse.

—Je vois, mon ami, lui dis-je, que vous avez été cette nuit le défenseur de la beauté.

Il ne répondit pas, et me serra la main affectueusement. Je lui jurai de ne pas dire

surtout à Pauline le nom de celui qui l'avait entretenue au bal. Je le quittai pour aller chez mademoiselle Dalancy; elle était partie la nuit même pour la terre d'un vieil oncle qui la demandait près de lui.

IV.

Lettre de Pauline Dalancy à Hortense de Neuville.

Quand tu reviendras du bal, ma chère Hortense, je serai loin de toi. Mon oncle veut me

revoir avant de quitter la vie. Que d'émotions a reçues mon cœur cette nuit! je n'ai que le temps de te dire adieu. Une fois arrivée au château de Nermond, je t'écrirai.

Ton amie.

Du château de Nermond, huit heures du matin.

De la même à la même.

Mon oncle est très mal ! il nous a reçues avec la tendresse d'un père. — Se peut-il que la première fois où il m'arrive d'aller à un bal, je finisse la soirée par les apprêts d'un deuil ! c'est comme un avertissement de fuir les plaisirs. Oui, malgré la tristesse qui m'environne ici, je ne puis me défendre de reporter ma pensée sur cette soirée ! Je m'en veux de n'être pas toute à ma douleur..... Mes souvenirs s'y opposent. Je conçois que le monde

offre certaines distractions qu'on aime, mais je ne veux pas croire que ces distractions là me conviennent. Ce bal m'a laissé des souvenirs d'une douceur inconnue à mon âme.

5 heures du matin.

J'ai passé la nuit près de mon malheureux oncle. Comme en un jour les événemens changent la vie! à cette heure où je n'entends que les gémissemens de la souffrance, hier, une personne m'entretenait sur des objets si gracieux! sa pensée et la mienne se rencontraient si bien sur l'analyse des arts! Je croyais pour la première fois m'en occuper, tant celui qui m'en parlait ajoutait de charme aux sujets de notre entretien; que d'idées nouvelles il faisait naître en moi! cet instant ne sort pas de ma pensée, j'entends son organe, je vois ses yeux s'animer; ah! qu'une conversation peut être intéressante! qu'on peut y trouver de charmes!!... Est-ce donc ici que je dois penser au bonheur... ici, où la mort a marqué sa victime. La mort!... Oh! qu'elle doit être affreuse pour celui que des liens

d'âme attachent à la vie! Si je mourais, moi, je serais moins malheureuse qu'une autre! quelles sont en mourant les jouissances que je pourrais regretter? Pas d'illusion pour l'avenir. Jamais on n'éprouvera à mon aspect le frémissement si doux qu'un visage gracieux fait naître. Jamais le titre d'épouse n'anoblira mon sort. Jamais le nom sacré de mère ne fera battre mon cœur; ma vie s'écoulera sans charme. Ma fin n'inspirera pas de regrets; et je me sentirai mourir toute entière.

Dans les années que je vais traverser, et qu'on appellera ma vie, n'espérant aucun bien je ne craindrai pas le mal; comment, pourquoi s'inquiéter de l'avenir quand la pesante monotonie du présent et du passé en est une si triste image! Dieu doit donner moins de douleurs à ma mort pour compenser les privations de ma vie. Pardonne, si je laisse tomber de ma plume ces idées si pénibles!

Elles sont bien loin de toi ces pensées qui séparent du monde! tu serais aussi coupable de les nourrir, que moi de les repousser; tout t'ordonne d'aimer un monde qui t'offre des

jouissances et du bonheur. Songe à vivre, crains la mort. Malgré l'avantage qu'il y a peut-être à n'avoir pas à se pleurer, il vaut encore mieux avoir à redouter la mort que de dédaigner la vie.

Pauline à Hortense.

Mon oncle n'est plus : j'ai reçu son dernier soupir : cet excellent parent m'a laissé de trop grands témoignages de sa tendresse. Je savais qu'il m'aimait comme il aurait aimé sa fille, mais je ne supposais pas qu'il dût un jour me donner les trois quarts de sa fortune. J'ai voulu faire changer cette résolution, je n'ai pu y parvenir; il m'exprima en ces termes sa volonté irrévocable, c'est l'épithète qu'il lui donna.

« Voici, me dit-il, mon testament. C'est à vous,
« ma Pauline, que je le remets, promettez-
« moi que vous ne changerez rien à mes der-
« nières volontés ; dites que vous *l'exécuterez*
« *religieusement*. Promettez. »

Je ne crois pas que mon oncle puisse exiger de moi une promesse dont je dusse me repentir, ainsi je promets.

« C'est bien, dit-il, vous êtes, ma chère
« enfant, ma légataire universelle.— Vous au-
« rez quelques legs à faire ; mais j'ai voulu vous
« laisser les moyens d'être heureuse dans le
« monde. Je sais que votre âme est trop noble
« et trop haute pour tenir à l'argent ; et c'est
« précisément avec ces généreux sentimens que
« l'argent sera pour vous un moyen de bonheur.
« Beaucoup de jouissances vous sont refusées, ma
« Pauline : l'argent en procure de réelles, quand
« on sait en faire un bon usage ; il est des cha-
« grins qu'on ne peut adoucir, des malheurs
« qu'on ne peut calmer, des familles qu'on ne
« peut sauver qu'avec de l'or. Il ne suffit pas
« d'être bienfaisant pour exercer la bienfaisance,
« il faut être riche encore. On ne peut donner

« ce qu'on n'a pas; votre bon cœur tout seul ne « procurerait à certains affligés que des conso- « lations qui ne suffisent que lorsqu'on a « des besoins réels. Avec de la fortune vous pour- « rez jouir sans restriction du bonheur de faire « des heureux. La nature, prodigue envers vous « des dons qui embellissent l'âme, a été avare « sous d'autres points. Il est un sentiment que « vous n'inspirerez jamais : *l'amour*. La fortune « que je vous laisse pourra vous attirer des « hommages, tant d'hommes savent prêter des « charmes à une femme riche! mais défiez-vous « de ces flatteurs; celui qui voudra vous épou- « ser ne s'unira qu'à votre fortune; une fois sa « femme, vous ne pourrez plus jouir de cette for- « tune devenue la sienne; elle n'aura servi qu'à « vous donner des chaînes dont vous seule sen- « tirez le poids; vous aurez voulu faire le bon- « heur de votre époux, il sera ingrat parce qu'il « ne sera pas heureux. Vous vous attacherez à « lui par vos bienfaits, il s'éloignera de vous par « ses torts; rien ne compense, aux yeux d'un « homme, le ridicule qu'il se donne en s'unis- « sant par intérêt à une femme laide : pour « paraître moins bas il se fait cruel; et c'est au

« malheur de sa femme qu'il emploie la fortune « qu'il tient d'elle. Pardonnez-moi, Pauline, « mais je vous dois la vérité, puisque par la po- « sition où je vous laisse, vous pouvez cesser de « l'entendre. Je veux que ma fortune, en ap- « pelant vers vous tous les cœurs, vous console « de ne pouvoir en fixer un seul. Mon désir le « plus cher est que vous restiez fille toute votre « vie.. Le bien que j'aimais à faire vous le ferez; « en m'initiant d'intention à vos bienfaits vous « me prouverez votre reconnaissance; je vous « lègue mes pauvres. »

Mes larmes inondaient mon visage; je te- nais ses mains dans les miennes. Il me dit de l'embrasser, et il s'aperçut que j'avais pleuré.

« Ne pleure pas, ma fille, je meurs content » si je te laisse heureuse, dit-il d'une voix af- » faiblie... Tu sais comment tu pourras l'être. »

Je reçus son dernier soupir. On m'arracha de ce lit où le meilleur des hommes venait de terminer une carrière toute de vertus.

Je me rappelle ses derniers souhaits, si sacrés pour moi. Je ne sais si la fortune donne beau-

coup de bonheur, mais je puis assurer qu'elle semble bien peu de chose lorsqu'on l'achète par la mort d'une personne qu'on aime. Je suis plus sensible à son idée bienfaisante qui m'a recommandé ses pauvres, qu'aux moyens qu'il me laisse de soulager leur misère. Mais ce que je conserve bien profondément gravé dans ma pensée, c'est la cruelle nécessité où je suis de ne jamais unir ma destinée à un autre. Je crois que je connaissais mon malheur, mais un autre ne m'y avait pas encore condamnée : je viens d'entendre mon arrêt de la bouche d'un mourant : *restez fille toute votre vie!*... Ah! mon amie, que tu es heureuse d'être belle!!...

D'Hortense à Pauline.

Ma chère Pauline, depuis ton départ il m'est arrivé des aventures que je te conterai, mais parlons d'abord de toi. Te voilà riche, mon amie; je t'en féliciterais si je te connaissais moins; mais je sais qu'une grande fortune ajoutera peu à ton bonheur, à moins qu'elle ne puisse servir à ceux que tu aimes. Ton oncle a fait preuve d'un bon esprit et d'un bon cœur en te nommant son héritière; mais ses motifs peuvent être combattus. Tu n'es

pas jolie, dit-il, eh bien! tu seras aimée pour tes vertus, cela vaut mieux que d'être aimée pour des charmes périssables. Je trouve ton oncle bien sévère, et je te conseille de ne pas te soumettre à son arrêt, si ton cœur t'invite à choisir un époux. Pardonne-moi, mais j'ai pensé qu'au bal tu as reçu des hommages auxquels tu n'as pas été insensible. Pourquoi cette mélancolie, cette crainte des émotions que ton cœur est si bien fait pour sentir? Oublie ces traits qu'on oublie quand on t'aime, et qu'un défaut que tant de qualités effacent n'empoisonne pas le bonheur qui t'est dû. Le poëte l'a dit: «*Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?*» On l'est bien moins encore avec une belle âme comme la tienne. *Tu n'inspireras jamais d'amour?* Eh bien! qu'importe, si par amour on entend ce que j'ai inspiré moi-même depuis que je vais dans le monde : on peut y renoncer sans peine; être obsédée, compromise par cent étourdis... Ah! que je donnerais de bon cœur ces hommages, ces déclarations qui m'obsèdent, cet éclat qui m'environne, pour captiver un seul être par mon entretien, *être sûre que sa pensée est sœur de la vôtre, voir ses yeux*

s'animer en vous écoutant ; entendre sa voix applaudir à vos discours.... Oui, ce doit être un vrai bonheur ! mais je ne puis sans danger accorder la moindre préférence à qui que ce soit. Tous les hommes ont les yeux fixés sur moi dans le monde, il m'est défendu d'en distinguer un seul.... Je suis heureuse d'être belle, dis-tu ; je le croyais presque il y a peu de temps, aujourd'hui ceux qui me parlent de ma beauté me blessent ; je voudrais qu'un seul être me trouvât belle et qu'il eût le droit de me le dire. C'est pour lui seul que je serais heureuse de ma beauté ; mais celui à qui l'on voudrait plaire n'est pas toujours celui qui semble vous aimer ; on a dédaigné bien des hommages, un seul aurait du prix à vos yeux, celui-là vous est refusé.

Je ne suis donc pas tant heureuse d'être belle !

De Pauline à Hortense.

Je n'inspirerai jamais l'amour, et je dois m'abandonner sans crainte aux émotions de mon cœur. Hélas! je ne suis que trop disposée à me créer des illusions trop chères. Toute entière à ce que je sens, j'oublie ce que je suis, et ne consultant que mon âme, j'y trouve des sentimens qu'un cœur sensible ne dédaignerait pas. Cette habitude de m'occuper de tout plus que de moi, m'a disposée à aimer bien plus les autres que moi-même. De quel dévoue-

ment serais-je animée pour celui qui me consacrerait sa vie! Quelle félicité pour moi, qui méprise mon existence, d'y attacher du prix à cause d'un autre! d'un autre, qui répondrait à mon amour; car je ne me le dissimule pas, moi, qui n'ai jamais entendu prononcer ce mot, c'est de l'amour que je voudrais inspirer, c'est de l'amour que je voudrais sentir!... mais si parfois mon imagination m'entraîne et me fait rêver un bonheur que mon âme appelle, une glace, qui ne me trompe pas comme tu veux me tromper, m'a révélé mon sort.

Hortense à Pauline.

« Il est temps que je te confie un secret; je n'étais pas bien sûre jusqu'à présent qu'il existât, mais une circonstance vient de me le révéler : je ne savais pas si j'étais dans la pensée de celui qui occupait la mienne. Hier seulement, j'ai su qu'au dernier bal, (celui où tu étais), il s'est porté mon défenseur avec un zèle qui a failli lui coûter la vie. L'intérêt qu'il prend à ma réputation me pénètre de reconnaissance, mais je me reproche d'avoir donné lieu à ce dévoue-

ment. Compromise à ses yeux!... Ah! cette crainte ne peut s'effacer de mon cœur. Je maudis ma coquetterie, si c'est elle qui en est cause; et cet éclat qui m'environne, je voudrais le perdre s'il doit me ravir un peu de son estime. Je ne sais quel sentiment m'anime, mais ces idées légères que tu me reprochais tant, s'effacent; oui, je le sens, une femme perd des défauts quand elle croit aimer; elle doit acquérir des qualités lorsqu'elle est sûre qu'on l'aime. Mais comprends-tu? moi, qui jusqu'aujourd'hui n'ai fait que repousser les hommages, je crains de ne pas obtenir le seul que j'ai désiré. Ces charmes si puissans dans le monde, dit-on, ces charmes qui me font tant de jalouses, sont sans pouvoir sur lui!...

Si tu savais comme il est bien! quelle noblesse dans ses traits, quelle dignité dans ses manières! elles ne ressemblent pas à celles de nos élégans du jour; jamais on ne l'entend se mêler à ces conversations futiles qui font briller la sottise aux dépens du mérite. Plein de délicats égards auprès des femmes, modeste avec les hommes que le talent distingue, réservé avec

les sots, il est bien placé partout. Les femmes le recherchent avec confiance; les vieillards avec intérêt; les jeunes gens lui portent une sorte de respect. Dis-moi, Pauline, mon cœur est-il libre encore?

De la même à Pauline.

J'ai passé une nuit affreuse, je l'ai vu; sa froideur s'est montrée pour moi plus que jamais. Hier, il vint à notre soirée. Il n'y avait que peu de monde; quand on l'annonça je me sentis frémir tout entière. Je me levai, je fis un pas vers lui; la pâleur couvrait ses traits; son regard était triste et sévère; il me salua avec respect, et ne répondit presque rien à l'intérêt que je m'efforçais de lui témoigner, il s'éloigna de moi promptement, et s'approcha de mon père. Inquiète, troublée, sous le prétexte d'arranger les parties, je m'approchai aussi de mon

père pour lui demander ses ordres. Mes yeux étaient baissés, j'écoutais mon père sans l'entendre, mon cœur brûlait. Il crut nous gêner, sans doute, il nous quitta et alla se mêler à un groupe de jeunes gens. J'ai voulu souvent, dans le cours de cette soirée, lire sa pensée dans ses yeux. Mais, soit hasard, soit dessein, jamais je n'ai pu y parvenir; une seule fois je rencontrai son regard, il m'a glacée; j'y ai lu des reproches, oserais-je dire presque du mépris. Un froid mortel a saisi mon cœur. Que la fin de cette soirée fut longue à venir! que je désirais la retraite de tous ces gens qu'une heure avant mon sourire avait accueillis! Enfin, seule, je pus m'abandonner à ma douleur. Mille idées cruelles m'ont assiégée : quelle est donc la cause de ce duel? quelle offense m'a-t-on faite? m'a-t-on déshonorée à ses yeux? pour être vengée je ne suis point absoute; et lui! ne m'a-t-il pas compromise en prenant ma défense? je le crois bon, noble, généreux... S'il était faux et perfide!... Après tout, que m'importe, pourquoi m'occuper de cet homme? que me fait sa froideur? je n'y veux plus songer. Non, je ne le veux plus!..... Pauline, c'est la dernière fois que je t'en parle.

D'Hortense à Pauline.

Hier je l'ai vu. Oh ! non, tant de respect ne peut avoir un motif coupable; j'ai saisi un regard!.. ce regard a pénétré mon ame. J'étais aux Tuileries avec la vieille duchesse, nous étions assises loin de la foule. J'aperçus non loin de nous un jeune homme, je le reconnus bien vite; il lisait. Je plaçai ma chaise de manière à ce qu'il pût me voir dès qu'il lèverait les yeux, moi je me promis bien de ne pas le regarder. Il était tellement plongé dans sa lecture que je

pus long-temps sans danger manquer à ma promesse. Son livre tomba; je détournai promptement les yeux; mais un instant après les jetant à la dérobée sur lui, je vis qu'il avait les siens fixés sur moi. Il me fit alors un salut avec une expression que je n'avais pas encore remarquée en lui; je sentis errer un sourire sur mes lèvres; j'aurais bien voulu le retenir, mais ce sourire c'était une émotion trop douce pour pouvoir la dissimuler, pour la première fois nos regards se rencontraient pour ainsi dire hors du monde; nous étions dégagés l'un et l'autre de cette contrainte si fatigante pour deux êtres qui voudraient s'entendre; personne n'était là pour interpréter avec malignité notre langage muet, personne ne pouvait nous empêcher de nous comprendre, et cependant nous étions placés trop loin l'un de l'autre pour nous avouer à nos propres yeux le véritable motif de cette intelligence secrète J'aurais été désolée qu'il devinât ma pensée, et j'aurais été cent fois plus malheureuse encore qu'il ne m'eût pas remarquée. Quelle délicieuse matinée!... La duchesse me raconta ses vieilles histoires; j'y répondais par habitude: cette fois je trouvai la duchesse

tout-à-fait amusante. Les regards d'Arthur ne laissaient dans mon cœur aucune place pour d'autres émotions. Mais ces regards expriment-ils bien ce que je crois y lire? et ce que j'y lis est-ce bien du bonheur? cette vague incertitude m'accable. Ma Pauline, reviens près de moi, jamais ton amitié, tes conseils ne m'ont été si nécessaires. Ecris-moi.

De Pauline à Hortense.

Tu veux mes conseils : je vois que tu aimes, et déjà tu repousserais mes avis s'ils contrariaient tes désirs. Cependant, puis-je, sans connaître celui qui s'est avec tant d'adresse emparé de ton cœur, te dire s'il est digne de toi? Il va chez toi depuis long-temps, et il n'a paru faire que peu d'attention à ta beauté, il se bat en secret pour toi, et cependant ce secret tu l'as appris quelques jours après, et ton héros vient bien vite recevoir la récom-

pense de son dévouement : mais par modestie il se dérobe à l'intérêt que tu lui témoignes, puis il ne craint pas de te blesser par des regards où tu lis un sentiment pénible. Dès le lendemain le hasard t'offre à lui, presque seule, alors il arrête sur toi des yeux *brûlans d'amour et pénétrés de respect*. As-tu bien lu du respect et de l'amour? je veux le croire. Moi qui juge ses actions, et non ses regards, je vois peu de franchise dans sa conduite. Je ne conçois pas, à moins d'un intérêt plus cher que la vie, comment on se condamne à déguiser sa pensée; il est facile de juger si le sentiment qu'on éprouve doit embellir ou flétrir la vie. L'homme qui sera digne de toi, n'aura que du bonheur à espérer s'il sait t'apprécier et te comprendre; je ne conçois donc rien aux réticences de ce jeune homme. Crains en lui un caractère faux ou bizarre, mais n'accepte ce que je dis que comme un avertissement : je suis bien disposée à l'absoudre, s'il est digne de toi...

D'Hortense à Pauline.

Il est parti, je ne le verrai plus, je ne veux plus le revoir : ah! oui, il est faux, perfide; il s'est fait un jeu de mon repos. Partir ainsi sans me dire adieu! il méditait son départ, quand ses yeux lançaient sur moi des traits de flamme, il voulait blesser mon cœur, et l'abandonner. Oui, cet homme tu l'as bien jugé toi!.. mais dis, me juges-tu aussi!.. ma tête est bouleversée, pourquoi? l'aimerais-je donc cet homme? Oh! non, c'est impossible, je ne

l'aime pas, je ne suis pas folle. — Cependant ce que je sens est cruel... une voix plus forte que la tienne, que celle de la raison, une voix me répète son nom, le grave dans ma tête, dans mon cœur..... je suis au supplice! Ah! fais entendre tes conseils à ta pauvre amie; ils seront toujours sacrés pour elle; si je ne les suis pas, plains-moi, ne me condamne pas.

De Pauline à Hortense.

Un événement singulier a depuis hier rompu la monotonie qui règne au château. Ma mère et moi nous lisions un vieux roman qui avait déjà disposé nos âmes à la terreur : l'apparition du concierge effrayé fut loin de la diminuer. Un voyageur, nous dit-il, venait de se blesser grièvement en versant d'une chaise de poste. Nous jetâmes un cri, et toutes tremblantes nous suivîmes nos gens, pour secourir le voyageur, il était sans connaissance; on le

transporta dans le salon, sa figure était couverte de sang; je le crus mort. Nous lui donnâmes du secours : mais quelle fut ma surprise, lorsqu'il ouvrit les yeux, de reconnaître le jeune homme du bal! Il parut étonné aussi, et je crus remarquer en lui une expression de contentement. Il se confondit en excuses sur l'embarras qu'il nous donnait, nous l'assurâmes que nous serions heureuses si nos soins pouvaient soulager ses souffrances. Le médecin ordonna du repos, dit que sa blessure n'aurait point de suites fâcheuses. Depuis hier il va mieux; ma vieille gouvernante ne le quitte pas; elle veille nuit et jour près de lui; il restera ici quelque temps. Sa chaise est brisée, je ne veux pas lui donner les moyens de nous quitter sitôt.

Dans un vieux château que vient d'attrister la mort, où je suis poursuivie par les ennemis d'une succession à liquider; où je n'ai pour toute société que des gens de loi qui embrouillent les affaires, où toutes mes habitudes sont renversées, où je n'ai pas un instrument, pas un crayon, pas un coin de bibliothèque

qui renferme un seul de mes auteurs favoris, je serais tentée d'appeler un tel accident bonne fortune... oui, mon amie, c'est une bonne fortune : je me rappelle son esprit, son savoir, le plaisir qu'il paraissait prendre à mon entretien.

La vieille femme m'a dit qu'il lui avait parlé de moi, du bal, il m'a reconnue... hélas ! j'ai de ces traits qu'on n'oublie pas !... Oh ! non, je ne dois pas m'abandonner à ce que j'éprouve. Cependant, s'il m'a trouvée aimable, pourquoi ne pas jouir de son suffrage ? les éloges qu'il a faits de mon esprit me donnent un bonheur qui est quelque chose de plus que l'amour-propre satisfait.

Et toi, mon amie, tu n'es pas heureuse, toi ! tu n'es pas sûre d'être aimée ? pourquoi as-tu fait choix d'un homme aussi bizarre ? Sa conduite est d'un fou ou d'un méchant : croyons à sa folie, car il faut ménager ton cœur, mais avoue que sa folie n'est pas aimable. Partir le jour même où il a vu que tu l'aimais, car il l'a vu ; tes beaux yeux le lui ont dit ; c'est donc pour te tourmenter qu'il t'abandonne sûr de ta conquête. Il te voit l'objet de l'adoration générale,

il veut se distinguer par une froideur feinte; en fuyant il veut être regretté; absent il espère que tu t'occuperas de lui; il te croit coquette et agit avec toi sans franchise. Non, ce n'est pas là cet amour expansif et respectueux qui craint de blesser ce qu'il aime. La sincérité doit dicter toutes les actions quand le cœur s'est donné, on doit redouter surtout d'être moins digne de soi-même, et qu'y a-t-il de moins digne d'un homme que d'employer la dissimulation pour séduire, moyen auquel a recours la femme médiocre pour cacher la nullité de son esprit ou la petitesse de son âme, de même qu'elle veut voiler par un éclat emprunté la pâleur de ses traits.

De la même.

Il est toujours ici; il va mieux, dois-je m'en réjouir si c'est le signal de son départ! Que *ces lieux* se sont embellis de sa présence! tout semble s'animer autour de lui.... Les jardins ne sont plus monotones lorsqu'on s'y promène avec lui. J'oublie que tout me manque, les heures s'écoulent si rapidement! Sa conversation m'enchante, et quand nous lisons, lui quelque livre sérieux, moi quelque ouvrage léger, j'aime à quitter ma lecture et à arrêter mes regards sur

ses traits, qui ont, je te le jure, une expression divine! C'est comme artiste que je les contemple: ne va pas croire que ce soit un autre amour que l'amour de mon art qui me fait agir ainsi. Oh! non, jamais! quelle folie!...

D'Hortense à Pauline.

Dans la solitude tout est animé, et le monde est désert pour moi. Une pensée fixe a détruit toutes mes idées; ce qui charmait ma vie me fatigue ou me laisse indifférente. Si je veux lire mes yeux parcourent vaguement le livre qui me charmait autrefois. Je tombe dans une langueur dont je rougirais si mes souffrances ne m'inspiraient de la pitié pour moi-meme. Je cherche à analyser ce que j'éprouve, je ne puis le comprendre, je ne sais si j'aime ou si je hais. Non,

je ne puis aimer un homme dont la conduite m'a plongée dans un état si cruel. Tu m'as dit qu'il faut croire à sa méchanceté ou à sa folie, je crois à sa méchanceté, car il a voulu faire le malheur de ma vie; mais sa folie qui l'a causée? moi!... Eh bien! s'il est vrai dois-je le haïr?... mais s'il est vrai doit-il me rendre malheureuse! qu'ai-je fait pour le mériter? Ai-je donc mérité le mépris pour qu'il me fuie? que dirait-on de moi dans le monde où l'on m'entoure d'hommages! Oh je suis tranquille! pourtant il s'est battu pour moi; on ne se bat pas pour une femme que tout le monde respecte. Eh bien! si à ses yeux on a voulu me ternir, sa conduite est plus coupable encore, il devait m'avertir, me donner ses conseils, n'a-t-il pas vu dans mes yeux que je les aurais suivis! j'ai peut-être eu des torts, j'ai peut-être été coquette. N'a-t-il pas vu dans mes yeux que je ne l'étais plus? il m'abandonne au moment de me garantir contre les outrages qu'il a voulu venger; il s'est fait mon défenseur; il refuse d'être mon guide. N'a-t-il pas vu dans mes yeux que mon cœur l'avait choisi? Qui a pu lui déplaire? seraient-ce ces mêmes regards qui devaient

plaider ma cause? S'il les avait mal interprétés, était-ce un motif pour me fuir? ne devait-il pas chercher à me mieux connaître? Oh oui! il devait surtout, avant son départ, ne pas me montrer une fausse tendresse. Oui, tu as raison, cet homme est bizarre, faux, perfide; il a tous les défauts, je lui ai prêté toutes les vertus.... Tu parles de folie, c'est moi qui suis folle, entièrement folle; ma raison me reviendra, j'espère. Ah! rappelle-moi à moi-même. Pour ton inconnu je m'en méfie aussi. N'aime pas, Pauline!

De la même.

Hier j'ai voulu me distraire : je suis allée à une soirée brillante; quelle assemblée! quel luxe! on était ébloui par l'éclat des diamans et des parures. C'était un bal travesti; j'étais en péruvienne. Tu ne peux concevoir mes succès. Que de complimens, que d'hommages!... Un grand prince arrivé depuis peu à Paris m'a fait danser trois fois : toutes les femmes étaient jalouses, jalouses de moi! Et cependant j'avais là mort dans l'âme! là comme ici, une seule pensée

m'absorbait. Cependant je voulais briller et j'ai réussi.

Tout le monde m'entourait : quelques femmes avec un peu de malice observaient ma gaieté, car j'étais gaie, je le paraissais du moins; je désirais tant qu'on ne devinât pas la pensée de mon cœur! Autant on s'inquiète peu que le monde apprenne un amour qu'on inspire, autant on veut cacher celui qu'on éprouve quand il n'est pas partagé; et il me semblait que le sujet de ma tristesse était écrit dans mes yeux. C'est pour cela que je voulais la cacher; j'aimais mieux paraître indifférente que malheureuse. Et puis, il faut l'avouer, il y a du charme dans ces succès du monde, on est bien folle à mon âge d'y renoncer : je veux m'y jeter plus que jamais. J'ai accepté hier toutes les invitations : on doit m'en faire une chez un ambassadeur; j'irai, j'irai partout; je le rencontrerai peut-être enfin; je serai brillante, car je veux l'être plus que jamais. Quelle folie! j'aurais tout sacrifié pour lui : ne puis-je pas un jour changer de position, m'élever par un grand mariage, avoir des titres, aller à la cour, y devenir célèbre par ma beauté, puisqu'on dit que je suis si belle!

lui seul ne le voit pas. Eh bien! je me marierai pour lui prouver que je peux plaire plus d'un jour, et pour me défendre contre ce qu'il m'inspire. Si je le revois, je ne veux pas l'aimer, mais je veux être coquette, et le rendre malheureux autant que je suis malheureuse!

De Pauline à Hortense.

Allons, ma chère Hortense, je vois que tu es plutôt en colère que véritablement affligée, et j'en suis ravie. Si une fois tu retournes dans le monde, je réponds de ta guérison. Le monde a un creuset où tous les sentimens s'évaporent; les passions heureuses y perdent en bonheur ce que les passions malheureuses y gagnent en tranquillité. On peut y aller quand on n'aime pas, ou quand on aime mal : il faut le fuir quand on aime bien. Va dans le monde, mon amie,

sois-y brillante, aimable, pas trop coquette: jouis des plaisirs qu'il t'offre, jusqu'à ce qu'un choix digne de toi fixe ta destinée. Oh! comme le bonheur peut exister quand la nature n'a pas placé de barrières insurmontables entre deux êtres qui s'entendent! Oui, vivre pour un homme qu'on estime autant qu'on l'adore, n'avoir avec lui qu'un intérêt, qu'une âme, c'est là vivre. Si ce bonheur se présente à toi, saisis-le, abandonne tout pour lui, tu es faite pour le connaître; moi je ne dois que le comprendre. Pourquoi cet homme qui a produit une impression sur ton cœur n'a-t-il pas les qualités qui me frappent dans celui qui est près de moi? Je doute que ses traits soient plus nobles, plus gracieux que les siens; mais c'est en étudiant son caractère qu'on découvre en lui des vertus qui commandent l'estime. Que de bonté, quelle égalité d'humeur, que d'esprit et de gaieté sous l'apparence d'une raison sévère! Sa conversation animée enchante, attache; simple dans ses goûts, indulgent dans ses jugemens, sévère dans ses principes, il unit à la sagesse d'un homme fait la grâce de la jeunesse. Voilà celui qui devait s'offrir à tes regards; tu l'aurais fixé

et tu serais heureuse. Moi, j'ose à peine lever les yeux sur lui, je crains l'impression qu'il peut faire sur mon âme. Il me regarde avec bonté lui, mais c'est plutôt par un sentiment de pitié que par le plaisir de me voir... Qui pourrait en prendre à me regarder? Hier, cependant, il m'a fait sa profession de foi sur la beauté dans les femmes. Je faisais l'éloge de ce présent de la nature, peut-être de manière à lui faire comprendre que je n'étais pas contente de mon sort. Si tu savais avec quel feu il a défendu la laideur! il mettait une chaleur incroyable à me prouver que ce que je regardais comme un bien était le malheur même; que rien n'était plus dangereux pour soi, plus nuisible pour les autres, plus inutile pour le bien-être de la vie. Cet avantage n'est rien, me disait-il, s'il n'est accompagné de qualités réelles : et presque toujours une femme belle est coquette; une coquette fait le malheur de la vie de l'homme qui l'aime; on n'a pas un instant de repos lorsqu'on s'est attaché à un être qui enchante tous les yeux. Il faudrait qu'une belle femme fût un ange pour rendre heureux son amant; et n'est-elle pas perdue pour le monde, la femme qui lui doit

ses premières émotions? Accoutumée à des jouissances futiles, elle ne saura jamais goûter les jouissances de l'âme : son esprit, léger par habitude, ne saura pas se fixer sur un seul objet, l'amour! L'amour même! elle ne connaîtra pas son langage, elle ne distinguera pas l'homme qui sait aimer de cette foule insipide d'adorateurs qui l'auront trompée... Le mot amour aura trop frappé son oreille pour arriver jamais à son cœur; il fera toujours l'amusement de sa vie, jamais son bonheur. Oui, mademoiselle, une femme trop belle est un fléau sur la terre!...

Il s'était animé en parlant ainsi : une pensée prédominante agitait son esprit.

— Voilà la première fois, lui dis-je, que j'entends faire l'éloge de la laideur, par la critique de la beauté; sans doute vous avez voulu m'adresser un compliment; je ne sais si je dois vous remercier ou me plaindre...

Il parut embarrassé...

— Ah! ne craignez rien, lui dis-je, je ne vous

en veux pas; j'aime à penser qu'en parlant ainsi, vous aviez oublié mes traits. D'ailleurs, puisque vous détestez tant *les jolies femmes*, vous n'avez rien à craindre en me disant la vérité. J'avais appuyé sur ce mot : *détesté les jolies femmes*, comme une personne qui n'en croyait rien.

Il me sourit, et je vis dans ses yeux que je l'avais deviné.

Ce que j'ai deviné, c'est que son cœur troublé renferme une image qui l'absorbe tout entier, et sans doute cette image est loin de me ressembler.

D'Hortense à Pauline.

Ton inconnu me déplaît : ses qualités, si brillantes à tes yeux, ne frappent pas ma raison; sa bonté! elle est grande en effet, s'il pense qu'une belle femme soit un fléau sur la terre, qu'elle soit insensible et coquette. En vérité, tes illusions à son égard sont encore plus fortes que les miennes sur Arthur. Je crois cet homme faux; je les crois tous perfides. Prends-y garde, tu es si riche, je n'aime pas cette affectation de dire du mal de la beauté devant toi; attends-toi à une déclaration.

De Pauline à Hortense.

Il a dit du mal de la beauté, et te voilà en colère contre lui, c'est plaider dans ta propre cause. Je me hâte de le justifier et de t'apprendre qu'il n'est pas insensible à son charme. Hier le ravissement qu'il a témoigné à la vue de ton portrait, m'a prouvé qu'il était aussi bon connaisseur qu'admirateur du beau. J'avais dans mon sac à ouvrage la boîte sur laquelle j'ai mis le portrait que j'ai fait de toi, et que l'on trouve si ressemblant. Je le laissai tomber, et je jetai

un cri, car je crus qu'il s'était brisé. Il le ramassa vivement et le regarda avant de me le remettre. Mais à son tour il jeta un cri bien plus expressif que le mien. Ah! mon Dieu, lui dis-je, est-ce qu'il est brisé? Non, non, mademoiselle, dit-il. Ses yeux étaient fixés sur ce portrait; il ne pouvait les en détacher. Je le laissai te contempler tout à son aise. Quel beau travail! dit-il. Je n'étais pas fâchée d'avoir à mon tour quelque part à son admiration. Je lui dis que c'était mon ouvrage. Ma modestie cette fois fut en défaut. Il se confondit en complimens sur mon talent. Avouez, lui dis-je, qu'il faudrait être bien maladroite pour ne pas réussir avec un semblable modèle! Il leva les yeux!.. Oh! oui, dit-il, cette tête est admirable!!.. Je ne connais rien qui puisse lui être comparé, c'est une vierge que l'amour aurait animée. On ne peut rien comparer à mon amie, c'est la perfection même, lui dis-je. La perfection, me dit-il, avec un sourire amer: peut-on être belle comme cela, et bonne comme.... vous.... Pourquoi pas, lui répondis-je, meilleure que moi cent fois; et je me mis à lui parler de toi, c'est-à-dire à faire ton éloge. Ah! me répondit-il,

quand je lui prouvais la bonté de ton cœur, si l'amitié ne vous aveugle pas, cette femme doit être un trésor; mais vous vous trompez, elle est coquette, perfide; oh! oui, perfide, répéta-t-il avec un accent douloureux en jetant sur ton portrait un dernier regard, regard singulier qui avait l'expression du reproche. Si vous la connaissiez, lui dis-je, elle vous réconcilierait avec les belles femmes; mon amie n'est ni coquette ni perfide; elle joint à cette beauté ravissante, une âme non moins belle; le monde l'aime plus qu'elle n'aime le monde, et si jamais elle trouve un cœur digne d'elle, elle donnera le sien avec autant de dévouement que si elle était *laide*. Je prononçai ce mot en souriant. Vous croyez, me dit-il, quoi! vous êtes sûre que votre amie est bonne et tendre; que les hommages qui l'entourent n'ont pas fermé son cœur à tous sentimens vrais; vous croyez qu'elle pourrait aimer, faire à l'homme de son choix le sacrifice du monde, et renoncer à cette foule d'adorateurs pour n'être adorée que d'un seul, vivre et mourir pour un seul être?... ah! s'il en était ainsi, il faudrait lui consacrer plus d'une existence, il faudrait avoir une destinée d'ange

à lui offrir. Mais l'amitié vous aveugle ; s'il en était ainsi, elle eût aimé déjà, et puisqu'elle n'a pas distingué ce cœur qu'elle cherche, c'est qu'elle ne le mérite pas.

— Que dites-vous ! elle a été adorée cent fois.

— Ah ! c'est pour cela qu'on ne l'a pas aimée une seule.

— Mais si elle est restée insensible à tous ces hommages?

— Il faut croire à la sécheresse de son cœur. Dans la crainte de déplaire, moi, je renfermerais mon amour et ne le laisserais pas paraître. Oh! Dieu, aimer une femme du monde!.. quel supplice!... une femme qui a entendu mille fois : Je vous aime!.. venir confondre sa voix dans ce concert de fastidieux hommages, être dédaigné, le mériter, car on n'est qu'un sot, si l'on se croit plus heureux qu'un autre.

— Vous êtes injuste, et je veux vous en convaincre : mon amie serait heureuse aujourd'hui, si son cœur était compris par un homme à qui la nature a refusé de la comprendre. Ce besoin

de s'attacher, ce besoin d'une âme aimante, qui mieux qu'elle sait l'éprouver! Elle s'est peut-être amusée trop long-temps à faire le supplice de cette foule de fats qui recherchaient ses regards, ne trouvant rien de dangereux pour elle à se faire aimer. Ces amours d'un jour étaient l'amusement de sa vie, mais elle revenait de ces fêtes brillantes où son esprit seul avait été léger, elle revenait près de moi me confier ses triomphes, ses petites jouissances d'amour-propre, sans y attacher le moindre prix. Au milieu de ce concours de louanges, les heures s'étaient lentement écoulées, tandis que près de moi, n'ayant d'autre distraction que l'entretien d'une amie sincère, la journée se passait rapidement; comme elle souriait au tableau d'une félicité digne d'elle, car j'ai rêvé souvent, moi, au coin du feu, le bonheur vrai des femmes; ce bonheur ne doit jamais être qu'un songe pour moi, j'en faisais une réalité pour mon amie; je lui confiais mes pensées, elles se trouvaient d'accord avec les siennes; elle sentait comme moi que nous devons aimer pour être heureuses: aimer l'homme qui sera l'arbitre de notre destinée...

Ma voix s'était émue. Tu sais quel ennui secret m'absorbe toujours malgré moi : toujours seule au monde!.. Je gardai le silence, il écoutait encore.

— Vous m'intéressez vivement, Pauline, continuez donc à me parler de votre amie.

— Que disais-je?

— Vous parliez de son désir d'aimer.

— Eh bien! oui, ce désir est dans son cœur, mais le seul homme qui ait fait impression sur lui est indigne de le fixer.

— Quel est cet homme? son nom?

— Je ne puis vous le dire.

— J'ai été indiscret de vous le demander.

— Je suis trop discrète pour vous l'apprendre.

— Cependant vous me confiez le secret de votre amie.

— C'est pour la venger de votre jugement sévère; quand elle a de tels motifs, l'indiscrétion peut se pardonner : elle sert trop souvent à médire pour la condamner quand elle veut absoudre.

— J'ai voulu vous convaincre des qualités morales de mon amie, aussi bien que vous l'êtes de sa beauté.

— Sa beauté frappe mes yeux, mais comment croire à tant de perfection ! vous êtes si bonne, vous l'aimez donc bien, votre amie?

— De toute mon âme !

— Ah ! qu'elle est heureuse d'être chérie d'un cœur tel que le vôtre!...

Il garda de nouveau le silence, puis posa sa main sur la mienne. Que cette main était brûlante ! et que l'expression de sa figure était enchanteresse !

— Oh ! oui, reprit-il, elle doit être bien, votre amie, puisque vous l'aimez ! Je vous crois, je crois à tout ce que vous dites ; oui, son cœur est bon puisqu'il sait apprécier le vôtre : elle ne fera pas le malheur de l'homme qui l'adorera, puisqu'elle suivra vos conseils ; vous serez son guide vous ! ah ! mademoiselle, vous qui êtes un ange, rendez-la aussi bonne, aussi simple, aussi aimante que vous l'êtes. Vous ne voudriez le malheur de per-

sonne, n'est-ce pas? Eh bien! dites-lui que rien n'est plus affreux que de se faire un jeu de l'amour qu'on inspire; que ce jeu cruel est indigne d'une âme généreuse. On voit facilement l'impression qu'on fait sur un cœur vraiment épris ... Pourquoi dissimuler ses sentimens; pourquoi montrer de l'amour si l'on n'aime pas, ou paraître haïr si l'on aime? Torturer les cœurs par une fausse indifférence ou les exalter par une fausse passion, c'est un crime, voyez-vous, un crime plus grand que d'ôter la vie; c'est un crime lâche, n'est-ce pas? car le mal que fait une coquette ne peut provoquer la vengeance. Ah! mademoiselle, vous n'êtes pas coquette, vous!.. inspirez donc à votre amie cette simplicité touchante, cette franchise du cœur que vous possédez si bien!

— Je n'ai, repris-je avec un peu d'émotion, nul mérite à être simple; je n'ai point à m'énorgueillir de ma beauté; les défauts comme les qualités de mademoiselle de Neuville ne peuvent ressembler aux miens. Elle est belle, elle doit aimer le monde, moi le fuir. La certitude d'être désirée partout lui donne cet air d'assurance qu'on peut prendre pour de la co-

quetterie; à moi, l'idée contraire, cet air craintif qu'on veut bien nommer de la modestie. Les qualités de mon amie sont l'enjouement, la grâce, le désir de plaire qui s'y glisse forcément. Les miennes sont la raison, la crainte de déplaire : elle est très gaie, moi très calme. C'est dans ces nuances établies par nos deux natures que la différence de nos caractères existe; mais pour les sentimens de l'âme, nous avons une même pensée, seulement l'amour lui promet le bonheur, à moi d'éternels regrets.

J'avais des larmes dans le cœur en prononçant ces dernières paroles ; il s'en aperçut : que de bonté dans le regard qu'il fixa sur moi! Il me prit de nouveau la main, il était moins agité.

—Quel charme dans vos paroles, Pauline! me dit-il, qu'est-ce que la beauté quand on réunit des qualités si précieuses que les vôtres? et qu'est-ce que l'amour près des sentimens que vous pouvez inspirer! Si près de vous l'on n'éprouve pas cet enchantement que des traits comme ceux de votre amie font naître, on jouit d'un bonheur bien pur. La passion que vous

inspirez, on la comprend sans danger; car, Pauline, l'amitié est aussi une passion! on la comprend dégagée de trouble, d'inquiétude, de jalousie; on meurt rarement sans avoir connu l'amour, on peut mourir sans avoir connu l'amitié. L'amitié près de vous doit être éternelle; deux amis sont un seul être moral en deux personnes; ils ne craignent pas de se déplaire, n'ayant jamais cherché à se plaire; des amans sont rarement des amis : les uns ont voulu se séduire, les autres ont voulu se connaître. L'amour! ah! Pauline. Cette folie est un rêve, et ce rêve n'a qu'une heure! et de cet instant dépend notre avenir. Oh! malheureux sentiment!

— Je le vois, lui dis-je, vous le connaissez et vous n'êtes pas heureux?

Il ne répondit rien.

Il a été trompé! Tromper! oh! c'est pis que donner la mort; c'est briser, c'est perdre une âme; c'est être assassin sans courage; c'est ôter le bonheur et laisser la misère.

On se croit estimable, cependant, après qu'on a menti à soi-même, qu'on a repris ce qu'on avait donné, qu'on a manqué à ses promesses, à ses sermens : on se croit estimable!.. En effet, on n'a pas fait couler de sang; les lois n'atteignent pas le parjure, et parce qu'on est sauvé aux yeux du monde, on est sauvé à ses propres yeux!!..

D'Hortense à Pauline.

Tu fais un roman avec ton inconnu, et le voilà qui m'efface de ton cœur. Si c'était un amant, je ne dirais rien. Ah! ma Pauline, prends garde, je n'ose pas te dire ce que je crains pour toi. Du reste, puisqu'il a une passion *malheureuse*, j'espère que tu calmeras ton cœur; car vois-tu, ma chère, les hommes ont plus d'amour quand ils souffrent, que quand ils sont heureux : et tout le mal qu'il dit des coquettes, prouve qu'il en aime une. Pourquoi donc les aimer, si elles sont haïssables? qui l'empêchait de fuir les yeux qu'il craignait? Les

hommes n'ont pas à craindre, du moins, l'importunité avec elles; il n'y a que les femmes aimantes qui gênent. Que ton inconnu coure après son idole et te laisse en repos, voilà ce que je veux : je ne lui permets pas de prendre dans ton cœur une place qui m'appartient; et puisqu'il ne s'agit que d'amitié entre vous, j'entends qu'il déloge au plus vite; tu n'as que faire d'un ami.

Je te dirai que M. Arthur ne m'a pas oubliée, qu'il écrit des lettres remplies d'amour pour moi; qu'un sentiment de jalousie que je ne m'explique pas a décidé son départ. Il est, dit-on, dans un vieux château, près d'une personne charmante qui me connaît : il y parle de moi; il m'adore enfin... Je ne crois plus à sa passion : je suis contente, cependant, de savoir que je l'occupe, mais c'est plutôt par amour-propre : s'il revenait, il pourrait être dangereux; mais séparé, il ne l'est plus. Je me calmerai. Mon père veut que je voyage, j'en serais ravie, car tout en me disant bien guérie, je sens que quelques lieues de plus entre nous ne seront pas inutiles, et puis, sais-je s'il m'aime?!....

De Pauline à Hortense.

Il est parti; que ce château me semble triste! Plus de ces entretiens qui remplissaient mon âme! Il m'a quittée sans regret; lui! Il va retrouver peut-être celle qu'il aime, et malheureux par elle il se trouvera mieux qu'heureux ici par moi! Je le savais; ce bonheur devait finir, et c'est une vie calme qui me convient; une existence où les heures s'écoulent sans émotions, sans ces élans qui transportent au-delà du monde, où la veille est l'écho des jours pas-

sés.... de douces études, un doux sommeil, un réveil paisible, pas de regrets, pas de désirs; ne rien espérer, se soumettre à sa destinée, *enfin, vivre sans passion!* Voilà la vie qui m'est réservée; ne rêvons plus un autre bonheur, arrêtons-nous à cette existence. Il est parti!!.... Le même courrier qui m'apprenait la nouvelle de ton voyage, lui apportait, à lui, l'obligation de retourner à Paris....

— Nous nous reverrons, me dit-il; j'espère qu'à Paris vous me donnerez la permission de cultiver une amitié que le hasard a formée, et qui doit, si j'en jugeais par ma seule volonté, durer...... j'allais dire toute la vie....., le permettez-vous?

— Oui, monsieur, lui répondis-je, je puis accepter votre amitié, et vous promettre la mienne; et si ce sentiment peut, dans l'avenir, vous offrir des consolations contre les chagrins qu'un autre sentiment pourrait vous donner, je vous les promets.

Je te l'avoue, en lui promettant des consolations je sentais que j'en avais besoin pour

moi-même; au reste, je dois, peut-être, bénir son départ : que sais-je, malgré toute ma raison, j'aurais peut-être été trop heureuse de sa présence : je n'ai pas toujours les yeux ouverts sur moi, et parce qu'on n'est pas jolie il n'est point dit qu'on ne sera pas folle. Toi, tu es plus rassurée : pouvant t'abandonner au bonheur d'aimer, tu es sûre de toi. Oh! mon Hortense, aurait-il raison, une femme trop belle serait-elle toujours un peu coquette? Je dois te le dire pour ton propre bonheur; je l'ai vu dans ce qu'éprouve celui qui vient de me quitter : une belle femme, pour rendre heureux celui qui l'aime, a plus besoin de simplicité qu'une autre; la crainte de la perdre excite sans cesse la jalousie de son amant. Que de soins pour ne pas blesser son cœur par les petites jouissances d'amour-propre! dans un regard, dans un geste, il verra l'intention de plaire, parce que ce regard ravissant, ce geste plein de grace invitera à aimer celle qu'il aime. Un simple mot de bienveillance a de la puissance dans la bouche d'une jolie femme : ce mot peut faire battre un cœur : il faut être avare du charme qui vous entoure quand on est belle et aimée, et que l'on veut

conserver celui qui vous aime. J'ai dit *conserver*, arrête-toi à ce mot, car ne pense pas qu'un homme s'attache assez à des charmes extérieurs pour ne pas s'affranchir d'un joug sous lequel il est honteux de se courber. La coquetterie complette ce délire que la beauté a fait naître. Si un homme malheureux par une coquette ne se tue pas, il se guérit; mais l'alternative n'est que du malheur. Ne sois donc pas coquette, mon amie, si tu veux plaire pour la vie.

D'Hortense à Pauline.

On dirait que tu me grondes sur ma coquetterie; crois-tu que les hommes soient ce que tu les juges, capables d'aimer *toujours* la femme qui leur sacrifierait tout, que cette femme deviendrait l'unique objet de leurs soins? Crois-tu qu'ils renonceraient pour elle à la coquetterie? car, ils l'exercent pour notre malheur, autant que nous pour leur tourment: ils ne mettent pas la leur dans l'arrangement d'un chiffon, dans un geste plus ou moins gracieux;

ils la placent dans l'étude de la flatterie, qui les mène à la séduction : notre but est de plaire, le leur est de tromper. Ils la placent, cette coquetterie, dans l'étalage de leur savoir; dans le besoin de montrer de l'esprit, de briller par cette faculté qu'ils possèdent et qu'ils croient surtout posséder bien plus que nous; ils cherchent à déguiser, il est vrai, à nos yeux, sous l'apparence du respect, la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, mais ils attendent que nous soyons en leur pouvoir pour nous dire tout haut alors ce qu'ils pensent; et à la place de ces formes si respectueuses, nous n'avons que trop souvent à repousser leur impertinence et leur dédain. Si tu crois encore qu'un homme renonce à faire la cour aux autres femmes, parce qu'une femme l'aimerait, détrompe-toi; ce n'est pas par le besoin d'être aimé que l'homme veut plaire à toutes les femmes, c'est par habitude; mais pour satisfaire cette habitude il blesse sans pitié le cœur de la femme simple et bonne qui l'aime, pour flatter la coquette qui ne l'aime pas!... Trop sûr d'un cœur dévoué, il y attache moins de prix. La femme qui n'éblouit plus dans le monde, devient terne

aux yeux de son amant ; il sera peut-être jaloux d'un mot adressé à un autre, mais il dédaignerait bientôt ce mot s'il n'était adressé qu'à lui : un homme estime beaucoup une femme aimante et dévouée, il jouit avec calme du bonheur qu'elle lui donne; sûr de la conserver jusqu'à ce qu'elle meure, il attendra que cette heure sonne pour lui savoir gré de ses vertus; on le voit alors verser quelques larmes et se consoler bientôt près d'une coquette, qui recevra de lui mille soins dont il aura privé l'autre, par la seule raison que celle-ci n'aime point assez pour s'en passer, et que l'autre aimait trop pour les exiger.

Tu veux les hommes ce qu'ils devraient être, tu fais tes observations dans ton âme, tu as lu et réfléchi; moi, j'ai vu et observé. Dans la retraite on voit le monde en masse, et les petitesses de chaque individu s'effacent : dans le monde on voit les détails. On fait des romans au coin du feu; on fait de l'histoire dans les salons : il n'y a que des hommes là où la solitude a fait rêver des héros!... Crois-le, ma Pauline, nous devons nous sauver de l'esclavage sous le-

quel ces despotes nous asserviraient, et passer les années dangereuses de notre vie dans les distractions, pour ne pas les passer dans les larmes.

De Pauline à Hortense.

Si je ne te connaissais pas aimante et bonne, je te croirais insensible. Tu as vu et observé! qu'as-tu donc vu qui puisse te donner des hommes une si mauvaise idée? croire qu'on soit forcée de se détériorer pour ne pas être asservie! si c'est là ce que le monde enseigne, je bénis mon sort, de vivre éloignée de lui. Je conserve au coin de mon feu, en *faisant mes romans,* des illusions préférables à ces vérités de l'his-

toire qui te frappent. Penser que les hommes soient si peu dignes de notre affection, c'est, permets-moi de te le dire, ne pas mériter la leur. S'il en est qui trompent, qui dédaignent une femme aimante et dévouée, il en est aussi (ou le ciel se serait trompé en nous donnant une âme), qui la chérissent et qui l'honorent; je veux le croire, pour croire à ton bonheur. Tu veux passer dans le bruit les années dangereuses de ta vie? y penses-tu! ta beauté ne servira donc qu'aux colifichets que tu lui prodigues!... Tout ce qu'il y a de bon dans ton cœur, de délicat dans ton esprit, s'évaporerait au milieu de cette foule qui te presse; et pour fuir un malheur imaginaire, tu renoncerais au bonheur réel pour lequel tu es née!.... Passer, ainsi que tu le dis, les belles années de ta vie, c'est gaspiller un trésor; et quand les années dangereuses *auront sonné* pour toi, que feras-tu? rien? que te restera-t-il? rien. Oh! si, il te restera des regrets, le désir *de retourner en arrière;* et tu seras obligée de marcher à cette fin de toi-même, sans soutien, sans intéresser personne dans ce dernier voyage!... Plus de bruit... plus de distractions pour te dissimuler la longueur

du chemin. Tout sera vide autour de toi!.. Une voix intérieure te répétera comme un reproche : « Pourquoi as-tu méprisé la loi divine? » Ton malheur sera ton ouvrage.

D'Hortense à Pauline.

Ce n'est pas à ce mépris de toutes les affections que je veux en venir; et pour me sauver des passions, je ne veux pas dédaigner toute affection. Mais je veux attendre, pour faire un choix de toute la vie, que la raison m'éclaire, et d'ici-là je me tiendrai en garde contre les séductions. Je te le répète : les passions, tourmentes d'un moment pour les hommes, sont d'horribles tempêtes pour le cœur des femmes, elles y laissent des traces ineffaçables. Il vaut

mieux rester maîtresse de son cœur, que de le livrer à un être qui ne le ménagera plus dès qu'il le possédera. *J'ai sous les yeux* vingt exemples qui parlent plus vrai que tes illusions! Je dois te l'avouer : je n'ai pas rencontré dans le monde ce bonheur que tu crois si facile, ce bonheur de deux êtres qui ne vivent que pour s'aimer. J'ai vu beaucoup de femmes trompées; quelques-unes qui l'ignorent et ce sont les heureuses, d'autres qui s'amusent de ceux qui voudraient les asservir, ce sont les heureuses encore, qui mettent les plaisirs du monde à la place du bonheur qu'elles n'y rencontrent pas; qui renoncent pour la vie à cette jouissance de l'âme à laquelle, selon toi, elles devraient attacher tant de prix; qui n'acceptent enfin que des affections douces, les seules qui soient nécessaires pour arriver à ce dernier voyage si effrayant, prétends-tu, quand on le fait seul.

De Pauline à Hortense.

Dieu paraît s'être trompé en créant cet être qu'on appelle son plus bel ouvrage. Rarement l'homme a les qualités qui conviendraient à sa destinée. Le riche est avare, le pauvre prodigue, les grands ont des sentimens bas, l'homme obscur a souvent de la noblesse, le fils d'un prince dédaignera les grandeurs, un pâtre voudrait être roi; enfin, la femme née pour plaire, voit dans l'amour un malheur, et celle qui est condamnée à ne pas le connaître l'appellera de-

tous ses vœux. Ainsi tout serait bien, si tous les sentimens étaient bien placés, et tout paraît mal parce que tout est désordre dans le cœur humain. Mais ce n'est pas le Créateur que j'accuse; cet univers est un exemple placé sous nos yeux pour nous donner de l'ordre immuable et nécessaire une idée juste et grande, afin de nous en servir pour nous-mêmes et en protéger les plus simples comme les plus importantes actions de notre vie. De cette harmonie divine, de cette âme de l'univers étaient nés pour nous les sentimens qui devaient faire notre bonheur: Dieu ne nous les donna pas pour troubler notre vie, mais pour l'embellir, pour que tout icibas remplît sa destinée. De faux calculs que Dieu ne nous a pas dit de faire, dessèchent le germe de ces vertus qu'il nous a données, nous semblons craindre de développer nos sentimens, nos passions; mais, mon Hortense, vouloir éteindre les passions, c'est vouloir anéantir le feu céleste; craindre les passions, c'est ne pas comprendre la dignité de l'homme, car cette dignité consiste à les vaincre, à s'en créer des vertus, et non à les fuir. Ce ne sont pas les passions qui font le malheur de la vie, c'est la

fausse direction qu'on leur donne: toutes les qualités peuvent devenir des défauts, les passions peuvent devenir des vices. Renoncera-t-on à la bonté parce qu'elle rend faible? à la générosité parce qu'elle rend prodigue? à l'économie parce qu'elle peut dégénérer en avarice? et l'amour de la gloire, ce sentiment qui fait les héros, qui ne connaît ni pays, ni race, ni rang, aussi beau dans le cœur d'un artisan que dans l'âme d'un roi, faudra-t-il l'éteindre parce que trop souvent l'ambition le détourne de son véritable but, et cause le malheur de quelques peuples, tandis que cette noble passion en aurait sauvé mille! Si l'amour de son semblable n'animait pas le cœur de l'homme, il ne connaîtrait pas ce sentiment céleste qui donne à chacun un mutuel appui: l'homme fermera-t-il son cœur à la bienfaisance parce que l'ingratitude suit quelquefois le bienfait? parce que les hommes ont des vices, l'homme de bien renoncera-t-il aux vertus? et suffira-t-il d'avoir été trompé pour ne plus croire à la bonne foi des hommes! Oui, mon Hortense, le monde qui t'entoure renferme des âmes sans noblesse, des esprits étroits et pervers; mais pourquoi juger l'humanité tout entière sur la société

des salons? Ce n'est pas seulement sous des lambris dorés qu'on doit étudier le genre humain; là cet art qu'on met en œuvre pour donner à ses traits comme à son esprit un éclat emprunté, n'est pas propre à faire ressortir les qualités réelles : elles disparaissent sous cet effort grimacé, comme les charmes sous les ornemens dont on les couvre. Dans la société on ne doit ni condamner ni absoudre; beaucoup de vertus comme beaucoup de vices peuvent être cachés sous des dehors trompeurs; mais il est des gens qui fuyent les cohues, qui se plaisent avec un choix d'amis qu'ils n'ont pas cherchés, car on ne cherche pas des amis, on les trouve. C'est parmi ces hommes à existence modeste qu'on peut rencontrer ce bonheur dont je te parlais.

J'espère que ton voyage changera tes idées; tu vas vivre avec toi-même et en toi-même; le bruit des salons ne t'empêchera pas d'entendre le langage de ton cœur, et si tu trouves loin du monde celui qui doit t'aimer, ne le fuis pas, tu pourrais le regretter un jour.

D'Hortense à Pauline.

Tandis que tu me disais d'aimer, mon père disposait de mon cœur : ma main est promise au duc de Saint-Maurice; dans quelques jours on m'unit à lui, on me fait duchesse; on me présente à la cour. Comment ce mariage s'est-il fait? le duc m'a vue au bal, chez l'ambassadeur; il a été ébloui, séduit, (c'est ce qu'on dit,) je ne fais que répéter leur mot. Il a parlé, on l'a accepté, et l'on est fort surpris de ma froideur devant un si bel avenir !... Le

duc a cinquante ans; il est encore bien, dit-on, et puis millionnaire. Toutes les jeunes filles sont jalouses de moi. J'ai reçu cent visites, et sur les figures je lisais un sentiment de dépit qui m'aurait amusée, si je n'avais pas eu devant moi un être qui semblait malheureux, et dont le malheur attristait mon âme : cet Arthur, revenu je ne sais comment le jour de la nouvelle de mon mariage; il m'a complimentée aussi lui! mais avec quel accent... oh! je crois l'entendre encore.... Je vous félicite, madame; cet hommage rendu à votre beauté est bien juste : on doit plaire à tous quand on est si belle! mais on ne peut accepter que l'amour d'un grand seigneur : un duc!..

— Monsieur, mon père ordonne.

— Et vous obéissez? reprit-il avec un sourire amer.

— C'est mon devoir..

— Et ce devoir est doux.

Ah! en ce moment j'ai bien senti qu'il ne l'était pas!.... on a disposé de ma vie tout entière; un homme que je ne connais

pas en va devenir le maître ; de l'or et des titres!.... l'orgueil satisfait doit-il donc tenir lieu de tout? Il faut le croire puisque mon père est content, et que l'on envie mon sort. Mais moi pourquoi suis-je donc tentée de le maudire? Il y a quelques mois, j'aurais été ravie de monter aux grandeurs ; je voyais alors comme tout le monde. Est-ce la présence d'un seul être, ou tes idées sur l'amour qui m'ont changée ? Je ne voulais pas te croire quand j'étais maîtresse d'aimer; maintenant que cela ne m'est plus permis, je crains de penser comme toi. Oui, je veux te le dire, puisqu'il n'y a plus de danger pour moi, puisque pour toujours, je dois être à l'abri des passions, je regrette de ne pas connaître ce sentiment impérieux pour lequel j'étais faite peut-être... tu l'as dit, du moins.

Toujours, partout les yeux d'Arthur sont attachés sur moi, et depuis que j'y ai lu amour dans ce regard, je comprends que j'y aurais puisé une autre vie; une vie de souffrance, peut-être. Eh bien! je regrette encore de ne l'avoir pas connue cette existence dou-

loureuse qu'on supporte à deux. Je vais être seule et pourtant mariée ; le duc m'inspire de la crainte, je me sens presque humiliée de cet honneur qu'il croit me faire en m'élevant jusqu'à lui. Cet honneur ne s'adresse qu'à ce qu'on nomme mes charmes. Si le duc avait vingt ans, sa folie aurait de la grace, mais à l'âge des rides on ne sait gré que de la sagesse.

De Pauline à Hortense.

Par quelle fatalité t'affliges-tu aujourd'hui de ce qui t'aurait enchantée il y a quelque temps? Je te croyais bien guérie de l'impression légère qu'on avait pu faire sur ton cœur, et je vois avec peine qu'elle trouble encore ton repos! Je t'engageà fuir la présence de ce jeune homme, elle ne peut que te donner des idées dangereuses. Pourquoi ne jouis-tu pas du bonheur qui t'arrive? il y a des jouissances vraies dans la grandeur, et tu les sentiras lorsque tu auras pris

place dans ce monde nouveau. Un nom illustre, une position sociale qui élève un homme au-dessus du vulgaire, lui impose des obligations qui lui défendent la bassesse. Sans doute la vertu se trouve aussi dans les mansardes quelquefois; mais si les sentimens d'un grand seigneur ne répondent pas à son titre, on s'en étonne, on s'en afflige, car il manque à sa destinée, Dieu ne l'a placé si haut que pour servir d'exemple.

C'est déjà une grande garantie de bonheur pour une femme que d'être unie à un homme qui ne peut, par état, se dispenser d'être honorable. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut mettre mes romans au-dessus de tes observations historiques. Un mari amant peut, en se croyant opprimé, devenir oppresseur, et faire le malheur de la femme qu'il aime autant par sa froideur que par l'excès de son amour. A l'âge du duc, c'est plutôt un attrait doux et raisonné qui l'a entraîné vers toi, qu'une passion impétueuse et irréfléchie. A vingt ans, le monde l'eût blâmé peut-être, à cinquante on l'excusera. Il est si naturel de chercher à se faire

un bonheur que la nature nous refuse!... Un homme trop âgé est semblable à une femme telle que moi par exemple; seulement les hommes ont assez d'amour-propre pour croire que leurs rides disparaissent sous l'or qui les couvre. Le duc sera donc heureux de te posséder parce qu'il ne doutera pas de ton bonheur, et qu'il croira à ta reconnaissance; ton cœur ne battra pas d'amour près de lui, mais des jouissances qui, dit-on, valent toutes celles de l'amour, environneront ta vie; tes charmes auront plus d'éclat encore sous la couronne ducale; ne regrette pas un songe qui au réveil ne laisse trop souvent que d'inutiles regrets pour une réalité sans illusions, mais entourée du moins de nobles avantages, à l'abri de l'inconstance des hommes et du sort.

D'Hortense à Pauline.

Je suis accablée de fatigue!... J'ai déjà goûté les avantages de ma position future. Le duc a donné une grande soirée qui n'avait que moi seule pour objet; quel monde! quel éclat!!.... Il m'a présentée à toutes les dames titrées de la cour. L'air protecteur des vieilles me mettait à la gêne; l'air hautain des jeunes femmes me blessait. Les hommes m'entouraient avec une effronterie qui offensait la pudeur. Les uns avaient dansé avec moi, d'autres m'avaient vue

ailleurs, et puis des complimens sans fin, sans délicatesse, sur ces traits que je finirai par prendre en haine. Jamais je n'éprouvai un tel ennui. Cette fête, ce rang où je montais en présence des premières familles du royaume, enfin la signature du contrat qui a terminé cette soirée où ma destinée s'est accomplie, tout cela qui devait m'enivrer, m'a laissé un froid mortel au cœur.

Non, ce n'est pas sous les lambris dorés que je voudrais vivre !.... Je les ai vus ces êtres riches et titrés, ces femmes couvertes de diamans et de parures. Je les ai vues !.... Et sous l'éclat qui les environne, j'ai vu la pâleur de la souffrance.

Je ne te parle pas de cette corbeille immense, ou pour mieux dire de ces chambres encombrées de meubles, de bijoux, de dentelles, de cachemires, que le duc a pris soin de faire étaler devant les nombreux témoins de mon bonheur...... Ce luxe, ces trésors étaient bien propres à flatter la vanité d'une jeune femme. J'aurais voulu lui témoigner ma reconnaissance:

la pensée que j'achetais tout cela au prix de mon existence tout entière, la faisait expirer sur mes lèvres.

Voilà donc le commencement de ce bonheur si bien fait pour moi! peut-être me persuaderas tu; mais j'en doute.

D'Hortense à Pauline.

Depuis deux jours je n'ai pas un moment de repos ; tout Paris me vient complimenter, me demander ma protection. Je ne suis pas encore mariée, et déjà les solliciteurs envahissent mon antichambre. Je vais, dit-on, être présentée à la cour; j'y tiendrai un rang élevé; je serai l'une des dames de la reine. Alors, je pourrai servir mes amis. Ce matin j'étais entourée d'une vingtaine de ces amis-là, lorsque M. Arthur est entré. Il se tint à l'écart, observant mes flatteurs avec

un air d'intérêt pour moi. J'aurais aussi, me dit-il à voix basse, un service à vous demander. Je le regardai comme pour lui dire : Tant mieux, je voudrais vous servir.

— Ce serait, continua-t-il, de ne pas obliger ces gens-là.

— Et vous, lui dis-je, vous n'avez besoin de rien?

— Rien, reprit-il avec tristesse, que vous puissiez m'accorder à présent.... Ce mot m'a fait mal. Cependant, je te l'avoue, je me suis un peu réconciliée avec ma nouvelle fortune. Il paraît qu'on peut servir ses amis dans un haut rang ; voilà un vrai bonheur ! le duc m'offre là une jouissance que je préfère à tous les diamans qu'il m'a donnés. Et au moins si l'on dit : Il a épousé sa femme parce qu'elle était jolie, on pourra ajouter et parce qu'elle était bonne.

De la même à la même.

Un mois sans t'écrire! ne m'accuse pas; le plus grand événement de la vie d'une femme s'est accompli pour moi. Je suis mariée, installée dans mon hôtel, présentée partout, partout reconnue *duchesse de Saint-Maurice*, et enfin nommée dame d'atours de la reine, le roi le veut ainsi. La première duchesse de Saint-Maurice était attachée au service de sa majesté, le duc a demandé cette faveur pour moi, elle lui a été accordée aussitôt. Je n'entre en service

que dans deux mois : pendant ce temps j'irai visiter plusieurs propriétés qui forment mon douaire.

En si peu de temps changer ma position obscure contre une situation si brillante; le salon de mon père pour le salon du roi, une simple couronne de fleurs pour une couronne de duchesse, en vérité je crois être sous l'illusion d'un rêve. Mon esprit est étonné, mais le séjour de la cour ne m'effraye pas; là on est plus à l'aise qu'avec ces gens, qui, placés dans les moyennes régions de la société, croient s'élever en montrant de la fierté. La famille royale, placée au-dessus de tout, ne craint pas qu'on oublie son rang; assurée du respect général, on obtient d'elle en retour une bienveillante affection.

Le duc veut accoutumer le monde à la femme de son choix.

— En vous voyant, me disait-il, on me pardonnera ma mésalliance. Ce mot est dur, mais les grands blessent souvent en voulant faire un éloge, car je suis bien sûre de la bonne inten-

tion du duc à mon égard. Il paraît fier de moi ; le murmure flatteur qu'il entend sur mon passage semble le ramener à trente ans; il me donne la main avec orgueil. Hier la reine, en m'abordant, lui dit avec un sourire aimable : Duc, c'est un ange que vous nous avez amené là; on n'est pas plus charmante.... Nul compliment ne fait autant de plaisir que celui d'une femme placée si haut lorsqu'elle est franche et bonne.

Hier, chez la reine, j'ai vu quelqu'un que je n'y attendais pas, M. Arthur; il vint se placer près de moi.

— Vous voilà dans le monde qui vous convient, madame, vous étiez moins bien dans un rang moins élevé.

— Le caractère se fait à toutes les positions, monsieur.

— Mais le grand monde seul convient au vôtre.

— Qui vous a dit cela?

— Mes observations.

— Qu'avez-vous observé?

— Qu'un seul hommage ne pouvait faire votre bonheur.

— Désormais je ne dois en recevoir qu'un seul, lui dis-je avec un peu de sévérité.

— A la cour vous penserez bientôt différemment.

— On s'efforce toujours de penser, monsieur, comme l'on doit agir.

— Les circonstances changent la manière de voir.

— Je crois la mienne invariable.

— Le duc alors sera bien heureux.

— En faisant son bonheur je remplirai un devoir, et je lui prouverai ma reconnaissance.

— Il vous rend donc bien heureuse?

— Assez pour que je n'oublie pas ses bienfaits.

— Ne lui avez-vous pas sacrifié votre vie en l'épousant?

— Je n'ai pas fait de sacrifice, monsieur.

Sur ce mot, il s'est levé, m'a fait un salut glacial, et de toute la soirée je ne l'ai pas revu. Cet homme ne se trouve près de moi que pour me troubler; sa présence me gêne, m'inquiète, me fatigue : ses paroles ambiguës, sa voix me troublent : je voudrais tout oublier, et je me rappelle tout; impossible de le fuir quand il s'approche de moi : une puissance supérieure me fixe à ma place; je me sens entraînée à l'écouter, à lui répondre, et je garde de ces entretiens un souvenir douloureux. Oui, quelque chose me dit que cet homme doit m'être fatal.

De Pauline à Hortense.

Ne te fais donc pas malheureuse en dépit du sort : si ton existence présente quelques épisodes un peu romanesques, c'est la faute du ciel qui t'a faite si jolie : mais je t'engage à être sévère avec M. Arthur, à fuir son entretien, à lui imposer silence, s'il voulait troubler ton repos. Jouis de ta position, elle est belle et brillante. Tu as dédaigné l'amour quand tu pouvais l'accepter sans danger, aujourd'hui il serait le tourment de ta vie, il flétrirait ton existence :

il faut y renoncer pour toujours. La nécessité pour toi, est encore plus impérieuse que pour moi-même; m'abandonner à une passion ne me rendrait que ridicule, la pitié m'accompagnerait dans mon erreur : toi, ce serait la honte et le malheur qui suivraient ta faute. Fuis le danger; la prudence est la vertu des femmes.

Hier mon inconnu est venu nous rendre visite. Faire vingt lieues pour nous, n'est-ce pas charmant! il est reparti le soir même. Que j'ai eu de plaisir à le revoir... du plaisir! Oh! c'était mieux que cela. Mon cœur battait trop fort pour ne pas donner un autre nom à ce que j'éprouvais. Je l'ai trouvé changé; cependant il dit qu'il ne ressent aucun mal. Oh! moi je suis sûre qu'il a une de ces douleurs dont on ne guérit pas... Je lui demandai le motif de sa visite :

— J'espère, lui dis-je, que vous ne la faites pas pour satisfaire à de vaines convenances.

— J'avais besoin de vous voir, me répondit-il du ton le plus affectueux, et je dirai même

tendre... Oui, il y avait de la tendresse dans sa voix.

— Vous saviez le plaisir que vous nous feriez, lui dis-je, et il est si doux de rendre heureux les autres !

Cette fois je me trouvai contente d'être au nombre de ces personnes qui peuvent tout dire sans laisser d'arrière-pensées. Il a été charmant !

Qu'elle s'est écoulée vite cette journée! Nous sommes allés promener ensemble; il m'a donné son bras, nous étions seuls!.. Quel bonheur dans un entretien, où deux esprits, j'allais dire deux cœurs s'entendent : je ne sais s'il est un bonheur plus grand que celui-là! on ne comprend l'avantage de posséder quelqu'instruction, que lorsque le commerce de la pensée s'établit avec un être qu'on affectionne; ce n'est pas pour briller qu'on parle, mais pour s'instruire. Combien la pensée s'agrandit, combien l'âme s'ennoblit auprès d'un homme qui vous écoute avec intérêt... On prend dans cet entretien un peu de sa force et de sa no-

blesse, et près de lui on s'avoue faible sans rougir.

Adieu, j'ai du bonheur, et cependant je suis seule, isolée; un souvenir me reste, et c'est sans amertume, sans crainte, sans espérance... hélas! c'est là où ma vie s'arrête, où le regret commence.

La duchesse de Saint-Maurice à Pauline

Oui, je te trouve heureuse! faire vingt lieues pour passer quelques heures avec toi! je te l'ai toujours dit: l'on t'aimera, et ce sera juste; rien n'est meilleur ni plus aimable que toi; tu verras, quand l'âge aura mis entre nous l'harmonie de la vieillesse, tu verras laquelle aura été le mieux aimée. Mais que dis-je, que parlais-je d'aimer.. toute affection m'est interdite à jamais; dis-moi donc maintenant quel est l'avantage attaché à ma beauté, veux-tu le connaître?

déjà j'en ai vu l'effet sur les dames de la reine : hier j'ai été appelée pour remplir ma fonction de dame d'atours; il y avait grande réception. Mon habit de cour était des plus brillans. Le duc avait voulu qu'il fût ainsi :

— Vous étiez trop simple, l'autre soir, me dit-il, et voici ce que je vous donne.

Il ouvrit une corbeille où je trouvai une parure aussi riche qu'élégante. J'arrivai dans le salon d'attente à l'heure indiquée, toutes les dames y étaient déjà couvertes d'une parure éclatante, mais sans goût et sans fraîcheur ; je fis sous mon nouvel habit une grande sensation : tous les hommes parlaient entr'eux, et me regardaient avec une expression qui embarrasse tant, qu'elle cesse d'être un hommage. Mais les femmes, oh ! qu'elles furent maussades pour moi... pas une ne m'adressa la parole; elles me regardaient de côté; chuchottaient sous leur éventail ; elles étaient debout, formant un groupe loin de moi, d'où bientôt des éclats de rire partaient; et alors elles se permettaient de jeter de nouveau les yeux sur moi, pour me faire bien comprendre que j'étais le sujet de

leur gaieté. J'éprouvais un embarras, je sentais des battemens de cœur qui, s'ils s'étaient prolongés davantage, m'auraient fait perdre connaissance. L'arrivée de la reine mit fin à cette scène inconvenante. Elle vint à moi, avec sa grâce accoutumée; sa bienveillance m'a vivement touchée et m'a fait promptement oublier l'impression pénible que je venais de recevoir. Elle s'en est aperçue sans en deviner le motif. Encouragée par son aimable affabilité, je me remis bientôt, et le reste de la journée je voulus profiter de mes avantages. Pour me faire les honneurs de ma bienvenue, la reine me chargea de quelque bagatelle dont je m'acquittai heureusement; je mettais de l'amour-propre à bien jouer mon rôle de grande dame. Je veux me faire aimer de la reine, et j'ai l'espérance d'y réussir. Le duc était dans l'enthousiasme, il me dit que j'avais rempli mon nouvel emploi de façon à faire croire que j'étais née dans le rang que j'occupais.

— Oui, me dit-il, vous seriez fille d'une de nos plus nobles maisons que vous n'auriez pas plus d'aisance et plus de grâce.

— Peut-être moins, lui répondis-je. Le duc tourne ses complimens de manière à ce qu'ils me blessent toujours. Je commence à penser que cette place à la cour me donnera quelqu'agrément : chérie du duc dont je ne serai pas jalouse, je jouirai du bonheur d'être aimée sans éprouver de tourmens. Je les crois affreux, les tourmens de la jalousie; il est un homme qui aurait pu me l'inspirer, j'aurais pu l'aimer, l'adorer... Je voudrais ne jamais le rencontrer. Malheureusement je suis destinée à le voir tous les jours; car il a été nommé aide-de-camp du roi. Le soir il vient au salon de la reine. Je ne sais quelle conduite tenir avec lui; lorsqu'il arrive ma gaieté disparaît; cette impression s'effacera, j'espère. Je désirerais établir entre lui et moi une sorte d'intimité fraternelle, afin de me sauver de l'amour par l'amitié; il me semble que je ne le craindrais plus alors; mais ce sera difficile : il est de glace ou de feu près de moi : jamais de calme dans son regard; c'est, ou de la tristesse ou une expression que l'on peut prendre pour de la haine ou pour de l'amour. Alors je cherche le duc comme pour trouver un appui dont

j'ai besoin. Je reviens de ces soirées accablée de tristesse et d'abattement, et plus que jamais alors je me sens seule.

De la même.

Sans lui j'étais perdue : l'arrivée du prince de *** au château de C. où nous sommes depuis quelques jours, avait décidé une promenade dans les bois. Les plus jeunes femmes étaient en amazones; toutes avaient leurs écuyers ; la reine devait suivre en calèche. Nous allions partir. J'étais montée sur un cheval blanc, mon amazone était de velours noir. Arthur s'approcha de moi :

— Vous êtes admirable, me dit-il, sous ce costume. Pour emporter loin du bruit l'impression qu'il m'avait faite, je partis vivement. Ma robe s'engagea dans les pieds de mon cheval; impatienté par l'obstacle il prit le mors : impossible à moi de l'arrêter. Les grilles étaient encore fermées, j'allais être brisée sur elles; Arthur vole à mon secours, et me sauve ainsi d'une mort infaillible. La frayeur avait glacé mes sens; Arthur m'avait saisie, emportée, on me ramena au château, où tous les soins me furent prodigués. Le duc était absent, on lui dépêcha un exprès, bientôt il vint; j'étais encore souffrante et retenue chez moi. Le duc m'engagea à paraître au salon, prétendant qu'après une si forte émotion la distraction me ferait du bien. J'obéis à ses ordres, et je trouvai Arthur que le duc avait retenu près de lui.

— Il vous a sauvé la vie, disait-il avec bonheur!.. Ah! monsieur, dès ce moment croyez à mon attachement : je vous dois plus que la vie! Je vous dois ma compagne chérie, mon Hortense, ma fille, mon épouse!

Jamais je n'avais entendu le duc s'exprimer avec autant d'amour et de tendresse. J'étais émue, pénétrée... Arthur était calme et froid; je lui en aurais voulu de sa froideur s'il n'y avait eu à mes yeux, quelque chose d'honorable dans cette retenue. Rien n'est plus embarrassant qu'un éloge non mérité. La reine, accompagnée de plusieurs dames, me fit l'honneur de venir le soir même, s'informer de mes nouvelles; la reine ne parut point étonnée de trouver Arthur chez moi, mais j'ai cru lire sur la figure de l'une de ses femmes que le duc avait tort d'être si reconnaissant.

Je souffre de ce hasard qui me rapproche encore d'un homme dont je voudrais m'éloigner plus que jamais.

De la même à la même.

Le séjour du prince a donné lieu à des fêtes magnifiques. Nous n'avons pas le temps de respirer. Le matin, ce sont des promenades à cheval, en calèche, pour nous mener à des repas champêtres. Hier, nous sommes allées visiter la forêt de Fontainebleau. Le prince a voulu être mon écuyer. Arthur s'approcha de moi, et me dit : Je croyais que cet honneur m'était dû.

— Je ne pouvais refuser le prince.

Toute la route, Arthur ne nous quitta pas, mais il était pâle. Le prince approchait quelquefois son cheval du mien; Arthur m'avertissait avec des yeux presque sévères. J'ai été heureuse dans cette promenade; je croyais être sous sa protection; il me semblait qu'aucun malheur ne pouvait m'atteindre.

Ils sont bien grands mes succès du monde! l'amour-propre est flatté; mais pour le peu de bien que cela fait, que de mal ces succès produisent! La jalousie des femmes de la cour se manifeste plus que jamais depuis l'arrivée du prince; mais ce n'est pas ouvertement qu'on cherche à nuire dans le grand monde : la haine dans le cœur, on sourit à son rival; que d'intrigues pour arriver à son but, pour satisfaire sa passion, exercer sa vengeance et alimenter son ambition! c'est un spectacle qui pourrait amuser s'il n'était effrayant, que de voir ces atômes se remuer, prendre les formes les plus bizarres pour se faire remarquer, et ne recevoir le plus souvent de leurs folles grimaces que la honte de les avoir faites, des haines nouvelles et le mépris de tous. Une femme qui se distin-

gue de la foule par un esprit éclairé, les manières distinguées, s'est attachée à mes pas depuis mon entrée à la cour; sans cesse pour moi gracieuse et obligeante, beauté, talens, esprit, grâce, elle m'accorde tout. Mais tout cela me touche peu. Cette femme a quelque chose qui m'impose et me repousse : elle est belle, très belle encore; ce n'est plus une femme jeune. Elle a fait du monde une savante étude : ses traits portent l'expression du malheur, mais elle affecte de cacher les traces de ses émotions passées sous des dehors calmes et doux. Son sourire serait enchanteur, si ses yeux étaient d'accord avec ses lèvres; mais son regard est froid, sévère, dédaigneux; il est errant et semble chercher le bonheur qu'elle veut qu'on lui suppose; tout est composé dans sa personne : mais tout est recherché et de bon goût, même sa toilette et son maintien. On la trouverait charmante, si l'on pouvait la comprendre; quelque chose empêche de la juger, c'est ce rien qui inspire la confiance, l'esprit sans la franchise ne saurait attacher. Cependant je m'approche malgré moi de cette espèce de syrène; je voudrais lui découvrir des qualités qui pussent me la faire ai-

mer; mais au moment où je crois les voir, un mot détruit mes espérances. Quel monde ! où l'on ne peut être sûr de rien; où tout est factice : la beauté des unes disparaît sous les ornemens qui dissimulent la laideur des autres; celui-ci semble spirituel et n'est qu'impertinent; celui-là paraît sot et n'est que timide. Une femme est perdue pour montrer avec franchise l'intérêt innocent que lui inspire un homme, tandis qu'une autre cachant son infamie sous des dehors réservés, peut échapper souvent au mépris. Oh! ma Pauline, que je te trouve heureuse... solitaire en face de la nature et entourée d'êtres que la civilisation n'a pas détériorés.

De la même.

Le prince *** a donné une fête magnifique. Tu ne peux concevoir le luxe et le goût qui présidaient à tout; et ce que je ne puis comprendre, ce sont les soins dont le prince m'a environnée. J'avais refusé d'abord de me rendre à cette fête à cause de l'absence du duc; mais la comtesse de........ cette femme dont je t'ai parlé, est venue elle-même chez moi, pour me forcer à m'y rendre; elle m'a fait comprendre que la fête était donnée presque pour moi, à

cause de la nouvelle dignité de mon mari, il vient d'être nommé ambassadeur à la cour du prince : elle m'a dit que je désobligerais la reine et le duc si je refusais d'y venir. Soit persuasion, soit curiosité, j'y suis allée. Non, jamais je n'ai rien vu de semblable... Des illuminations enchantées, des feux, des joûtes, des courses, des prix..... J'ai été la reine de la fête; partout placée près de son altesse, que d'égards, que de soins..... tout cela parce que sa cour reçoit le duc.

C'est un usage charmant que celui qui fait ainsi rejaillir sur les femmes les honneurs qu'on rend à leurs maris. Si j'étais chez lui, me disait-il, il s'acquitterait plus dignement encore de ceux qu'on devrait me rendre.

Oui, j'ai trouvé cette soirée charmante, j'étais enivrée! un seul être manquait à cette fête; je suis plus tranquille lorsqu'il semble veiller sur moi..... Plusieurs jours vont se passer dans les plaisirs, je ne t'écrirai que de retour chez moi. Adieu.

De la même.

Oui, cette fête était donnée pour moi, mais dans quel but, oh! dieu!.... Ces soins, ces égards, ces distinctions que je prenais pour un hommage rendu à mon rang, pour une preuve de respect, tout cela n'était que pour réaliser des projets infâmes!...... pour me séduire, me déshonorer!....., Qui m'assure que je ne suis pas compromise! Ah! je me rappelle le sourire de ces femmes, l'attention maligne que

les jeunes seigneurs mettaient à m'observer; l'air triomphant du prince, quelques mots échappés.... Tout cela maintenant m'apparaît, et pendant huit jours un voile couvrait mes yeux: je vivais dans une fumée que l'encens des louanges répandait autour de moi; je ne voyais rien, qu'une route fleurie, là où étaient des abîmes... Et je m'honorais de ce qui devait faire ma honte!.. Sans une lettre qu'un valet m'a remise hier, au milieu du salon, je ne sais ce que je serais devenue. Mais à peine ai-je lu ces mots : « on veut vous perdre, fuyez, » que j'ai obéi à cet ordre. Je ne sais d'où il partait, mais un sentiment intérieur, un pressentiment qui ne devait pas me tromper, m'assurait que je devais obéir. Je me suis crue perdue et j'ai fui.

Je n'avais ni mes gens ni ma voiture; j'ai saisi un manteau sur mon passage et suis revenue à pied; oui, ma chère, à pied... seule; j'ai trouvé des rues désertes. Le temps était sombre, il me semblait voir des ombres me poursuivre, entendre des pas tout près de moi; je n'osais me retourner, ma peur était moins grande pourtant que mon courage. En-

fin, j'ai rencontré un fiacre qui m'a recueillie, et je suis arrivée chez moi.. Mes gens ont été bien surpris de me voir : j'ai fait un conte, bien sot sans doute; n'importe, tout m'était égal une fois dans mon appartement. Oh! que je me suis trouvée bien! là j'ai relu le billet : là j'étais dans un asile où les méchans ne pouvaient plus m'atteindre, et je ne me sentais plus ni fatigue ni crainte. Ils voulaient me perdre! qui? et dans quel intérêt? quel motif peut animer contre moi ce monde où j'arrive, qu'ai-je fait pour être détestée? Je ne les déteste pas, moi, ces femmes qui veulent me perdre! comme si ma honte devait faire ressortir des vertus qu'elles n'ont pas. Une femme qui veut déshonorer une femme a l'esprit troublé par ses propres fautes, et n'a plus d'âme pour aimer. Morte aux sentimens nobles, elle ne veut pas qu'une autre vive de ce qu'elle n'a plus; souffrante de ce qu'elle a perdu, elle souhaite qu'on connaisse sa douleur, elle n'envie ni la beauté ni la richesse des femmes, elle en veut à leur pureté : le parfum qui s'exhale d'une femme honnête la tue, c'est l'encens des autels que le damné ne peut respirer. Il y a dans le monde

des serpens plus dangereux que ceux dont le venin tue, car ils ôtent l'honneur et laissent la vie.

[illegible]

D'Arthur à Charles Lacroix.

Je suis parti hier dès que je l'ai vue en sûreté, et l'on me croit depuis trois jours bien loin de Paris, où ma présence aurait pu la compromettre. Oh! mon ami, quelle infamie, quelle lâcheté! vouloir obtenir une femme par le ministère d'un laquais, par l'entremise d'une femme perdue! La surprendre endormie, la posséder par violence et la croire à soi!!... Et ces horreurs commises par un homme jeune, brave,

honorable dans sa vie publique, respecté à l'armée, aimé à la cour, adoré des femmes!.... Mais il est fatigué de ces amours faciles; il ne croit pas aux passions, les dédaigne, et veut des aventures, des émotions nouvelles. Celle-ci avait piqué son esprit et désennuyé son âme : il avait vu Hortense aux fêtes que donna la cour pour le recevoir; il en devint amoureux. Les femmes de la reine exaltèrent sa passion en lui parlant de la vertu d'Hortense. La comtesse de ***, l'ennemie de cette jeune femme, qui veut se venger sur elle du mépris que le duc lui a voué, a juré sa perte dès ses premiers pas dans le monde. Cette femme a déployé près du prince toutes les ruses de son esprit infernal, et lui a tourné tout à fait la tête, au point que le prince, en dégradant son caractère, a pris l'ignoble détermination d'abuser d'Hortense la nuit même du dernier bal donné par lui. Un domestique, qu'on avait mis dans la confidence, raconta tout au mien : tout me fut redit. A l'instant même je partis pour veiller sur elle, la protéger et voir sa conduite dans ce moment de danger. Je lui fis remettre un billet pendant la fête, je fis épier ses pas, et j'appris quelques momens

après qu'elle était partie. Je volai sur ses traces, la nuit était sombre, je vis son ombre. Elle marchait d'un pas vif et incertain ; sa tête était couverte d'une gaze légère, ses pieds délicats protégés à peine par une frêle chaussure, et le manteau qui la couvrait ne la cachait qu'imparfaitement. Oh! que tout cela la rendait ravissante!... Je venais de la sauver du déshonneur, ne pouvais-je pas la croire à moi ? Ne venais-je pas de lui donner plus que la vie ! Oui, pensais-je dans des instans, elle est à moi, je puis l'enlever, et, honorable à mes yeux, lui donner mon estime que sans moi elle allait perdre. Je puis la sauver d'un monde corrupteur, en l'attachant à moi pour la vie; lui faire connaître le pouvoir d'une passion, les délices d'un amour vrai qu'elle ne connaîtra jamais sans moi; lui dire : Tu allais être la proie d'un homme qui ne t'aimait pas, sois la victime d'un homme qui t'adore : viens, renonce à tout ce qui est faux pour connaître tout ce qui est vrai. Renonce au monde entier, pour posséder une âme, une existence. Tous deux bien loin, bien seuls, nous oublierons tout, nous vivrons pour nous. — Qu'as-tu à regretter ? des hommages ? je t'en rendrai: des

plaisirs? je t'ouvrirai les portes du ciel: des adulations? tu seras mon idole; je vivrai pour toi, rien que pour toi, tu n'auras pas de larmes, le bonheur en tarira la source; tu retrouveras en moi un père, un ami, un époux, et tu auras un être que rien ne donne qu'une passion comme la mienne, un amant! Oh! Hortense, tu ne sais pas ce que c'est qu'un amant! Viens..., viens... J'allais la saisir dans mes bras..., une puissance plus forte que les palpitations de mon cœur, me retint; une voix qui me disait: *tu commettrais un crime...*, borne ton bonheur à la protéger, à la conserver digne de ton respect.

Du même au même.

J'ai appris que le prince avait quitté le bal sitôt la disparition d'Hortense. Une voiture à quatre chevaux que j'avais vue passer était la sienne. Tout occupé d'Hortense, je n'ai pas distingué sa livrée. Qu'allait-il faire à Paris? la poursuivre? Je l'ai vue rentrer dans son hôtel, sans doute elle aura donné des ordres pour que personne ne pénétràt chez elle. Que je m'en veux d'être parti si promptement! j'au-

rais dû rester là, veiller toute la nuit; j'aurais dû prévenir des démarches; ainsi, dans la crainte de la compromettre par ma présence, je l'ai abandonnée... J'ai la tête perdue!... si l'on avait séduit ses gens, si cet homme avait pénétré chez elle; ce départ si prompt prouve une tête en désordre, et son rang est bien fait pour en imposer à cette meûte imbécile, qui ne juge les hommes que par l'habit ou le nom qu'ils portent. Je le vois, ce misérable, semant l'or, séduire les laquais, pénétrer enfin jusqu'au réduit qui recèle ce trésor, cette femme que tout Paris envie, s'exalter par les dificultés qu'il rencontre, arriver près d'elle le cœur brûlant, la tête perdue, prendre le langage de l'amour, de la passion... rien ne s'imite comme ce langage-là. Les femmes sont coupables d'y céder, sans doute. Mais un homme n'est-il pas infâme de peindre des sentimens qu'il n'éprouve pas? Eh! même quand il est pénétré, quand sa vie n'a plus d'heure heureuse, quand son amour doit le tuer s'il se tait, il est encore coupable de parler s'il doit compromettre par cet aveu l'avenir d'une femme pure.

Du même au même.

Je n'ai pu y résister, je suis retourné à Paris. Il fallait que j'apprisse ce qu'était devenue Hortense après mon départ. Ce matin je me suis présenté chez elle, elle ne m'a pas reçu, sa porte était fermée depuis son retour. Elle est un peu souffrante, m'a dit sa femme de chamcre. Cette fille avait quelque chose d'emprunté qui voilait un mystère. Quel est-il, ce mystère? Je souffre bien!... j'irai ce soir à la cour, elle y

sera peut-être. Si elle est absente j'entendrai parler d'elle, je verrai le prince : je devinerai dans ses regards s'il est triomphant ou puni. Les hommes cachent mal leur bonheur en amour, quand cet amour n'est qu'un jeu. C'est le jeu qui les amuse le plus ; en effet, c'est celui où ils gagnent toujours : alors ils n'accordent aux femmes que ce qu'il faut pour les tromper, afin de les enchaîner sans perdre leur liberté. Mais c'est quand l'amour devient une passion dans nos cœurs, que nous portons sur nos traits les signes de la tristesse, comme humiliés du joug qui nous asservit. Nous marchandons avec notre bonheur même; mais nous y cédons avec crainte, et nous souffrons par une position antipathique à notre nature. Notre nature s'irrite de se croire vaincue par un être faible. Une femme qu'un homme fait souffrir subit son sort sans se plaindre, son amour-propre n'est pas blessé, le cœur seul est atteint, elle ne s'en estime pas moins; elle supporte son malheur avec résignation parce qu'elle peut l'avouer sans rougir. Mais un homme asservi par une femme est rarement assez heureux pour n'avoir pas au fond du cœur quelque regret de s'être livré tout

entier. Un chagrin d'amour tue les hommes, et peut-être leur mal s'agrave-t-il par l'orgueil qui les empêche de pleurer, tandis que les femmes se guérissent par les larmes que la honte ne les empêche pas de répandre.

Mais ce soir je verrai bien sur le visage du prince s'il est ce qu'on appelle heureux.... Ma main frémit en traçant ce mot heureux !.. lui !.. oh ! c'est impossible ; le ciel ne m'a pas réservé ce supplice : je ne le supporterai pas ; il payerait de sa vie un tel outrage, dussais-je nous perdre tous trois le même jour, au même instant. Je vous l'ai dit, jamais elle ne m'appartiendra ; mais je le jure, jamais elle n'appartiendra à un autre. Oui, je la respecterai ; jamais je ne chercherai à lui faire perdre cette innocence, cette pureté qu'elle possède, elle ne connaîtra pas l'amour. Je fais le sacrifice de cette passion qu'elle partagerait si je le voulais. Oui, il y a dans mon cœur un feu qui brûlerait le sien, si je voulais lui dire *je t'aime !*.. On lui a dit mille fois vous êtes belle, mais on ne lui a jamais dit : je t'aime !... Jamais une main brûlante n'a saisi sa main, jamais des yeux eni-

vrés d'amour ne se sont fixés sur les siens, jamais elle n'a inspiré ce que j'éprouve, car moi seul ai deviné son âme, son âme! qui aurait fait de moi un dieu sur la terre, sans cette beauté qui m'aurait rendu sa victime, oh! oui, bien torturée; mais je l'adore, je l'idolâtre, et si je voulais, tout ce qui est dans mon âme pour elle, passerait dans la sienne pour moi, par la puissance de ce mot : je t'aime! Ce mot une fois dit, une fois répété par elle, elle serait à moi! elle serait perdue, perdue! elle! et par moi!! perdue, déshonorée!.. Alors l'aimerais-je encore!!! ah! faiblesse! On veut l'estime des hommes quoiqu'on les méprise, et ce que la société réprouve on le rejette. Hortense se donnant à moi sans autre garantie que mon amour, se livrant à mon honneur, me sacrifiant sa vie, sa belle vie, cesserait d'être mon idole parce que le monde la marquerait de sa réprobation!... Hélas! les hommes n'ont pas assez de générosité pour pardonner la honte qu'ils impriment eux-mêmes sur le front de la femme qui l'a acceptée par amour. Leur cœur est ainsi fait : le mien a subi la loi commune, et s'il est une exception, je ne veux pas hasarder, elle pourrait n'être pas

pour moi. Je le renfermerai cet amour, il sera le serpent qui dévorera ma vie; mais pour récompense de mes sacrifices, et pour me venger des hommes qui me l'imposent, je serai là pour la garantir des séductions : elle ne peut m'aimer, elle n'aimera rien.

De Pauline à Hortense.

J'ai l'âme attristée de tes ennuis. Ces misérables intrigues que je ne comprends pas troublent ta vie, affligent ton cœur : ne pourrais-tu mépriser tout cela, et sûre de toi ne pas tant craindre les autres? Du reste, je le vois, le monde a des dangers réels, la solitude en a bien aussi. Oh! qu'elle est triste... exister pour soi seul, c'est vivre pour un être qui n'intéresse que bien peu, auquel on souhaite du bonheur sans pou-

voir lui en donner. Non, la solitude n'est pas faite pour moi; ce n'est pas non plus le bruit des cours; c'est ce qui ne m'est pas permis d'avoir qui ferait mon bonheur, à moi, pauvre femme, qui n'ai reçu une âme que pour sentir et jamais pour inspirer, pour sentir!... pour aimer!.. Mais qui m'empêche d'aimer, pourvu qu'on n'en sache rien? de me faire une idole au fond du cœur comme on la place dans sa pensée pour Dieu? Dieu, on ne le connaît pas, on l'adore pourtant, dans la seule espérance qu'il pense à nous. Moi qui désire tant qu'on pense à moi, un mortel pourra bien y songer aussi : ne puis-je l'adorer ce mortel, lui offrir mes vœux et mes prières? Oui, je pourrai l'adorer sans crainte, en faire mon second dieu secret; travailler pour lui; penser par lui, lui demander conseil : son cœur me répondra, j'entendrai son organe, il a fait tressaillir mon cœur, j'entendrai ses paroles, elles ont répondu aux miennes; le hasard, sa volonté peut-être l'amèneront encore près de moi. Le Créateur n'est pas jaloux, il ne punit pas pour aimer sa créature; ah! je lui rendrai des grâces, aussi, pour l'avoir créée cette autre divinité qui sera mienne. Ainsi

en aimant en secret je puis donner mon cœur; je puis sans crainte m'abandonner à l'amour!!.. Je vais y réfléchir pourtant.

D'Arthur à Charles Lacroix.

Je l'ai revue! Depuis huit jours elle restait enfermée chez elle; personne ne pouvait pénétrer. Enfin, elle a reparu à la cour. Non, jamais, jamais elle ne m'a semblé si belle!.... Oh! qu'une expression mélancolique et sévère lui donne de nouveaux attraits! Elle n'était point parée: elle avait une simple robe de velours

noir; point de diamans. Ses beaux cheveux noirs nattés sans prétention, retenus à la manière des femmes grecques, laissaient admirer les contours gracieux de sa tête divine; elle était pâle et sérieuse. Elle traversa le salon sans jeter les yeux de tous côtés, comme pour attirer les regards. Sa bouche ne donna pas un sourire. Arrivée près du fauteuil de la reine, elle lui prit la main, la porta à ses lèvres, et passa s'asseoir derrière sa Majesté. Alors, de son siége elle salua les femmes de la reine avec politesse et froideur; on ne pouvait l'aborder; la reine était un rempart entre elle et le monde. Sa Majesté lui adressait souvent la parole, alors elle souriait avec sa grâce ordinaire, puis reprenait son air sérieux, et ne s'occupait de personne. Il y a dans la tristesse d'une belle femme quelque chose qui intéresse plus que le malheur du commun des hommes; il semble que les chagrins devraient épargner cet être qui ne semble formé que pour la vie heureuse; on craint que les larmes ne ternissent ses beaux yeux, n'en changent la ravissante expression; on craint de voir s'effacer ce sourire qui pénètre en nos cœurs, pour y faire naître ou y

révéler les passions, et qu'un chagrin flétrisse les charmes que nous adorons. Une belle femme qui pleure, est un ange qui serait venu habiter la terre un moment; ses larmes pures comme celles d'un enfant, retombent sur nos cœurs. Je n'ai jamais compris le bonheur de faire couler des larmes, si ce n'est de ces larmes d'un cœur attendri. Ah! délice de les faire répandre et de les essuyer! Oh! suprême bien d'épuiser la félicité au point que n'ayant plus de signes de joie à donner, on ait recours aux signes de la souffrance pour exprimer encore quelque chose!

Mais les beaux yeux d'Hortense n'avaient pas assez pleuré pour perdre de leur éclat; ses lèvres étaient vermeilles; l'orage avait passé sur sa tête sans y laisser de traces. Oui, elle était plus belle par cette tenue calme et grave; elle avait ce soir-là ce que j'ai tant souhaité: elle avait oublié de plaire.... Mais cette simplicité dont j'aurais été heureux si elle l'avait soustraite à l'observation des autres, l'a fait remarquer davantage : on trouva de l'affectation dans sa simplicité, on critiqua sa tenue, l'on se per-

mit des suppositions blessantes sur son absence de la cour, sur son changement. J'étais au supplice!.....

D'Hortense à Pauline.

Oui, je suis affligée de me voir l'objet de la haine de ces femmes, et je suis inquiète des malheurs que pourra me causer cette haine. C'est surtout dans les premiers pas qu'on fait dans le monde, qu'on a besoin de marcher entourée d'estime et d'affection. Quand on a obtenu ces prémices, quand on a donné des garanties de son caractère et de son honneur, on peut ne plus craindre autant la haine et la calomnie; et si l'on était encore attaqué, des

amis pourraient vous défendre, parce qu'on a eu le temps de se faire des amis. La vertu vous respecte alors, et l'impureté vous fuit. Mais jeune, n'ayant pour réputation que sa beauté, inspirant plus de jalousie que d'affection; n'ayant donné encore aucun gage de ses principes, les hommes qui désirent leur ruine commencent par les nier, et les femmes, dans la crainte qu'ils existent, font tout pour les ternir. Ce billet, d'où me venait-il? je ne sais si j'ai bien fait d'y croire : que doit-on penser de ma fuite? l'action la plus innocente peut, par sa singularité, paraître coupable. Au milieu de la nuit, partir ainsi seule! aura-t-on cru que j'étais seule? Hier à la cour, j'ai saisi des regards, des sourires qui m'ont glacée : la reine elle-même était moins affectueuse; je me sentais triste et gênée près d'elle. Eh quoi, l'on peut craindre même quand on a fait son devoir?.. Oui, quand les apparences vous accusent. Ah! cependant un seul regard m'aurait récompensée, si celui qui me l'a jeté était instruit de ma conduite. Fatiguée de cette soirée, j'allais me retirer; je l'avais cherché des yeux partout et n'avais pu l'apercevoir. Enfin, en tra-

versant le dernier salon, je vois un homme assis à l'écart : il me regarde, se lève... Ah! quel salut!... tendresse, intérêt, respect, tout ce qui fait la récompense d'une bonne action se trouvait exprimé dans ses traits; il m'a fait oublier tout l'ennui que j'avais éprouvé; il a calmé toutes mes craintes, il m'a donné une bonne opinion de moi-même : il m'a dit que j'avais eu raison. Oui, c'est en vain que je veux me le dissimuler : dans les yeux d'Arthur je puise le bonheur ou la tristesse. Qu'ils me disent je vous estime, je me crois estimable. Je douterais d'une action vertueuse s'ils semblaient la condamner. Mais hier je méritais son approbation, lors même que je me serais alarmée follement : en fuyant l'apparence du vice, c'est au moins la preuve que l'on chérit la vertu....

J'ai été interrompue par la visite de la comtesse... quelle conversation je viens d'avoir avec elle!... Comment deviner cette femme? Elle s'est d'abord attendrie sur la tristesse profonde qui se peignait dans mes traits à la dernière soirée; elle s'est extasiée sur ma

beauté même sans parure, qui aurait été, s'il faut l'en croire, le supplice de bien des femmes. — Ah! madame, lui répondis-je, ces femmes ont bien tort de m'en vouloir tant pour de prétendus avantages que je leur céderais avec joie s'il était en mon pouvoir de le faire. Mais leur beauté craint peu de rivales, et leur bonheur l'emporte de beaucoup sur le mien; car au moins elles n'enflamment ni la jalousie ni la haine.

— Vous ne craignez pas d'inspirer ces sentimens, dit-elle, l'amour est un tribut qu'on vous doit.

— Je regarderais encore comme un malheur, madame, d'inspirer de l'amour, mais je ne crois pas à celui-là, tandis que je suis sûre qu'il y a des gens qui me haïssent assez pour désirer me perdre.

— Vous perdre! Hortense, vous êtes folle, dit-elle; qui peut vous avoir inspiré de tels soupçons?

Je lui racontai l'aventure du billet, elle changea de couleur.

— Pauvre petite! dit-elle, en me prenant la main.

Ses mains étaient brûlantes.

— Vous qui êtes si bonne, madame, c'est une horreur, n'est-ce pas?

— Chimères! répondit-elle, vous croyez qu'on s'occupe à la cour de niaiseries semblables! Qui donc aurait intérêt à votre perte et quelle en serait la cause?.. Votre rang? Celui de toutes ces dames est aussi élevé que le vôtre. Votre naissance?.. elle n'égale pas la leur. Vos charmes?.. Eh! ma chère, il n'y a pas une femme dans le monde qui ne se trouve jolie, et cela parce qu'il n'y en a pas une qui n'ait passé pour l'être plus qu'une autre, aux yeux de son amant. Ainsi, à moins qu'un grand seigneur n'ait voulu vous enlever, je ne vois pas comment on peut vouloir vous perdre, et comment on peut y parvenir si vous n'y consentez pas. C'est plutôt ce billet fatal qui aura pu vous nuire : votre départ du bal a produit le plus mauvais effet; on vous a cherchée long-temps, on vous a crue égarée dans le parc, on a fait courir partout à votre

recherche, et puis on a appris par des valets que vous aviez disparu en vous déguisant sous un manteau qui n'était pas le vôtre. Le prince, quelques instans après, a fui aussi ; la fête par ces deux événemens a été interrompue : vous concevez que la malice s'est emparée de toutes ces circonstances. J'ai rompu des lances pour vous, ajouta-t-elle du ton le plus pénétré; mais il reste des traces que vous seule pouvez détruire.

— Ah! madame, lui dis-je en versant des larmes, soyez mon guide, je suivrai aveuglément vos conseils. Sauvez-moi, sauvez-moi; dites, que faut-il que je fasse?

— Calmez-vous, Hortense, répondit-elle, tout n'est pas perdu..... Il faut revenir à la cour telle que vous étiez avant cette aventure, plus brillante encore, s'il est possible, et surtout plus gaie. Mon enfant, reprit-elle, avec son air indifférent et dédaigneux, il ne faut pas rendre le monde confident de ses chagrins. Le monde aime à rire, incapable qu'il est de s'attendrir sur des malheurs qui lui sont étrangers. Quand il s'en occupe c'est pour satisfaire sa curiosité ou trouver un moyen de consolation pour ses

propres infortunes; presque jamais par intérêt pour la personne qui souffre. Mais c'est surtout la tristesse des femmes qui le trouve sans pitié : c'est tout de suite dans une affaire de cœur qu'il cherche la cause de leurs chagrins; il ne leur suppose jamais d'autre modification dans la vie que celle que peut leur apporter l'amour. Tristesse, gaieté, folie, malheur, bonheur, tout leur vient selon lui de cette passion capricieuse et fatale. Jusqu'à ce qu'une femme ait les cheveux blancs, il ne lui est pas permis de répandre des larmes qui soient étrangères à l'amour. C'est en vain qu'une véritable douleur la dévore, que son cœur est brisé, que son existence est flétrie, qu'une seule pensée la domine; c'est en vain que la vertu la livre à des combats affreux pour la soustraire au plus grand des maux, celui d'être livrée au mépris, le monde impitoyable ne voit rien de sérieux dans ces douleurs; ne sait gré de rien, pas même des sacrifices qu'elle fait pour obtenir son estime, et cette estime il la refuse souvent même à l'infortunée qui a pu hésiter un moment pour la perdre. Cachez donc au monde vos chagrins si vous voulez y paraître avec vos avantages; ne

lui dites jamais *je souffre*, car il ne vous consolera pas; n'établissez entre le monde et vous aucune intimité : le monde en masse ne peut être un ami, il est un juge; un juge sévère, quelquefois juste, jamais indulgent. Ne lui montrez donc que les actions qu'il peut apprécier sans danger pour vous. Que jamais les palpitations de votre cœur ne lui soient connues : il ne faut ni le craindre ni le braver. Personne ne peut vous y perdre que vous-même. Quelques esprits malveillans peuvent désirer que vous preniez une direction plutôt qu'une autre, mais c'est à vous à choisir la route qui vous convient; jamais on ne nous pousse assez pour nous faire marcher malgré nous. Et puis, ajouta-t-elle enfin, (avec cette nuance d'amitié qu'elle sait prendre si bien), n'avez-vous pas une amie, ne voyez-vous pas combien je vous aime; et tout ce que je vous dis du monde pour vous en défier, n'est-ce pas pour obtenir votre confiance... pour la mériter... Vous êtes si intéressante!!...

Je la regardais étonnée; ce discours, ces larmes ne me paraissaient pas dictés par une âme

pure; ce monde qu'elle paraît connaître si bien, dont elle fait si peu de cas, qu'elle ne croit digne que de notre dissimulation, à qui il ne faut jamais montrer ses souffrances, qui rit de toutes nos peines. Qu'elle est savante dans l'étude du monde, cette femme!.. Elle devrait le détester d'après ce qu'elle en pense, et pourtant elle ne le quitte pas; elle y paraît toujours le sourire sur les lèvres, gracieuse avec tous ceux qu'elle aborde. Hommes, femmes de tout âge, de tous rangs, tous ont part à son apparente bienveillance. A l'exception du duc... à qui elle ne parle jamais, je l'ai vue bien avec toutes les personnes de la cour. Serait-elle donc aussi fausse que le monde en masse est insensible? serait-elle une partie de ce grand tout! Je ne comprends rien à ce caractère; je crois que le bien et le mal y sont confondus. Je ne me lierai pas avec cette femme. Pourtant elle m'a fait promettre de retourner dès ce soir au cercle de la reine, j'irai. De me parer, je me parerai. D'y être gaie: si je le peux, soit. Tout cela n'a pas d'inconvénient. Et puis, elle veut me mener avec plusieurs dames, à un bal de l'Opéra, paré et masqué; elle prétend qu'il faut que je con-

naisse tout cela. J'ai promis, et je t'avoue que tous ces plaisirs me fatiguent; que je ne vois pas la nécessité d'y paraître. Je me laisse guider, et par qui? par une personne dont je me défie. Pourquoi m'as-tu quittée?

V.

Narration.

— La porte! criait François au concierge de l'hôtel Saint-Maurice, allons la porte! Ils sont heureux de dormir, tandis que nous grelotons sur nos siéges, en attendant que leurs seigneuries

se soient assez amusées, pour avoir pitié de nous.

Enfin la porte s'ouvre lentement, et l'équipage roule sans s'arrêter sous le vestibule. Le concierge encore endormi, se demande pourquoi madame la duchesse ne descend pas de la voiture.

— Y a-t-il long-temps que madame est rentrée? dit le laquais en descendant du siége.

— Rentrée! dit le concierge, à moins qu'elle ne soit passée comme une ombre, je puis affirmer que madame la duchesse n'est pas chez elle.

— Pas chez elle! dit le laquais étonné; voilà de l'extraordinaire depuis quelque temps dans la maison! Si j'étais de M. le duc, je reviendrais au plus vite.

— Je ne serais pas parti, reprend Joseph; laisser une si jolie poulette toute seule!...... Tiens, dit le laquais avec mystère, madame la duchesse...

Une voiture s'arrête; un grand coup de mar-

teau fait tressaillir nos causeurs; Arthur paraît; une femme, enveloppée d'une mante noire, descend de fiacre; elle est pâle et se soutient à peine. Arthur est plus pâle qu'elle, car il est forcé de la compromettre aux yeux de ses gens.

Hortense est renfermée dans son appartement, sa femme de chambre est près d'elle, d'elle! qui a tant d'émotions à cacher, tant de larmes dans le cœur, et qui ne trouve pour recevoir tout cela, que le cœur d'une femme à gage!..

— Madame est bien pâle, elle a bien souffert! dit cette fille.

— Beaucoup.

Et jetant les yeux autour d'elle, elle voit qu'elle est seule, toute seule. Sa femme de chambre se retire.

Hortense donne enfin cours à ses larmes, et accablée des cruelles émotions qui ont froissé son âme, elle tombe dans ce sommeil pénible

qui fait craindre le réveil. Elle s'endort en se répétant : Quelle horreur!!

— Allons, dit Arthur en rentrant chez lui, il n'y a pas de temps à perdre : mes pistolets, mon épée, partons, huit heures vont sonner.

Arthur arrive derrière les murs de Vincennes, personne encore. Il fait froid; le brouillard d'octobre jette sur tous les lieux qui l'entourent comme un manteau de deuil. Arthur ne tient pas à la vie, et pourtant il va la défendre, il va se battre, ce combat doit être à mort : il faut qu'il soit tué ou qu'il tue. Ici l'un a à venger un outrage fait à un être faible; l'autre une insulte à lui-même. La jalousie les enflamme tous deux, et rend impossible toute réconciliation. Arthur l'attend le cœur brûlant encore de courroux, au souvenir de cette scène horrible. Il voit Hortense aux pieds de cet homme; il la voit éperdue, prête à devenir la proie de la passion

qu'elle inspire; elle si pure et si vertueuse, elle au moment d'être pour jamais flétrie. Il voit ses beaux yeux implorer son tyran, il la voit les mains jointes prier cet homme infâme comme un Dieu. Mais lui ! lui son amant idolâtre, il la sent encore sur son cœur, au moment où elle s'est précipitée dans ses bras quand il parut au milieu de cette scène. Il l'entend lui dire avec cet accent que la femme seule qu'on aime a pour nous :

— Arthur, Arthur, sauvez-moi !..

Oui, oui, je l'ai sauvée de cet odieux attentat, je l'ai sauvée !.. quelle nuit! quels instans passés tout seul près d'elle dans cette voiture! elle évanouie, elle en ma puissance ! Elle que j'ai respectée. Ah! je puis mourir, je n'aurai jamais tant de courage! Ce misérable! S'il me tue, Hortense peut devenir sa proie, il peut la poursuivre encore, il peut réussir. Oh ! détestable pensée !.. je le tuerai, oui, je le tuerai !

Une sueur glacée couvre son front, son cœur palpite de rage ; Hortense perdue s'offre à lui

réclamant une vengeance, sa tête est en feu! Le prince paraît.

— L'un de nous doit y laisser la vie, dit Arthur; allons, prince, au sort.

Le sort prononce contre lui.

— Soyez adroit, dit-il à son adversaire, car si vous me manquez, c'est fait de vous.

Le sifflement de la balle a retenti à l'oreille même d'Arthur : son chapeau est percé; il arme à son tour, le coup part, le prince tombe...

— Il est mort, dit-il en approchant lentement. Hortense est vengée!..

Ainsi, une seule insulte faite à une femme a suffi pour échanger cette existence brillante, ces grandeurs, cette belle destinée, en une masse inerte et sans vie!

— Je l'ai tué, se dit Arthur, et j'éprouve une sorte d'horrible bonheur à l'avoir tué, car j'ai vengé la femme que j'adore. S'il vivait, je le tuerais encore avec joie. Oh! je lui aurais donné ma vie, mais Hortense!... l'infâme!... c'était donner mon honneur.

Vers le soir, une voiture ornée d'armes étrangères transportait le corps de la victime à son dernier asile.

Arthur et le prince s'étaient battus sans témoins : car ils n'auraient pas voulu qu'une volonté étrangère pût s'opposer à leur fureur qui voulait du sang.

On crut le prince assassiné; on chercha le meurtrier, et l'on fut bientôt sur les traces d'Arthur. Arthur avoua son duel avec le prince; il avoua qu'il l'avait tué, mais qu'il l'avait tué en brave.

On ne crut pas Arthur, et l'on commença par s'assurer de sa personne. Il ne se dissimulait pas le danger de sa position :

— Je ne suis pas coupable, disait-il, j'ai risqué ma vie. Cependant les preuves sont contre moi. Eh bien! qu'on me condamne. Je mourrai heureux encore de l'avoir sauvée!...

D'Hortense à Pauline.

Je suis anéantie, brisée. Comment te raconter cette scène!... cette infamie!... ma tête perdue en conserve un souvenir vague, comme celui d'un rêve fatigant, et j'ai la cruelle certitude que ce souvenir est une réalité. Oui, j'étais déshonorée, perdue sans lui. Il m'a sauvée de l'avilissement, du désespoir, de la mort; oui, de la mort, car, sois-en sûre, ma Pauline, je me serais tuée. Comprends-tu la vie après une telle flétrissure, devenue par la force la proie d'un homme!... Oh! c'est une horreur, vois-tu, une souillure que la mort seule peut laver. Écoute ce récit, et frémis du danger qu'a couru ta pauvre amie.

Je t'ai dit, je crois, que je m'étais décidée à suivre les dames de la reine à un bal déguisé donné au prince de ***. Nous partons, toutes parées sous divers costumes, on emporte des dominos pour s'amuser à intriguer vers la fin du bal. Deux dames d'atour, la comtesse et moi nous formons un quadrille suisse ; nous devions quitter nos habits de bal à un signal convenu, prendre nos déguisemens, et venir choisir au milieu du monde nos victimes. La soirée commence : une danse animée jette de la gaieté dans cette fête brillante. Le prince, roi de cette fête, est entouré, complimenté; les femmes envient une de ses paroles, un de ses regards : mais il est préoccupé, distrait, il s'éloigne souvent, et l'on finit par l'oublier et ne plus songer qu'au plaisir. La comtesse ne me quitte pas ; elle me raconte cent anecdotes sur des amis qu'elle livre à ma malice ; les heures s'écoulent, elle m'entraîne... nous traversons les vastes salons, les antichambres, d'autres appartemens solitaires, et nous arrivons enfin à une petite porte perdue dans un panneau de glace, elle s'ouvre, et nous entrons dans un boudoir ravissant. Tout paraît préparé pour nous

recevoir : nos dominos se trouvent là ; il faut nous disposer à mettre notre nouveau costume. Deux femmes sont dans cette chambre tout habillées et masquées.

— Déjà prêtes, dit la comtesse, c'est bien, nous irons vous rejoindre.

J'aide ma nouvelle amie à se débarrasser de son costume et à en prendre un autre, elle m'aide à son tour à détacher ma coiffure et ma robe. Au moment de passer mon domino, elle ouvre un cabinet près de celui où nous sommes ; je m'étonne de la voir si bien connaître les localités ; je lui parle quelques instans, elle me répond ; je lui parle encore... je lui parle en vain... elle ne répond plus... je vais pour entrer dans ce cabinet, la porte résiste ; je sens un obstacle ; enfin la porte cède... que vois-je ! oh Dieu ! un homme, un homme masqué s'approche de moi, de moi sans défense.. presque nue. N'entrez pas, n'entrez pas, lui dis-je, ce n'est pas ici un passage. Madame la comtesse ! criais-je d'une voix étouffée par la peur.
—Elle ne vous entend pas, me dit cet homme,

n'ayez pas peur de moi, je vous en prie, Hortense !

— Grand Dieu ! qui êtes-vous pour me nommer ainsi ?

Je courus à la porte par laquelle nous étions entrées, elle est fermée en dehors.

— Ouvrez-moi, ouvrez-moi, criais-je de toutes mes forces.

— Tais-toi, me dit l'homme masqué ; tu es en ma puissance, ne fais point de bruit ; si l'on t'entend l'on ne viendra pas et tu es perdue !

— Perdue, grand Dieu ! Oh ! que vous ai-je fait pour me menacer ainsi ?

Je veux me saisir de la mante qui est restée sur le canapé, il l'arrache de mes mains.

— Ah ! grâce, grâce, lui dis-je, qui que vous soyez n'abusez pas d'une femme sans défense.

Il s'approche de moi, je pousse un cri affreux, je me crois perdue. Il me poursuit, m'atteint : une lutte horrible s'engage entre nous deux ; je crie

encore au secours ; ce monstre semble s'amuser de mes larmes ; il paraît sûr de son triomphe. J'entendais sous son masque un rire infernal : enfin je parviens à m'arracher à ses abominables étreintes, et à jeter un meuble entre lui et moi Alors, je le prie de nouveau comme on prie un mauvais génie, lorsque, renversant le meuble qui le séparait de moi, il s'élance furieux.

Au même instant des pas précipités se font entendre ; la porte vole en éclats ; Arthur paraît ! je me sauve dans ses bras....

— Quel est le lâche, quel est l'infâme qui ose outrager une femme, dit-il ?

Et s'approchant de l'inconnu, il arrache son masque. Que voit-il ? Ah dieu ! comment le nommer après cette infamie !

— Je l'avais deviné, dit Arthur.

Le prince hors de lui, s'élance, Arthur le repousse, le renverse.

— Misérable ! dit le prince, une épée, une épée, ta vie ou la mienne !

— Dans une heure, je suis à toi, dit Arthur, et je n'ai pas besoin de t'en donner ma parole.

Ils échangent quelques mots à voix basse. Arthur m'enveloppe du domino qui était là ; me place un masque sur la figure, et m'entraîne avec une telle rapidité, que je ne sais par quel détour je me suis trouvée dans la rue : il m'a jetée dans une voiture où j'ai perdu connaissance. Je suis revenue à moi, au moment où la voiture s'est arrêtée devant la porte de mon hôtel. Là, il m'a livrée à mes gens et a disparu. Il est six heures du soir ; je me réveille, j'ai fait des rêves affreux : j'ai vu des hommes qui se battaient, des cadavres qui gisaient à mes pieds, enfin je me crois à peine vivante. Je t'ai tout dit : ce n'est point un songe, c'est l'affreuse vérité.... Que les heures sont lentes ! que je voudrais apprendre ce qui s'est passé ! je crains un malheur, je suis poursuivie par des visions funestes.

VI.

Arthur parut devant ses juges. Interrogé il garda un silence obstiné sur la cause de son duel avec le prince ***. Il dit que s'il n'avait pas voulu confier à quatre hommes le secret qui avait déterminé le combat, la peur d'un ju-

gement ne le forcerait pas à le livrer au public; qu'il s'était battu loyalement; que sa vie avait été compromise; que s'il fallait pour la défendre aujourd'hui commettre une lâcheté, il consentait à la perdre.

Rien ne put fléchir sa résistance; rien ne put éclairer les juges, et en admirant la ferme et noble fierté de son âme, ils furent forcés de le condamner comme assassin. On le reconduisit en prison ; c'est là qu'il dût compter toutes ces heures qui séparent le jugement du supplice ; momens affreux, plus cruels que le supplice même.

L'éclat fatal de ce procès se refléta sur Hortense ; les propos calomnieux, lancés contre elle, volèrent bientôt de la cour aux riches salons. Puis ils descendirent dans la société moins brillante et plus dangereuse peut-être, celle où l'on ne sait rien et où l'on juge tout; cette société bavarde qui prête un égal intérêt à l'aventure la plus touchante comme au plus scandaleux récit. Enfin d'infâmes libellistes ne craignirent pas de raconter sous le titre

de *nouvelles*, l'histoire supposée de la jeune duchesse : et cette fatale histoire du duel d'Arthur, alla jusque dans les cours étrangères blesser le duc de Saint-Maurice. Le duc devint furieux. Il écrivit, accabla Hortense de ces reproches qui blessent à jamais un cœur innocent, et ne ramènent jamais un cœur coupable ; de ces reproches que dicte l'orgueil blessé et le sentiment le plus despotique chez les hommes, la jalousie sans amour.

Hortense versa des larmes ; mais ces larmes n'étaient pas données au repentir, mais à cette destinée fatale qui l'unissait pour toujours à un homme dont elle ne pouvait être comprise, et qui se croyait le droit de la condamner sans l'entendre. Hortense n'avait pas encore conçu même la pensée qu'elle pût jamais manquer à ses devoirs. Ces devoirs sacrés avaient imposé silence aux émotions de son cœur; ils l'avaient enchaînée depuis un mois dans son hôtel, sans lui permettre la plus légère démarche pour voir un instant son libérateur, ou s'informer de son sort. C'était par respect pour cet homme dont elle portait le nom, qu'elle manquait

à la reconnaissance, qu'elle commandait à l'entraînement de son cœur.... Et cet homme, cause ingrate de tant de sacrifices, la juge infâme, parce que des infâmes prononcent contre elle! et ces jours passés près de lui dans une soumission presque esclave, n'ont rien fait à ses yeux pour la sauver de la calomnie. Il la condamne, il la méprise!.. De quel droit me juge-t-il méprisable, dit-elle? est-ce parce qu'il a jeté à mes pieds un duché et des richesses, qu'il se croit le droit de m'outrager? je ne le croirais pas un infâme, moi, alors même que l'on viendrait me raconter de lui une infamie. Croit-il que ma jeunesse ne peut comprendre encore le cri de l'honneur et du devoir? parce que je suis née sans titre, doute-t-il de la pureté de mon âme? Oh! Arthur, vous ne m'avez pas jugée ainsi, vous! vous, que j'aurais pu aimer d'amour! vous qui m'auriez adorée, si le duc n'était venu éblouir mon père et me ravir à vous. Arthur, vous êtes dans les fers; un jugement menace vos jours, et moi je reste là sans chercher à vous servir!.. Vous qui m'avez sauvé plus que la vie!.. Ah! je n'ai plus rien à ménager, puisque le duc me méprise. Vous avez

gardé le silence sur la cause de ce duel; un seul aveu vous sauverait la vie; mais il pourrait confirmer les propos de la calomnie... Et vous acceptez la mort!.. Eh bien, moi, je vais parler; je vais agir; je vais vous sauver.... Le sauver! il y a toute une vie dans ce mot là!!.

Elle demande ses chevaux... Mille sensations confuses exaltent son âme et soutiennent son courage; elle tremble, frissonne. Sa précipitation tient du délire de la fièvre. Dans cette bonne action qu'elle va faire, elle s'apprête d'irréparables chagrins; elle le sent, et poursuit ses projets. Ah! le duc me méprise, dit-elle... volons au château. Laquais, chevaux, tout obéit à cet ordre, naguère signal de joie et de plaisir... aujourd'hui, c'est comme un cri de détresse au moment d'un naufrage.

Sa voiture s'arrête : Hortense franchit les appartemens qui conduisent chez la reine. Elle ne voit rien de ce qui se trouve sur son passage. On peut étudier sa pâleur, son agitation, on peut la calomnier encore. Elle se montre telle que les circonstances l'ont faite : son main-

tien n'a rien d'apprêté; elle souffre et l'on peut voir sa souffrance. Une seule idée la fait vivre, sauver Arthur! La dernière porte s'ouvre, c'est le salon qui précède le cabinet de la reine. Sa majesté n'est pas visible encore, Hortense est forcée d'attendre. Deux étrangers y pénètrent peu d'instans après elle.

— Je suppose, dit l'un d'eux, que ce sera dans huit jours; je l'ai vu ce matin, il est résigné.

— On ne comprend pas une telle aventure, je n'ai rien pu arracher de lui. La reine m'avait prié de pénétrer dans sa prison, de lui demander de sa part un moyen de salut, un aveu..... Il m'a regardé avec étonnement :

— « Je suis bien touché, dit-il, de l'intérêt que « me porte la reine : mettez à ses pieds ma res- « pectueuse reconnaissance; mais me demander « un aveu, c'est ne pas me connaître. Si j'avais « pu parler je l'aurais déjà fait. L'honneur m'im- « pose le silence, et doit me l'imposer toujours. « Mais des bruits calomnieux sont arrivés jus- « qu'ici, permettez que j'écrive un mot auquel

« on devra croire, car ce sera la parole dernière « d'un mourant. La reine y ajoutera une foi sa- « crée, j'en suis sûr. Dites à sa majesté qu'en « publiant une vérité que j'atteste ici sur l'hon- « neur et sur mon bonheur éternel, elle me ren- « dra un plus grand service qu'en me conser- « vant l'existence : c'est dans son âme et si no- « ble et si pure qu'elle trouvera la récompense « de ce bienfait. »

Il se mit à écrire.

— « Tenez, me dit-il, voilà qui atteste l'in- « nocence d'une femme victime d'une affreuse « calomnie; d'une femme, dont la beauté est « moins pure que l'âme et la conduite; qui « m'inspire le plus profond respect, et mérite « l'estime de tous. Non, dit-il, ce n'est pas par « rivalité que j'ai tué le prince de ***.... »

— Qu'y a-t-il, dit Hortense, comme réveillée par un cri déchirant : de qui tenez-vous cet écrit, monsieur? et à qui voulez-vous le remettre?

— Je tiens cette lettre de M. Arthur, et c'est à la reine que je dois la donner....

— Donnez, donnez-moi cet écrit, je suis une femme de la reine, je vais le lui remettre à l'instant. Soyez tranquille; je porte à la duchesse.... et à M. Arthur, plus d'intérêt que qui que ce soit au monde.

Hortense saisit la lettre, la cache dans son sein et congédie l'étranger. Elle pénètre chez la reine : la reine était seule; Hortense s'arrête à quelque distance, comme une femme humiliée, malgré son innocence; elle sait qu'on l'a flétrie aux yeux de la reine, c'est assez pour motiver sa crainte. Mais la reine, modèle de toutes les vertus, n'écoutait pas la calomnie.

Si l'indulgence, ce sentiment si beau et si nécessaire, se perdait sur la terre, c'est dans le cœur d'une femme honnête qu'il faudrait le chercher. Une femme honnête n'est pas seulement une femme vertueuse, c'est un être bon, sensible et pur, qui ne suppose pas aux autres les torts qu'elle ne conçoit pas pour elle-même; ne comprenant d'autre bonheur que celui d'une conscience où le reproche ne s'est jamais fait entendre. Elle plaint ceux que les passions éga-

rent comme des malheureux atteints d'un mal passager. Le mot passion, qui bouleverse tant d'existences, n'altérera jamais la sienne. L'honnêteté d'une femme naît d'une sagesse que rien ne peut ébranler; et comme on ne peut aimer avec passion sans un peu de folie, l'amour même dans son cœur est plutôt un sentiment calme et tendre qu'un sentiment exalté.

Lorsque la reine aperçut la jeune duchesse, la bonté de son regard l'eut bientôt rassurée. Sa pâleur frappa sa majesté

— Oh! mon enfant, dit-elle, vous êtes bien pâle..... Vous souffrez, voulez-vous que j'appelle?

— Ah madame, dit Hortense, je vous en conjure, daignez m'accorder d'être seule un instant avec vous; je vous le demande au nom de votre bonté.

— Volontiers, dit la reine: oui, oui, approchez, mon enfant, remettez-vous; d'où vient cette terreur avec moi? Ai-je donc le malheur de faire peur à quelqu'un?

— Peur, oh! madame, on doit fléchir devant la vertu presque comme devant Dieu, dont elle est la plus vive image!

— Ma vertu! dit la reine. Je mets mon bonheur dans l'accomplissement de mes devoirs: voilà toute ma vertu; si je fais quelque bien j'ai les moyens d'en faire; j'ai de l'or, des faveurs à répandre, des grâces à accorder....

— Des grâces, oh! oui, et c'est pour en obtenir une que je tombe à vos pieds; la plus méritante des grâces, la plus digne de vous, car jamais un être ne fut moins coupable, que dis-je? ne fut plus grand, plus pur dans sa conduite. Ah! si vous saviez comme ce serait injuste de le faire périr!.... Son sang retomberait sur ses juges, car il est innocent de tout crime: jamais accusé ne mérita mieux votre appui, votre protection.....

— Je voulais le sauver, dit la reine, qui comprit la prière d'Hortense: j'attends sa justification, son secret, afin d'obtenir sa grâce du roi.

— Son secret! de lui? vous ne l'aurez jamais, madame, dit Hortense.

—Comment faire alors? ce secret voile donc un crime?...

— Oh! oui, il y avait un crime, mais ce n'était pas lui qui le commettait.

— Alors pourquoi le taire?

— Parce qu'en le révélant il compromettrait une femme qu'il veut respecter.

— C'est un dévouement qui mérite tout éloge, dit la reine, mais le roi ne l'acceptera pas pour justification. Cette personne compromise, pourquoi ne parle-t-elle pas?

— Elle parlera, madame, elle dira tout à votre majesté, qui la jugera avec indulgence, qui croira à la vérité de son récit. Mais vous seule y croirez, et en obtenant cette grâce qu'elle sollicite, cette personne sera perdue dans le monde, et elle vous conjure, par ce qu'il y a de plus sacré, de ne pas repousser sa prière.. Cette personne est à vos pieds!... Oui, c'est moi qui suis la cause de la mort du prince.....

La reine, croyant à ces mots la duchesse coupable, devint sérieuse; la colère n'animait pas ses traits, mais le sourire avait disparu de ses lèvres. Son cœur était froissé de s'être trompée sur cette jeune femme qu'elle avait défendue contre ses ennemis. Elle redoutait la confidence que la duchesse allait lui faire. Cependant, elle lui dit avec douceur: — Parlez, je vous écoute, madame....

— Madame, répète Hortense à voix basse; la reine me croit coupable....

— Je désire vous trouver innocente, dit la reine avec bonté.

Hortense raconta à la reine les assiduités du prince auprès d'elle; l'avertissement qui lui avait été donné à la fête, son aventure du dernier bal, enfin la scène d'Arthur avec le prince. — Oui, dit-elle, j'ai été enfermée par la comtesse dans cette chambre où peu d'instans après la comtesse m'abandonna, et où le prince parut pour me perdre; Arthur accourt à mes cris, il terrasse le prince. Un duel suivit cette scène affreuse qui ne sortira jamais de ma mé-

moire!... Oui, madame, c'est moi, moi seule qui suis la cause de tous ces malheurs. Dites au roi qu'Arthur est innocent; dites-le à toute la terre, et sauvez-le. Pour moi, malgré les calomnies dont on m'accable, je le jure devant Dieu, à vous, émanation des anges, jamais je n'ai oublié les devoirs que m'imposent la vertu et mon rang. Si vous daignez me croire et conserver à la victime de la calomnie un peu de pitié et d'estime, si j'obtiens la grâce de celui qui m'a sauvé l'honneur, j'aurai tout le bonheur que je puis espérer ici-bas!

Hortense versait des larmes, la reine était attendrie... étonnée... il y avait tant de vérité dans l'accent de cette jeune femme, tant de pureté dans ses traits altérés par la douleur, qu'on ne pouvait supposer de la duplicité dans son récit.

— Eh quoi, dit la reine, on avait médité contre vous une telle horreur! et vous soupçonnez la comtesse d'avoir été complice du prince!...... dans quelle intention, quel intérêt? oh! ce serait affreux!...

— J'ignore quel intérêt cette femme a pu avoir à me perdre, et je ne veux pas le chercher; mais il n'est que trop vrai que je suis perdue.

La reine voulut la calmer, elle lui jura que la vérité serait connue.

— Et comment, dit Hortense? la vérité, à présent que je consens à ce qu'on me nomme dans cette malheureuse affaire, la vérité pour le monde c'est que j'ai été enfermée avec le prince; qu'un homme qui m'a toujours distinguée, m'a arrachée de ses bras, que la nuit je suis rentrée seule avec lui, et qu'enfin il a tué son rival. Il est impossible de croire à la vertu d'une femme que le scandale a frappée; rien ne pourra me rendre mon innocence aux yeux du monde, et surtout aux yeux de mon époux, le plus orgueilleux et le plus sévère des hommes. Je n'ai pour me consoler que l'espérance que vous n'ajouterez pas votre mépris à celui qui va m'accabler. Mais que m'importe ce monde que je veux quitter! je rentrerai dans l'obscurité dont je n'aurais jamais dû sortir. C'est une victime qu'il faut arracher au fer du bourreau :

c'est pour cet homme honorable que je vous supplie. Le roi vous écoutera, vous, madame, qu'il doit croire comme la Divinité : ne cherchez pas à m'absoudre, laissez croire à sa majesté tout ce qu'il voudra croire sur moi. Faut-il que j'aille moi-même faire éclater mon déshonneur aux pieds du trône? Je suis prête à tout pour sauver Arthur.

— Arrêtez, dit la reine, qui craignait de voir dans cette exaltation un sentiment moins pur que la générosité, arrêtez, un tel éclat n'est pas nécessaire. Je vais redire au roi le récit que vous venez de me faire ; je désire que sa majesté soit aussi disposée que moi-même à justifier tout le monde dans cette malheureuse affaire. Demain vous saurez le résultat de vos démarches. Allez, calmez-vous, et croyez qu'une femme n'est jamais *perdue* que lorsqu'elle se perd elle-même. Il n'appartient pas à la société de changer un cœur pur en un cœur corrompu. L'honneur vient de trop haut, pour que des hommes puissent le ravir à celui qui veut le conserver. Il faut savoir lutter contre la méchanceté et la calomnie ; le moyen de vaincre, c'est de rester

pur et bon. Adieu, madame... Adieu, Hortense, dit la reine en lui prenant la main. Espérons en Dieu, qui doit veiller sur vous, puisque vous êtes innocente.

Hortense se retira pénétrée de ces dernières paroles que la reine avait prononcées avec une douce gravité. Dieu doit veiller sur moi, pensait-elle, oh ! alors Arthur sera sauvé !!...

VII.

Il est une douleur dans la vie qu'on craint à l'égal d'un malheur, c'est l'inquiétude. Poursuivi par elle le cœur brûle, la tête est douloureuse; une pensée prend la place de toutes les pensées, les heures semblent éternelles, une mi-

nute est un siècle; l'ordre de l'univers tourmente; le soleil se lève et se couche trop tard; rien n'est bien quand l'inquiétude s'empare d'une âme. On ne désire pas un jour de moins, mais un instant de plus : le bruit, la gaieté, le silence, tout fatigue, tout est à charge. On est absorbé, anéanti, l'impatience dévore, et l'on attend, accablé par une puissance plus forte que le courage, la nécessité.

Hortense était en proie à ce cruel supplice; tout un jour s'était passé sans apporter aucun soulagement à son mal. Une nuit sans sommeil avait doublé ses souffrances.

La nuit, le malheur apparaît avec toutes ses nuances de tristesse; l'espérance semble avoir quitté la terre au moment où le soleil disparaît de l'horison. Que de fois, durant cette nuit éternelle, elle relut ce billet d'Arthur à la reine, ce billet gage de son honneur. « Votre majesté
» demande mon secret. Si ce secret devait res-
» ter renfermé dans le cœur de la reine, je l'y
» déposerais, car il y trouverait un sûr asile.
» Mais votre majesté serait forcée de le redire

» pour obtenir ma grâce, et alors il pourrait
» perdre un être pour qui je donnerais ma vie.
» Ce n'est rien que de quitter une vie innocente,
» c'est affreux de la conserver coupable, mais
» je puis attester sur l'honneur que rien n'est
» plus digne de respect que la femme qu'on
» ose outrager aujourd'hui. Je jure aux pieds
» de votre majesté que le prince a mérité son
» sort; que je me suis battu en homme d'hon-
» neur. C'est tout ce que je puis dire pour ma
» défense... »

— Oh! disait Hortense, il donnerait sa vie pour moi, pour mon honneur qu'il croyait sauver... et sa mort ne servirait qu'à mon désespoir!... que les heures sont lentes!....

Enfin le jour paraît. La pendule a sonné sept heures. Hortense écoute et distingue bientôt le pas d'un cheval qui s'arrête à la porte de l'hôtel. La porte s'ouvre et se referme lentement; enfin on pénètre dans le salon. Une femme de chambre ouvre avec précaution, elle porte une lettre aux armes royales : Hortense la saisit avec un mouvement convulsif, déchire l'enveloppe;

un voile couvre ses yeux... Cependant elle veut lire, ses yeux se troublent... Elle jette les yeux sur ces mots : « *Soyez heureuse, Arthur a sa grâce!!!* » Un cri s'échappe de son cœur ; ses forces sont épuisées ; elle s'évanouit. Rappelée à la vie, elle laisse échapper les incohérentes expressions de sa joie.... Elle ordonne qu'on la laisse seule, elle veut reposer ; prend cette lettre chérie, la place sur son cœur, et s'abandonne à ce sommeil que la fatigue accorde aux âmes qui ont trop souffert. Mais cette fois les rêves seront doux, le bonheur est au fond de son cœur, elle ne redoute plus rien, Arthur est sauvé! Oh! oui, dit-elle en fermant les yeux, Dieu a veillé sur moi !!!...

La duchesse dort encore quand les portes de l'hôtel s'ouvrent avec fracas, un équipage pénètre dans les cours, tout s'agite dans l'hôtel, on ne craint plus de réveiller madame ; on entre sans ménagement chez elle ; une nouvelle inattendue va la frapper... Le duc est de retour.

Hortense, endormie encore et toute émue des secousses passées, n'entend pas ce qu'on lui dit.

— Le duc! répète-t-on autour d'elle.

— Qu'est-ce que cela, dit-elle? je ne suis pas visible.

Elle a oublié qu'il existe un homme qui a le droit de pénétrer chez elle d'autorité.

Le duc entre, on se retire. Il se place devant Hortense comme une ombre. Sa grande taille sous son manteau, sa tête hérissée de cheveux blancs, sa barbe demi-longue, qui répond à sa chevelure, ses yeux qui brillent d'un feu sombre, et son front ridé par l'âge, tout lui donne un aspect effrayant : on dirait un spectre revenu des tombeaux pour imposer la terreur.

Hortense, les yeux péniblement fixés sur son mari, ne le reconnaît pas.

Une femme est restée pour attendre ses ordres.

— Sortez, dit le duc avec dureté.

La voix du duc tira la duchesse de sa léthargie :

— C'est vous, M. le duc, lui dit-elle avec un sourire forcé, je ne m'attendais pas à vous revoir... Pourquoi cet air sévère?... je ne le mérite pas, je vous le jure...

—Que jurez-vous? les femmes coupables jurent toujours qu'elles ne le sont pas; quand la conduite n'atteste plus leur innocence, elles croyent s'en faire une avec des sermens.

— La calomnie, seule, me rend coupable; j'atteste que je ne le suis pas.

— Puisque le monde vous accuse, vous êtes coupable à mes yeux.

—Eh quoi, c'est par le monde que vous devez m'estimer ou me mépriser?

— Il se trompe très rarement.

— Il s'est trompé cette fois.

— N'importe, vous n'êtes plus honorable puisqu'il vous avilit.

— Ah! monsieur, que vous êtes cruel!

— Je suis juste.

— Non, puisque vous me condamnez et que je n'ai fait aucun mal.

— L'inconséquence est le crime des femmes puisque l'inconséquence les perd.

— C'est un crime excusable au moins, puisqu'il n'est pas calculé.

— Non, ce qui déshonore ne peut s'excuser.

— Alors peu de femmes n'ont pas commis de crime.

— Il n'y a que les fautes de sa femme qu'on ne doit pas permettre.

— Excuser une faute n'est pas l'autoriser.

— L'excuse ridiculise un mari.

— C'est un titre bien cruel s'il exclut la bonté.

— Il n'y a que les femmes qui ont besoin

d'indulgence qui se plaignent de la sévérité de leur mari.

— Je n'ai rien à redouter de votre sévérité si vous voulez croire à la vérité.

— La vérité est un être de raison pour le monde; jamais le monde ne saura qu'une femme est coupable, s'il faut pour la croire telle que sa faute frappe les yeux de tous; je vous le répète, et cela sans colère, vous êtes perdue aux yeux du monde, ainsi vous l'êtes pour moi; jamais je n'ai supporté la moindre humiliation de qui que ce soit, et ce ne sera pas vous, mademoiselle Hortense, qui m'apprendrez à en accepter. Je suis revenu, non pour savoir la vérité tout entière, peu m'importe, vous seriez la plus pure des femmes que ma résolution n'en serait pas moins inébranlable. Le monde vous méprise, c'est assez pour moi, demain vous apprendrez à me connaître; vous recevrez mes ordres.

— Ah! monsieur, que vous me faites de mal!!!

Le duc sans lui répondre quitte la chambre, et laisse Hortense accablée sous le poids de son injuste sévérité.

Tant de dureté dans l'homme qui avait juré de la protéger, de la soutenir! — Contre qui donc, disait-elle, doit-il être mon appui, s'il s'unit à la société pour m'accabler? à laquelle il m'abandonne seule, sans guide, entourée de séductions, de pièges et de méchans... Il ne me protége pas contre mes ennemis; il s'unit à eux pour me mépriser. Moi méprisée!.. quel mot affreux! Eh quoi, je n'oserai plus lever les yeux dans ces salons où je brillais de tant d'éclat!... Je lirai sur tous les visages l'expression du mépris! et sans avoir perdu ma pureté je suis déshonorée! j'en mourrai, je le sens... le mépris est un poison qui tue.

On prend, en poursuivant la vie, l'habitude de la souffrance; le cœur, à force de recevoir des blessures, se couvre de cicatrices, sur lesquelles les derniers traits viennent mourir sans qu'on les sente à peine. Mais un malheur qui trouve pour se développer une âme neuve,

y pénètre jusques dans les plus secrets replis, la froisse et la flétrit. Un premier malheur est la première ride de l'âme, elle en détruit la fraîcheur.

Ce premier malheur qui frappait la duchesse avait abattu son courage; son bonheur passé semblait un songe! On a bien plus de mémoire pour la souffrance que pour la joie : l'une se grave dans la pensée, l'autre y glisse. Hortense attendait *les ordres* du duc comme un arrêt qui devait la perdre sans retour. Sa Pauline seule aurait pu lui donner des consolations, mais Pauline voyageait. Depuis deux mois Hortense n'avait reçu de ses nouvelles. Ainsi, dans le moment où les conseils d'une amie lui auraient été si nécessaires, elle se trouvait seule pour se défendre contre le sort qui l'avait marquée pour sa victime. Ne sachant quelle force opposer à son chagrin, elle pleurait, car elle n'était pas encore à l'âge où l'on pleure peu parce qu'on a pleuré trop. Elle commençait la tristesse. Le duc, de son côté, malheureux avec résignation, et résigné à se faire malheureux, arrangeait avec la tranquil-

lité d'un homme à la hauteur de ses actions, sa rupture avec sa femme. Homme d'honneur au moment où il la déshonorait, il lui assurait une existence digne du nom qu'elle avait porté deux ans, ce grand nom de duchesse de Saint-Maurice.

Un écrit où rien n'était oublié, témoignait du caractère de cet homme, martyre de sa noblesse. Son amour de considération allait jusqu'au délire; il confondait l'innocence avec le crime, la pureté avec la corruption, l'infamie et l'erreur, dès qu'il craignait pour son idole. Il décida que la duchesse devait sortir de France, renoncer à son nom, à son titre, et vivre à jamais loin de lui. Ce fut le lendemain de son arrivée que le duc lui fit connaître par un écrit sa résolution.

Cet excès d'injustice sécha les larmes d'Hortense : l'indignation prit la place de l'affliction, et son désespoir ne trouva plus de plaintes pour s'exhaler. Ses yeux, fixés sur cet écrit froidement tracé, cet écrit qui la déshonorait, où elle puisait le supplice d'une mort infâme. Étonnée au-

tant qu'outragée qu'un homme eût ainsi le droit de vie et de mort sur elle, elle se remit peu à peu, pour retrouver son courage : il ne faut quelquefois qu'un malheur pour l'anéantir; mais quand il faut lutter contre l'injustice, on sent grandir son âme, on s'ennoblit de tout ce qu'on tente pour vous avilir. Hortense, à force de relire ces lignes, de méditer le sens des paroles du duc, s'accoutuma à ne voir dans celui qui les avait dictées, qu'une insensibilité profonde pour elle, et qu'un orgueil qui le rendait aveugle. Sa colère se changea en pitié, et pour prendre un parti elle voulut réfléchir. Elle s'enferma, fit dire au duc que dans deux jours elle lui répondrait; ordonna que personne n'eût le droit de la déranger, et fit prier le duc de lui permettre de ne pas le recevoir. Durant ces deux jours, Hortense réfléchit sur sa destinée, sur sa vie passée, sur son avenir, et sur la conduite qu'elle devait tenir pour sauver son honneur que son mari ménageait si peu. Seule, sans conseil, sans amis, elle devait être par elle seule tout ce qui lui manquait.

— Le duc a-t-il le droit de m'ôter l'honneur,

dit-elle ? innocente, doit-il me traiter comme coupable ? Si je suis coupable, les preuves doivent m'accabler ; si je suis innocente, je dois triompher. Ces ordres, que de la hauteur de son titre il m'impose, ne sont pas assez sacrés pour moi ; si je les mérite, ils doivent m'être intimés par d'autres que par lui ?

Cette pensée développée dans sa tête, y prit le caractère de la vérité.

— Non, dit-elle, je ne perdrai pas l'honneur parce qu'il plaît à M. le duc de me l'ôter ; et mademoiselle Hortense restera duchesse de Saint-Maurice, tant que la loi ne lui enlèvera pas son titre. La reine me l'a dit : l'honneur vient de trop haut, pour qu'il appartienne aux autres de nous l'ôter. Personne n'aura ce droit tant que je vivrai.

Le troisième jour, Hortense fit une toilette élégante ; demanda si M. le duc était visible. Munie des papiers que M. le duc avait envoyés, elle se rendit dans l'appartement de son époux. Elle était calme ; plutôt sérieuse que triste ; la noblesse de ses traits était relevée encore par

les sentimens qui l'animaient ; elle paraissait devant son juge sans hauteur ni faiblesse.

— Pourquoi cette entrevue, dit le duc avec froideur? Je n'ai pas voulu vous la refuser, mais il eût été mieux de l'éviter ; vous avez mes volontés, je n'y changerai rien.

— Vous y changerez tout, monsieur, dit Hortense avec calme, car votre volonté n'est pas la mienne. Vous voulez que je parte, moi je veux rester ; et pour nous mettre d'accord il faudra entre nous quelque chose de plus fort que vous et moi.

— Et quoi donc, dit le duc, en levant sur Hortense un regard étonné?

— La loi, monsieur ; coupable je dois être rejetée avec infamie de votre maison ; innocente je dois y demeurer avec honneur. La loi décidera de mon crime ou de mon innocence.

— Vous êtes folle... Mais c'est juste, pourtant, dit le duc sans s'émouvoir ; et puisque vous voulez un éclat, vous l'aurez.

Hortense tressaillit.

— Oui, reprit-il, je ferai un esclandre plutôt que de laisser vos torts impunis.

— Je n'ai aucun tort, monsieur.

— C'est possible; mais je vous ai dit que le monde vous accuse.

— Pour me condamner il faut des preuves.

— Il y en aura quand je voudrai.

— Quelle horreur! vous les inventerez donc?

— Tout, plutôt que ma honte.

— Votre honte n'est que dans votre esprit; une femme innocente n'a jamais fait la honte de son mari.

— Une femme accusée le rend ridicule.

— Ridicule! ah! monsieur, l'orgueil vous sauvera de cette calomnie.

— Mon caractère est ferme, vous n'y chan-

gerez rien. Voyez si vous voulez accepter mes propositions, il en est temps encore.

Il prit un papier.

— Voici, lui dit-il, une donation de vingt mille livres de rente que je voulais vous remettre à votre départ.

Hortense prit le papier.

— Voici le cas, dit-elle en le déchirant, que je fais de l'or que vous avez cru devoir être pour moi une compensation à l'honneur. Je ne dois jamais jouir de cette fortune si je suis coupable; si je suis innocente, je dois profiter des avantages attachés à votre nom. C'est à ces conditions que mon père m'a donnée à vous, je dois respecter les ordres de mon père...

— Eh bien, dit le duc, si vous persistez à refuser, la loi, comme vous dites, décidera entre nous.

— Agissez, monsieur, contre une femme sans défense; accablez cette femme aussi pure

que vous êtes cruel, devenez l'assassin de celle que vous deviez protéger; allez, aux yeux d'une cour assemblée, me couvrir de honte; sortez de cette audience, avec l'ordre de me faire enfermer; soyez mon bourreau pour satisfaire votre misérable orgueil: je le préfère, vous dis-je, à un avilissement scellé de ma volonté. Réfléchissez, monsieur; la première vertu d'un homme d'honneur, c'est la justice, et vous êtes pour moi le plus injuste des hommes.

Hortense voulut cacher ses larmes à celui qui craignait si peu de les faire couler. Elle se retira chez elle, et donna un libre cours à sa douleur. Plus accablée encore, elle ne se sentait pas de force pour supporter les maux qui la menaçaient; son courage était abattu.

Les femmes sont capables de prendre un parti violent qui ressemble à du courage, mais il ne faut pas leur donner le temps de réfléchir; il faut qu'elles triomphent tout de suite, ou elles sont vaincues. Hortense avait cru par sa résistance ramener le duc à elle; elle ne savait pas jusqu'où l'on peut porter l'orgueil, et que les

tristes jouets de ce vice cruel sont toujours prêts à lui tout sacrifier.

— Que faire? se disait la duchesse.

Elle pleurait, et ses larmes en tombant sur son cœur, éteignaient peu à peu sa colère. Elle avait déchiré la lettre du duc : une lettre est un puissant talisman pour alimenter l'amour et la haine. N'ayant plus celui-là contre son époux, elle redevint ce qu'une femme doit toujours être, n'importe l'oppression qu'on exerce contre elle, douce et bonne, car elle peut alors faire rougir son oppresseur si elle ne parvient pas à le ramener; et n'ayant rien obtenu en voulant ordonner, Hortense se résigna à supplier.

—Oui, se disait-elle, je ne suis pas coupable, mais pourtant je ne suis pas tout-à-fait sans reproche: peut-être j'ai été légère, inconséquente. Arthur m'a sauvée, donc je m'étais mise dans le cas de me perdre. Ces fêtes où j'allais avec tant de plaisir, où je brillais avec tant de bonheur, où les yeux d'Arthur me pour-

suivaient toujours, à qui pensais-je alors ? pour qui désirais-je être belle ?...

En disant cela elle jetait les yeux sur une glace.

—Comme je suis changée! dit-elle; mes yeux n'ont plus d'éclat, mon teint est flétri. Elle était assise devant un meuble où elle avait déposé la lettre d'Arthur à la reine, et celle que la reine lui avait écrite pour lui apprendre la grâce de son libérateur. Elle relut vingt fois ces lignes qui faisaient battre son cœur : Il est libre, disait-elle, libre et par moi! que cette pensée me fait de bien!... Ses yeux avaient repris leur éclat, son teint s'était ranimé, Hortense était encore belle.

— Oh! oui, dit-elle en cachant ce papier qui lui était si cher, je suis bien un peu coupable!

Alors, cédant à ses bonnes dispositions, elle écrivit en ces termes à son mari :

Monsieur le duc.

« L'honneur est tout pour vous, et cet amour de l'honneur que vous tournez aujourd'hui contre moi, je le respecte autant que vous. J'ai le droit de vous parler au nom de ce sentiment que je n'ai jamais oublié. Si j'étais coupable, je me soumettrais à mon sort, je fuirais votre présence. Vous n'êtes pas de ces hommes, monsieur, devant lesquels on peut rougir. Mais je ne suis pas coupable; alors je puis implorer de vous une indulgence qui n'a rien de flétrissant, ni pour vous ni pour moi, puisque cette indulgence ne sera accordée qu'à l'apparence de ces fautes, qui dites-vous m'ont perdue. Une fois votre pardon obtenu, je vous prouverai par l'austérité de ma conduite que j'en étais digne. M. le duc, au nom de cet honneur pour lequel vous vous croyez en droit de me punir, ne me perdez pas; je vous demande grâce, avec l'humilité du remords, et je vous jure par ce Dieu qui m'entend, que je suis pure et digne de vous. »

Le duc parcourut cette lettre, et sans prendre la peine d'en peser les expressions, il répondit en ces mots :

Madame,

« Si j'avais dû céder à vos désirs, ce serait fait. Je n'ai pas cédé, parce que ce serait une lâcheté. Vous vous êtes déshonorée, vous, ou le hasard, peu m'importe. Ma résolution est irrévocable, il faut que nous vivions séparés; choisissez entre la loi ou ma volonté. J'attendrai jusqu'à demain votre réponse. Dans trois jours une chaise de poste vous transportera au lieu que vous choisirez, et l'acte que vous avez déchiré vous sera remis, ou bien les tribunaux seront instruits de nos débats. Réfléchissez pour vous à ce que vous devez faire. »

Elle reçut cette réponse un instant après avoir envoyé sa lettre. La voyant si vite arriver, elle la crut favorable à sa demande. On ne croit pas à la rancune des autres, quand on

n'a pas de fiel dans le cœur. Les dispositions d'Hortense étaient si bonnes pour son époux!

— Oui, se disait-elle en rompant le cachet, le duc me pardonne, j'en suis sûre.

Hélas! chaque mot, chaque ligne lui prouve le contraire; elle relit encore, et toujours cette lettre lui redisant la même pensée, la condamnant au même malheur. Quand elle se fut rassasiée de cette lecture, qui fit passer un poison glacé dans ses veines, le papier échappa de ses mains; un tremblement convulsif s'empara de ses membres, un brouillard obscurcit sa vue; elle tomba dans cet anéantissement où toute idée étrangère au chagrin est détruite; sa main soutenait son front comme pour l'aider à supporter ses pensées accablantes; elle se voit avilie, seule au monde pour supporter son affreuse destinée. Elle pense à s'affranchir de tous ses maux; mais quoi?.. mourir à l'entrée de la vie!.. Que faire? ira-t-elle, oubliant ce qu'elle se doit à elle-même, se laisser accuser devant un tribunal? devant un monde qui croira à son crime, plutôt que de supposer un homme d'honneur

capable de mentir par orgueil, devant des ennemis qui s'uniront à cet époux cruel pour l'accabler !

— Oh! non, dit-elle, je ne veux pas manquer à la pudeur, le premier honneur des femmes, qui lui ordonne de fuir tout scandale. Notre force à nous, quand on nous accuse, c'est de savoir souffrir; notre triomphe est dans notre conscience quand elle est pure. Je me résigne à mon sort : puisque le duc me chasse, je partirai, je vais quitter cette ville, cette cour brillante... puisqu'on m'y force; je vais me déshonorer puisqu'on me déshonore... il saura, lui, lui qui m'a perdue, en voulant me sauver, il saura que l'on m'a chassée de chez moi!.. mais il me saura gré de ma résignation, et d'avoir soustrait au scandale la femme qu'il a soustraite à l'infamie. Eh bien! que m'importe le reste de la terre! Allez, M. le duc, reprenez votre nom, votre titre, votre or; croyez-vous bien grand après m'avoir perdue : vous ne l'êtes pas assez pour m'abattre. J'ai une estime au monde qu'il m'est aussi précieux de mériter que la vôtre; en dépit de votre injustice,

je resterai honorable, et votre mépris ne flétrira pas mon âme.

Son cœur était navré, mais elle était calme. La nuit vint : l'âme, après un grand combat moral, a besoin de se reposer, aussi bien que le corps après une grande fatigue. Quand un chagrin est arrivé à son dernier degré d'exaltation, l'imagination ne pouvant plus rien pour l'augmenter, la raison se fait entendre pour l'apaiser ; Hortense prit du repos. Le jour qui allait se lever, était celui qui devait la séparer du duc à jamais ; car cette séparation devait être éternelle. Rien ne pourrait la rapprocher d'un homme qui la livrait au mépris public ! L'action du duc avait à ses yeux un caractère plus ineffaçable que les lois qui l'auraient condamnée..... Le duc, en flétrissant sa vie, commettait un plus grand crime qu'en la lui ôtant. Elle sentait qu'elle ne pourrait plus le revoir ni lui pardonner.

VIII.

Hortense vit naître ce dernier jour qu'elle devait passer dans cet hôtel, qu'elle avait cru le sien; où elle s'était vu accabler de tant de respects et d'hommages.

Une voiture se fit entendre : la première femme de chambre de la duchesse, en habit de voyage, entra chez elle, et lui remit une lettre du duc ainsi conçue :

« Vous prenez le parti le plus sage, je vous « sais gré de votre résolution. Voici l'acte qui « vous assure de nouveau ce que vous avez « d'abord refusé, et ce que je vous prie d'accep- « ter. Le hasard nous a unis quelques instans, « les circonstances nous séparent, ce n'est pas « une raison pour que vous viviez malheureuse « et sans ressource loin de moi. N'écoutez pas « *l'orgueil* qui vous ferait agir contre vous- « même. Adieu, la femme qui vous remettra ce « billet a l'ordre de vous accompagner. »

Hortense ne pouvait croire encore à cette froide insensibilité de son époux ; et au moment de s'éloigner, elle croyait qu'il la retiendrait près de lui. Cette persistance, dans une résolution si cruelle, avait quelque chose qui lui imposait. La pensée qui faisait agir le duc, homme honorable, ne pouvait qu'être inspi-

rée par un sentiment élevé, et même dans l'honneur qui se trompe, il y a toujours quelque chose de respectable. Ainsi, Hortense traça sans colère la réponse que voici :

« Ce n'est pas par *orgueil*, M. le duc, que je « refuse vos dons, c'est par un sentiment de « justice : je ne les mérite pas puisque vous me « méprisez, et pour toute compensation à mes « chagrins, je ne veux, ni ne puis emporter « d'ici que l'assurance de ne pas les mériter »

Elle accompagna ce billet, de la donation que lui faisait le duc, et de la clé qui renfermait tous les objets précieux qu'elle tenait de lui, n'emportant que l'argent nécessaire à son voyage, et ne conservant pour vivre, que les cent louis de rente que lui avait laissés son père. Elle descendit avec calme les degrés de son appartement, remit au valet de chambre ce qu'elle adressait à son époux, et bientôt les chevaux l'emportèrent hors de cette maison, où elle avait connu la grandeur et les chagrins.... loin de

cette ville qui avait admiré ses attraits, et envié son bonheur !!....

Hortense dirigea ses pas vers un pays où les beautés de la nature devaient, en élevant son âme, lui donner le courage de supporter ses malheurs.

IX.

Des chagrins qu'on transporte à la campagne perdent de leur âcreté, se purifient pour ainsi dire par l'air pur qu'on y respire; l'âme se fortifie et s'agrandit devant cette nature qui révèle à nos sens un Dieu dans toutes ses productions.

Le monde, et les souvenirs qu'il laisse, deviennent bien petits devant la grande pensée d'un créateur !

Hortense, à l'aspect des campagnes qui fuyaient sous ses yeux, respirant l'air embaumé des champs, recevait sans s'en apercevoir l'influence calme des lieux qu'elle parcourait. Son cœur était triste encore, mais sa tristesse était douce; seule, avec elle-même, et pouvant s'estimer, depuis qu'elle avait renoncé au monde, elle ne craignait plus son mépris. Une pensée ne la quittait pas : Arthur, cet homme de qui lui venaient tous ses maux, et à qui elle devait sa pureté.

—Je le sens, disait-elle, c'est là le plus grand des biens; j'ai tout perdu, et j'ai dans l'âme un trésor plus précieux que tout ce qu'on m'a ravi.

Tandis qu'Hortense est forcée de fuir la France par les ordres d'un époux, Arthur de-

vait s'en éloigner par l'ordre du roi. Le roi n'avait fait grâce qu'à la condition que pour un temps, au moins, Arthur serait exilé.

Arthur ignorait les chagrins d'Hortense; il ignorait même qu'elle se fût occupée de lui. La reine, en obtenant sa grâce, avait, par discrétion, gardé le silence sur la démarche de la jeune duchesse, de sorte qu'Arthur croyait à son indifférence.

L'ingratitude, la légéreté apparente de cette femme qui depuis quatre ans captivait sa vie, le consolait presque d'être forcé de l'abandonner.

Pauline devait être en Italie; c'était près d'elle qu'il allait se rendre pour chercher les consolations de l'amitié dont son cœur avait besoin. Il prit donc la route d'Italie. Arthur traversa la Suisse : il s'arrêtait où son âme pouvait rencontrer une distraction. Arrivé dans un village, le dernier qui sert de limite à la Suisse et à l'Italie, Arthur s'arrêta comme pour rendre grâce à ces sites enchantés du calme que res-

sentait son âme. Il voulait rester quelques instans dans ce lieu ; il demanda asile à un paysan. La partie logeable de l'habitation de cet homme était occupée. Le suisse lui offrit une chambre dans un petit chalet séparé. — Arthur accepta : dès le lever du soleil, il sortit, à une distance assez éloignée il s'assit et se recueillit... Peu d'instans après, il vit une femme qui, les pinceaux à la main, copiait quelqu'une de ces vues à la fois si ravissantes et si terribles qu'enfantent les monts et les vallées de l'Helvétie. Elle était enveloppée d'une mantille noire, et couverte d'un grand chapeau : son travail l'absorba bientôt ; puis elle se leva et disparut dans les montagnes. Sa taille était élevée, sa tournure distinguée. Son costume noir, au milieu des neiges, semblait compléter le deuil à la fois majestueux et doux de la nature. Arthur la suivait des yeux, et n'osait l'approcher dans la crainte de détruire le prestige qui l'environnait.

— C'est une artiste, disait-il. Elle est heureuse ! son art lui suffit : c'est un amour sans danger, et qui donne aussi du courage, puisqu'il amène une femme seule au milieu de ces

montagnes, et qu'elle n'éprouve ni fatigue, ni crainte. Elle est belle, peut-être, cette femme; belle!... que m'importe!...

Fâché de l'impression qu'il avait reçue, il descendit, prit une barque, et se mit à voguer sur le lac qui se développait à ses pieds. La nuit le retrouva dans sa nouvelle demeure. Tout était silencieux, il s'endormit et retrouva dans ses songes la mantille noire, le grand chapeau, et sous le chapeau les traits d'Hortense...

Le lendemain, à la même place que la veille, il attendait la belle artiste, mais elle ne parut pas. Vers la fin du jour, il refit sa même promenade. Le temps s'obscurcit, la foudre grondait au loin. A ce ciel pur succédèrent des nuages noirs et rouges, un vent affreux troublait les eaux du canal limpide. Cette nature tourmentée convenait à la disposition de l'âme d'Arthur; et malgré le danger qu'il pouvait courir sur le lac, il resta dans sa barque, et la dirigea sans but sur les eaux en fureur. Un éclair illumine soudain une partie du tableau qui l'environne; il voit le fantôme noir descendre avec

une rapidité effrayante la petite route étroite pratiquée dans le roc. Arthur aborde avec précipitation, attache sa barque à un morceau de rocher, et se dirige vers celle qu'il croit en danger.

Il la trouve étendue sur le sol; ses forces avaient trahi son courage. La nuit est noire; Arthur prend cette femme dans ses bras, la conduit à la barque et se hâte de la diriger vers l'habitation. Il couvre l'inconnue de son manteau, s'expose, lui, aux fureurs de la tempête pour cette femme qu'il ne connaît pas, tant cette généreuse compassion est naturelle aux hommes quand un être faible la réclame. Arrivé au chalet, il détache cette mantille qui lui a dérobé ses traits !...

— Du secours! dit-il d'une voix passionnée... du secours!!... Est-il possible?... est-ce un rêve?... Suis-je au monde?... Est-ce elle... elle là... près de moi... Du secours, du secours ou je meurs!!!...

Oh! qu'elle était belle engourdie par le froid

et la douleur!...On avait fait un grand feu; Hortense était assise, Arthur à ses genoux la soutenait dans ses bras. On lui donna un breuvage vivifiant; peu à peu son teint reprit de la vie; à cette pâleur de mort succéda un doux coloris. Ses lèvres rosées ouvrirent passage à un soupir; elle souleva enfin ses paupières, et ses regards errans autour d'elle, s'arrêtèrent sur Arthur qui la tenait encore embrassée.

— Sauvez-moi, dit-elle avec cet accent que déjà il avait entendu : Arthur, sauvez-moi!.....

Elle se réfugie dans les bras d'Arthur pour réclamer son appui. Mais ayant retrouvé ses sens, d'autres craintes la saisirent. Arthur la voyant agitée se retira. Des soins lui furent prodigués; le lendemain tout danger avait cessé.

Arthur n'ayant pu obtenir d'éclaircissement sur le motif qui obligeait la duchesse à voyager sans suite, sans apparence de fortune, ne comprenant pas comment le duc la laissait ainsi seule, il accusait l'imprudence de l'un et de

l'autre. Tout cela lui paraissait inconcevable, et il attendait impatiemment le lendemain pour revoir Hortense... la revoir!...

Oui, c'était bien Hortense qu'il avait sauvée encore..... C'était bien elle qui dormait là près de lui : elle qui voyageait pour son plaisir, sans doute! sans savoir s'il était mort ou sauvé... Oh! que cette pensée lui faisait mal! L'ingratitude ne fait une véritable peine que lorsqu'elle vient d'un être aimé. On a obligé vingt fois sans croire à la reconnaissance, sans la désirer même; mais si l'on aime celui qu'on oblige, on veut qu'il garde le souvenir d'un bienfait que le cœur a dicté.

Hortense aux yeux d'Arthur avait tout oublié : cette fois il n'était plus heureux de l'avoir sauvée. Pendant qu'il se livrait à ces tristes pensées, Hortense se faisait raconter le danger qu'elle avait couru.

— Toujours lui! disait-elle, toujours lui près de moi lorsqu'un malheur me menace... Me cherche-t-il? sait-il tout? sait-il qu'il me

doit la vie? pourquoi venir sur mes traces pour me compromettre encore! oh! non, c'est le hasard qui l'amène. Je suis bien malheureuse! malheureuse, et il est près de moi!...

Hortense était agitée par un sentiment de crainte; elle aimait trop Arthur pour ne pas le redouter.

— Que vient-il faire, disait-elle? pourquoi me poursuivre dans ces montagnes où j'étais ensevelie? Il faut que je parte, qu'il me fuye; que personne ne soupçonne cette rencontre. Je veux mourir loin du monde et loin de lui.

Le lendemain, Arthur demanda à se présenter devant elle.

— Oh! oui, dit-elle, oui, je vais le revoir après quatre ans de silence et d'amour; je vais le voir seul près de moi, moi seule avec lui: avec lui!... que j'adore, et dont je suis aimée. Me voilà en sa puissance, sans défense contre son amour et le mien; s'il veut en abuser, rien à lui opposer que l'honneur que je lui dois. Oh! Arthur, pourquoi êtes-vous venu dans ces

montagnes où je vivais sans crainte pour vous ni pour moi !

Mais déguisant l'agitation de son cœur, elle remerciait Arthur du nouveau service qu'il venait de lui rendre, avec cet accent qui dit : «Je vous dois plus encore !... »

Après quelques instans, où leurs yeux seuls avaient échangé des pensées :

— Par quel hasard, dit-elle, M. Arthur, vous trouvez-vous dans ce pays ?

— Le roi, répond Arthur, m'a ordonné de quitter la France.

— Votre grâce n'a pas été complète ?

— Sous la condition de vivre un temps éloigné de mon pays, l'on m'a fait grâce de la vie; j'ai accepté, non que la vie me soit bien chère, mais la laisser sur un échafaud !...

—Ah ! dit Hortense en lui prenant la main.... et pour moi !...

— C'était ce qui m'eût fait supporter cette mort.

— Vous ne pouviez mourir, dit-elle; pour vous sauver, il ne fallait au roi que connaître la vérité.

— Je ne l'ai point dite pourtant.

— Oh! je le sais, Arthur!... je sais tout ce que je vous dois!.... mais d'autres auront parlé.

— C'est impossible, personne ne savait mon secret.

— Personne?

— Je le jure.

— Moi je puis attester le contraire... oui, la vérité a été connue, et c'est pour cela que vous vivez.

— Mais qui l'aura dite?

— La seule personne après vous qui pût la connaître...

Arthur la regarde.

— Je vous dois ma propre estime, M. Arthur, dit Hortense après un peu de silence; si j'ai pu perdre l'estime du monde, du moins je jure que je ne ferai rien pour perdre celle-là.

— Qui oserait vous ravir l'estime du monde?

— Celui qui avait le droit d'exiger que je ne la perdisse pas.

Ces mots prononcés avec émotion, les signes de tristesse empreints sur cette figure naguère si fraîche et si riante, son costume simple, les gens qui la servaient au lieu des siens, l'isolement dans lequel la duchesse paraissait vivre: toutes ces preuves d'un changement dans son existense jetèrent dans l'âme d'Arthur des doutes qu'il voulut éclaircir. Après un long silence, il prononça en tremblant ces mots:

— Le duc est-il ici, madame?...

— Non, dit-elle, en levant sur Arthur ses beaux yeux remplis de larmes... Non!

— Et seule vous avez entrepris ce voyage? qui donc vous y a engagée?

— La nécessité.

— Qui a eu le droit de vous y contraindre?

— Mon mari.

— Qu'aviez-vous fait pour mériter ce traitement?

— Rien, mais le scandale de votre duel!...

—Grand dieu! C'est moi qui suis cause de votre malheur? Oui, votre époux aura cru les calomnies... son orgueil aura été blessé, il vous a sacrifiée pour satisfaire sa vanité. Oh! infamie!.. Et vous, vous, ange sans défense! vous avez cédé, vous vous êtes éloignée sans maudire l'homme qui vous a condamnée. Où allez-vous! quelle destinée sera la vôtre? Hortense! me pardonnez-vous vos malheurs? C'est moi qui les ai causés. C'est moi qui vous ai perdue en voulant vous sauver. Dites, ah! dites un moyen pour réparer mes torts. Voulez-vous que je reporte ma tête sur cet échafaud qui

me réclame en France? que je proteste contre l'injustice qui vous accable... que je jure au nom de ma mort que rien n'est plus pur que vous? Oui, j'irai jusqu'aux pieds de votre époux lui demander votre grâce au nom de son honneur et du mien.

— Il ne vous l'accordera pas.

— Mais alors on peut recourir aux lois.

— Il n'en est pas qui honorent une femme que son mari rejette.

— Ainsi vous renoncez au monde?

— J'en veux être ignorée autant que je l'ai été peu.

— A votre âge!

— Oui, on n'aime jamais le monde avec son cœur, et dès qu'il nous a blessé on le fuit sans regret, car non-seulement il ne plait plus, mais on le craint.

En peu d'heures les chagrins donnent

des années : je ne désire maintenant qu'un souvenir dans le cœur des personnes qui m'estiment.

— Un souvenir !... dites une pensée toute à vous, une existence dévouée à vos volontés, à vos moindres désirs. Un cœur respectueux et passionné qui soumettra tout à vous : passé, présent, avenir; un homme qui sacrifiera tout pour vous; qui n'aura que vous au monde pour le faire penser, respirer, vivre enfin; pour qui vous serez famille, patrie, fortune. Qui ne vivra que tant que vous respirerez, et qui cessera de vivre au même instant que vous. Dites que vous vous livrerez à ce second vous-même sans crainte, sans autre destinée que la sienne, dans les pays que vous parcourrez ou tout autre plus éloigné encore du monde. Que vous oublierez près de lui les chagrins qu'il donne, l'estime qu'on vous refuse, que vous retrouverez le bonheur dans cette existence nouvelle : dites un mot, et cet homme vous appartient.

— Oui, pour un tel trésor j'oublierais le monde, les chagrins qu'il donne, l'estime qu'il

me refuse, la patrie que je quitte, et tout ce que les hommes envient! Mais pour posséder ce bien inexprimable, il me manquerait en l'acceptant ce que rien ne peut remplacer et qui tient lieu de tout ce qu'on n'a pas, ma propre estime et celle de l'homme dévoué que je ne mériterais plus après avoir perdu la mienne. Il faut renoncer au bonheur que le sort nous refuse; je ne veux pas savoir si celui que vous venez de développer à mes yeux pourrait se rencontrer pour moi, je veux l'ignorer, bien décidée à ne pas l'accepter...

Vous ne demeurerez pas long-temps ici, n'est-ce pas, dit-elle? moi j'y resterai encore; ce pays me fait du bien. Mais quand vous serez parti, je n'irai pas si loin chercher mes études. Vous ne serez plus là pour me sauver...

Arthur voulait parler. Ses yeux étaient animés, son âme semblait vouloir exhaler le feu qui la brûlait.

— Adieu, lui dit Hortense en se levant, adieu, je n'oublierai jamais que je vous dois la vie et l'honneur.

— Ne vous reverrai-je donc plus? dit Arthur avec émotion.

— Peut-être, reprit Hortense... mais dans long-temps!!.. il le faut!!.. Adieu, dit-elle encore en lui donnant sa main.

Arthur la plaça sur son cœur :

— Ce cœur vous sera dévoué tant qu'il battra, dit-il, je le jure par vos chagrins et les miens!

Il s'éloigna : le lendemain il avait quitté le village, regrettant cette mort à laquelle il avait échappé, et maudissant sa vie flétrie par la douleur éternelle d'un amour sans espoir.

— Je ne le verrai plus, dit-elle; en me quittant, il m'a sauvée du plus grand péril que j'aie jamais couru. Ah! s'il fût resté près de moi, aurais-je toujours eu le courage de repousser ses soins et son amour? lui à qui je dois tout, qui m'adore et me respecte; qui vient de m'offrir son honneur et sa vie, son âme tendre et passionnée; lui qui trouverait du bonheur à m'ac-

cepter aujourd'hui, flétrie aux yeux du monde, quand brillante d'éclat il n'a pas osé lever les yeux sur moi. Oh! oui, c'est avoir eu de la vertu que de rejeter cet amour, de renoncer au bonheur, quand le bonheur est entouré de tant de séduction. Oui, je le sens aux déchiremens de mon cœur, j'ai fait une action courageuse... Je souffre, je souffre beaucoup, et pourtant je suis contente de moi.

Cette crise douloureuse pour l'âme d'Hortense développa un peu de fièvre. Les soins qu'on lui prodigua, sa résignation vertueuse, et un bonheur inattendu, redonnèrent à son âme sa force, à son esprit du calme.

X.

Depuis long-temps un courrier de Pauline la cherchait, et enfin lui remit des nouvelles de son amie.

Qui n'a pas éprouvé ce battement de cœur,

ce doux frémissement, cette sorte de magnétisme qui met, en recevant une lettre d'un être aimé, comme en rapport avec lui? A la vue de l'écriture de Pauline, Hortense crut que Dieu avait levé sur elle un regard de bonté; tremblante de bonheur, elle rompit le cachet et lut ce qui suit :

Ma sœur chérie,

« Le bruit de tes infortunes est arrivé jusque dans ces contrées éloignées, à près de quatre cents lieues de la France. Ton nom est venu frapper mon oreille, et je te sais malheureuse!!. malheureuse! ah! que t'importe de ne plus être l'idole éphémère d'un salon... Ton amie, ta Pauline te reste. J'ignore la cause vraie de ton malheur, et je ne crois pas qu'il soit une justice; en tout cas, je veux l'adoucir. Viens, mon amie, viens oublier le monde où tu as trouvé plus de chagrin que de joie; viens l'oublier et vivre auprès de celle qui t'aime, et qui ne cessera jamais de t'aimer. J'ai su que tu étais en Suisse; mon courrier a l'ordre de ne revenir qu'après t'avoir vue.

D'Hortense à Pauline.

Ta lettre est un bienfait du ciel. C'est un ange qui me l'écrit, oui, un ange de bonté qui m'a calmée, qui m'aurait réconciliée avec moi-même, si je m'étais séparée de ma conscience par une action coupable. Mais heureusement il n'en est pas ainsi : les apparences m'ont perdue, mais je suis pure; et c'est à toi que je le jure, toi, qui ne me rejetterais pas si j'avais le malheur de ne pas l'être. Oui, j'irai te rejoindre pour ne plus te quitter; j'irai retrouver près de toi ces sensations douces que j'avais perdues dans le monde où l'on enviait mon sort, où rien pourtant n'avait pu te remplacer. J'irai près de toi, tu m'écouteras, tu me consoleras, car j'ai besoin de consolations pour bien des douleurs! et de toi seule je puis les espérer...... Je vais rester encore ici quelque temps. J'ai eu des secousses bien vives! j'ai encore besoin de repos : écris-moi. Que ta lettre m'a fait de bien!!.. Adieu, ma seule amie..

De Pauline à Hortense.

J'avais perdu l'espérance de retrouver le bonheur que m'avait donné ta tendresse et l'amitié d'un autre. Je me croyais condamnée à l'abandon de tous deux : toi, tu devais m'oublier dans cet éblouissant tourbillon où je te croyais destinée à vivre; et lui! pourquoi aurait-il pensé à moi!!..... Enfin tes malheurs te rapprochent de moi, et le hasard a ramené ici celui que je ne croyais plus revoir. Il est heureux aussi de m'avoir retrouvée; il me l'a dit avec cet accent que je n'avais pas oublié. Il m'a dit que pendant cette année d'absence il avait pensé bien souvent à moi; qu'il avait désiré de me voir; que malgré lui il avait été fixé à Paris, et que bien souvent il avait souhaité ma présence dans les lieux où il était forcé d'aller; enfin mille choses où une autre pourrait voir de l'amour; où je suis condamnée à ne voir que de l'amitié. Que sa voix m'a fait de bien! sa présence a ranimé ma vie. Qu'il est beau!.... qu'il est bon! il est

plus triste encore : oh oui ! une passion est la cause de sa tristesse... Il a donc une passion !.. Que je la hais celle qu'il aime ! que je la maudis de le rendre malheureux !... Viens près de nous, viens, mon Hortense, nous nous consolerons ensemble de toutes nos douleurs. Depuis que je t'ai retrouvée, que je me crois nécessaire à toi, j'éprouve un contentement de vivre qui n'a jamais fait battre mon cœur ; mais n'est-ce pas une destinée bien triste de n'avoir d'utilité sur la terre que pour partager des afflictions? Oh ! je le sens, si je puis adoucir ton sort, te rendre le calme, si mon amitié peut être pour toi une compensation à tout ce que tu as perdu, je rendrai grâce à Dieu de m'avoir créée ; je reconnaîtrai pour moi comme pour tout, sa justice divine, qui a voulu que chaque être remplît ici bas sa destinée. Si je me suis séparée de toi, c'est que je ne me croyais bonne à rien pour toi ; c'est que je te voyais si heureuse que ma triste personne ne pouvait être qu'une ombre propre à ternir les objets brillans qui t'entouraient. C'est qu'aussi aimée, fêtée comme tu l'étais, tu ne pouvais pas t'occuper assez de moi pour satisfaire mon cœur, et toujours trop

pour que mon amitié ne pesât pas un peu sur ta vie. Vois-tu, ma chérie, il y a aussi de la jalousie en amitié, lorsque rien ne dispute dans le cœur l'empire de cette passion. C'est en vain que l'on se fait de beaux discours pour se résigner. D'ailleurs, comme on l'a dit, la résignation est un remède pour tous les maux qui n'en guérit aucun. Et dans les afflictions de l'âme ce remède est bien impuissant!.. Quand on aime, on veut être aimé : aimer! c'est donner son être tout entier, en échange d'un autre être; si le marché n'est pas pour la vie, c'est toujours à tort pour l'un des deux; l'on n'est d'accord que pour le contrat, jamais pour la rupture.

C'est parce que je ne croyais plus assez à ta tendresse que j'avais cessé de te parler de la mienne. Que ta présence me rassure, et que le monde qui a causé tous tes chagrins, ne se place plus entre nous pour te faire oublier ton amie.

D'Hortense à Pauline.

Une grave indisposition m'a privée du bonheur de t'écrire; mais si je tardais davantage tu serais inquiète, et je veux t'éviter le chagrin de trembler sur moi. Je crois à ta tendresse comme au ciel qui me couvre; dans toi, toute ma vie morale est concentrée; je n'ai aimé que toi.... oui, que toi... et pourtant j'aurais pu, sans cesser de te chérir, aimer encore!... adorer qui m'eût adorée. Mais l'honneur était là pour me le défendre, tandis que toi je puis t'aimer et m'estimer davantage. L'amitié épure l'âme; une amie est un ange sur la terre, qui conseille et console, et cela pour toujours; qui ferait aimer la vie si l'on était heureux, et qui la fait supporter dans le malheur. Reçois donc mes actions de grâces pour cette amitié d'enfance qui m'a appris que j'avais un cœur, et qui à mon dernier soupir le fera battre encore.

De la même.

Un évènement inattendu est venu troubler ma solitude. Le duc m'a écrit : d'après sa lettre je devine que la reine l'a blâmé de sa sévérité à mon égard. La reine, qui a été si douce pour moi, s'est étonnée que le duc fût si sévère. Hélas! la reine ne sait pas ce que c'est que l'orgueil.. Le duc m'écrit que si je veux rentrer en grâce qu'il croira à mes promesses, que je resterai quelque temps encore éloignée du monde; que je ne dois *son excès d'indulgence* qu'à la protection de sa majesté, et qu'il compte sur ma reconnaissance pour la reine et pour lui. Je n'ai pas hésité à refuser ses offres; voici ce que j'ai répondu :

« Monsieur le Duc,

« Vous vous êtes cru offensé dans votre honneur, et pour réparer votre offense imaginaire,

vous avez sacrifié le mien : je l'ai perdu par votre cruauté aux yeux du monde, et je ne sens pas le bienfait d'une *indulgence* qui mettrait au grand jour la honte dont vous m'avez couverte. Je refuse donc ce bienfait, monsieur, et vous demande pour toute grâce d'oublier votre victime comme elle oubliera son oppresseur. Je n'ai de reconnaissance que pour la reine, qui veut bien du haut de son trône jeter un regard de bonté sur moi dans mon exil. Je me rappellerai jusqu'à mon dernier jour les preuves de bienveillance dont la reine n'a cessé de m'honorer. Cette reconnaissance remplit mon cœur et n'y laisse pas de place pour celle que vous me demandez pour vous-même. »

Non, mon amie, je ne retournerai pas dans le monde où l'on m'a déshonorée. Je n'imiterai pas ces femmes qui, pour avoir une position qu'elles *appellent honorable*, consentent à se montrer au grand jour couvertes de honte; non, je n'accepterai pas ce pardon qui me transformerait en coupable, qui me rendrait un objet de

pitié pour tous, et me placerait au-dessous de la femme perdue qui a su cacher ses fautes. Je lui demandai à genoux, ce pardon, lorsqu'il était temps encore de me conserver l'honneur que je méritais. Je m'accusais à ses yeux parce que j'étais coupable de m'être mise pour lui dans le cas d'être accusée par d'autres. S'il m'eût pardonné, alors j'avais un cœur pour l'aimer et pour lui consacrer ma vie entière, mais on ne rend pas l'honneur qu'on a ôté!... Un pardon donné publiquement, flétrit plus que la disgrâce. Une femme qui n'a pas mérité l'offense, doit refuser sa grâce et se contenter de mépriser l'homme qui a la faiblesse de la lui offrir après avoir eu la cruauté de punir.

Cet épisode m'a fatiguée; je commençais à oublier mes chagrins, ma position, cette lettre a renouvelé toutes mes souffrances. Je vais quitter ce séjour dès que je me sentirai la force de franchir la distance qui nous sépare. C'est près de toi seulement que je trouverai le calme dont j'ai besoin. Ta voix chérie cicatrisera les plaies de mon cœur; tu redeviendras mon guide, nos anciens travaux recommenceront, et nous re-

trouverons peut-être un peu de cette gaieté d'autrefois ; les souvenirs d'enfance y ramènent. Adieu.

trouverons peut-être un peu de cette gaîté d'autrefois; les souvenirs d'enfance y ramèneront. Adieu.

XI.

Hortense partit quelque temps après avoir tracé cette lettre, pour se rendre près de l'amie de son enfance. Près d'elle elle allait voir l'homme qu'elle craignait pour le repos de Pauline; elle avait deviné les battemens de ce cœur

qui n'osait se les avouer à soi-même. Hortense ne trouvait pas Pauline laide, mais elle ne pouvait croire qu'un autre la trouvât jolie; elle craignait qu'un sentiment bas ne dirigeât les démarches de cet homme, que Pauline croyait si honorable.

Mais elle allait juger elle-même; elle allait encourager ou détruire le sentiment que Pauline éprouvait pour lui. Elle était curieuse de voir, d'observer l'homme qui lui ôtait une place dans le cœur de son amie; et pendant son voyage, elle confondait si bien leur pensée qu'elle ne savait pas laquelle l'occupait davantage. Cependant, à chaque pas qui l'éloignait de la France, son cœur se serrait. Cette destinée qu'elle s'était choisie, effarouchait un peu sa jeune raison! Cette existence qui ne lui montrait dans l'avenir aucune des émotions qui avaient embelli sa jeunesse, dont elle s'était nourrie si long-temps, pouvait-elle réellement la rendre heureuse? Elle quittait pour toujours, peut-être, le pays qui l'avait vu naître, et comprenait pour la première fois, que renoncer à sa patrie, c'est se placer une épine

dans le cœur ; mais pour rentrer en France, il eût fallu accepter l'offre de son époux, lui consacrer sa vie, et ne pouvoir lui pardonner; lui appartenir, et ne pouvoir l'aimer!....

Cette pensée fit taire ses regrets, mais lui laissa sa tristesse. Cependant Pauline l'aimait toujours! Il y a des sentimens dont on ne peut douter, qu'on sent vrais dans le cœur des autres, comme dans son propre cœur tant qu'on a son bon sens, et qu'un ami véritable n'a pas perdu la raison, on ne se demande jamais *m'aime-t-il?*

Un admirable paysage se découvre aux regards charmés d'Hortense. Un lac immense en baigne les contours; des montagnes le protègent à une distance où l'horizon s'agrandit; des bois, des rochers, des cascades, des prairies, complètent ce magnifique tableau. C'était là que l'oncle de Pauline avait acquis une retraite charmante. Là, Pauline attendait son amie pour lui offrir un asile et sa protection.

La voiture franchit la première cour; le concierge se hâte d'appeler pour faire ouvrir la grille

qui conduit au château ; mais les gens, les ouvriers sont tous à leurs occupations. Hortense trouve mieux de descendre et d'aller sans bruit surprendre son amie. Après avoir traversé les cours et une magnifique avenue, le château apparaissait élevé à l'italienne. Un vestibule orné de colonnes où l'on arrivait par des degrés de marbre en formait l'entrée. Hortense franchit les degrés, et voit son amie au fond d'un immense salon ; elle est à un piano, tandis qu'un homme placé près d'elle fait la lecture ; tous deux sont tournés contrairement au jour de la porte d'entrée, Hortense s'arrête pour les contempler quelques instans.

— La voilà ! dit-elle ; — Cet homme est sans doute celui qu'elle aime....

Le jeune homme se retourne.....

— Arthur! dit-elle .... lui près de Pauline, lui!! oh! destinée !.. Ses forces l'abandonnent, elle tombe sans mouvement.

Au bruit de sa chute, Pauline arrive, elle en

croit à peine ses yeux, son amie pâle, sans mouvement, étendue sur le seuil! Cet événement ne peut s'expliquer : Pauline lui prodigue les soins les plus tendres, et bientôt Hortense retrouve l'usage de ses sens. En ouvrant les yeux elle les fixe sur son amie; laisse couler ses larmes, et reçoit les douces consolations de Pauline, sans lui dire la cause de sa douleur. Elle demande du repos : seule, elle se livre à ses tristes pensées.

Eh quoi! toujours Arthur pour troubler son repos! Cet homme auquel elle croit devoir tout, paraît lui être fatal depuis l'instant où le hasard l'amena près d'elle; les services qu'il a paru lui rendre ont été la cause de son malheur; enfin, pour dernier chagrin, il faut que dans le seul asile qui lui reste, et près du seul être qui lui soit dévoué, elle le retrouve encore! Elle le retrouve!... aimé de son amie!...

Que fera-t-elle dans cette circonstance où la

destinée de Pauline est compromise? Elle sait que Pauline adore Arthur : ira-t-elle lui confier l'amour d'Arthur pour elle, et détruire des espérances qui charment malgré soi le cœur de sa pauvre amie? Se dire qu'un être qu'on aime ne nous aime pas, c'est un chagrin, sans doute; mais savoir qu'il en aime un autre, c'est un vrai malheur.

Après deux jours de repos, ses forces s'étant rétablies, elle fut en état de descendre au salon.

Arthur n'avait pas cherché à voir Hortense seule; il croyait devoir garder le silence jusqu'à ce qu'elle lui permît de parler. Enfin il la vit paraître, belle de mélancolie et de malheur. Oh! que c'était bien là cette femme qu'il avait rêvée, dégagée de tout l'éclat que le monde jetait sur elle, de cette gaieté qui semble défendre à tout sentiment profond ou exalté de fixer son empire dans un cœur. Ses yeux avaient perdu de leur éclat, mais que leur expression était douce! ses traits pâles prouvaient qu'Hortense, qui était la plus belle des femmes, pouvait être aussi la plus sensible.

A son arrivée Pauline courut à elle ; Arthur se leva ; Hortense jeta sur lui un regard qui lui imposa silence, et s'asseyant près de son amie :

— C'est monsieur, lui dit-elle, de qui tu m'as parlé si souvent dans tes lettres?

Pauline rougit. Un instant suffit pour dévoiler un secret qu'on a caché des années.

— M. de Valmy, répondit-elle émue, n'est ici que depuis peu, et je ne sais si ce sera pour long-temps.

— Je suis enchantée, reprit Hortense, de me trouver avec une personne dont tu m'as dit tant de bien, et j'espère que ma présence ici ne sera pas le signal du départ de M. de Valmy...

— Je n'ai nulle envie de quitter un séjour, dit Arthur, où l'amitié me retenait, et votre présence, madame, ne peut être qu'un attrait de plus pour m'y fixer.

— Il ne me quittera pas ! se dit Pauline avec joie....

— Toujours ensemble! se répétait Hortense avec crainte.....

Mais pourquoi Arthur lui avait-il caché sa liaison avec Pauline? Cette pensée la tourmentait, et dès le jour même elle voulut l'éclaircir. Elle manifesta le désir de connaître le parc, Arthur se proposa pour l'accompagner; Pauline était peu marcheuse, et les laissa partir seuls en recommandant bien à M. de Valmy de prendre les sentiers les plus agrestes et de faire les honneurs comme s'il était le maître du domaine. Elle les regardait s'éloigner.

— Oui, disait-elle, c'est une femme comme mon Hortense qu'il faudrait à ses côtés. Qu'ils sont bien tous deux!

Ils se retournèrent pour lui dire adieu.

— Qu'ils sont beaux! dit-elle... et un soupir s'échappa de sa poitrine oppressée. Mais Hortense était mariée; M. de Valmy avait une passion! l'impression disparut, et son cœur n'éprouva que le contentement de voir les deux

êtres qu'elle aimait, distraire ensemble leurs ennuis et leurs chagrins.

Lorsqu'Hortense fut assez éloignée pour n'être plus aperçue de Pauline, elle prit le bras d'Arthur et l'entraîna loin du château.

—Arthur, lui dit-elle, je venais ici pour trouver le repos; votre présence a détruit tous mes rêves de tranquillité. Par quelle fatalité vous, à qui je dois tant, êtes-vous encore attaché à mes pas pour détruire vos bienfaits? répondez, dites-moi la vérité. Depuis quand connaissez-vous mon amie? pourquoi êtes-vous venu vous fixer près d'elle? et pourquoi êtes-vous resté ici lorsque vous saviez que j'arrivais? Je vous avais tant prié de vous éloigner de moi!

— Oh! dit Arthur, elle m'aime!...

Interroger un homme sur ses actions, et lui dire qu'on le craint, ne veut pas exprimer autre chose que de l'amour. Ainsi Arthur jouissait tout bas de la curiosité d'Hortense, de son effroi, et il ne répondait pas, lorsqu'Hortense impatientée de son silence:

— Eh bien, dit-elle, n'avez-vous donc rien à me répondre?

— Oh si, mon Hortense!

— Ne m'appelez pas comme cela, monsieur, dit-elle effrayée; répondez, je vous prie.

— Eh bien, oui, je connais depuis longtemps votre amie : je vous ai caché notre liaison pour qu'elle ignorât elle-même que je vous connaissais, et qu'elle pût me parler de vous sans contrainte. Entendre parler de vous par un être pur qui me découvrait avec son cœur tous les trésors du vôtre, c'était un si grand bonheur! Oh! oui, je l'aimais, votre amie, parce qu'elle me disait que vous pouviez aimer. Sa tendresse vous élevait dans les cieux, et c'était là où je vous adorais avec elle. L'âme de Pauline m'a fait comprendre la vôtre : cette âme qu'une enveloppe trop belle me fit craindre de ne pas trouver, Pauline me la dévoilait dans ses entretiens, où je puisais la vie!..... C'est là le motif qui me faisait chercher cette femme que je savais vous être chère; m'en vou-

lez-vous pour avoir aimé le même objet que vous?

— Oh! non, dit Hortense, mais vous l'aimez donc?

— Oui.

— Comment l'aimez-vous?

— Comme on aime une sœur.

— Elle vous aime aussi?

— Je le crois.

— Comment croyez-vous qu'elle vous aime?

— Comme un frère...

Hortense garda le silence.

— Pourquoi êtes-vous resté, dit-elle vivement?.....

— Hortense, dit Arthur avec tristesse, fallait-il donc perdre en un jour les seules affections qui me font vivre, et cela hors de ma patrie où je ne puis rentrer...

— Oh! se dit Hortense, je suis bien ingrate!... Pardon, M. Arthur, pardon, les chagrins troublent ma raison. J'ai eu tort de vous demander de quitter mon amie; et si quelqu'un ne doit pas rester près d'elle, ce n'est pas vous... Mais écoutez, il faut me rendre un service encore, et je vous prie de me l'accorder : il est pour moi plus important que la vie à me sauver, autant que l'honneur à me conserver.

— Parlez, Hortense, oh ! parlez, c'est me donner un bonheur de plus. Vous rendre un service, moi !... ici !... lequel ? dites, mais que ce ne soit pas de vous quitter !...

— Non, vous ne nous quitterez pas, monsieur; mais tant que nous vivrons dans ce château, que jamais un mot, un geste, la moindre imprudence ne fasse soupçonner à Pauline que vous m'avez connue ni aimée. Soyez toujours avec moi froid et indifférent. Que Pauline ne pense pas même que vous puissiez m'aimer jamais.

— Comment, Hortense, à votre amie vous voulez cacher mon amour?

— A elle plus qu'au monde entier! dit Hortense avec exaltation; ce serait me donner la plus grande douleur que de le lui faire voir. Vous entendez, soyez prudent : c'est à cette condition seule que je ne quitte pas à l'instant mon amie et vous...

Arthur promit.

—Il y a toujours du romanesque dans la tête des femmes, se dit-il; qu'importe que Pauline sache que j'aime Hortense?.. Enfin elle le veut : j'ai bien caché mon amour à tout un monde, je pourrai bien le cacher à une femme...

Hortense reçut sa parole, et tous deux rentrèrent au château, n'ayant rien vu du parc qu'un bosquet qui devait leur laisser des souvenirs ineffaçables.

Arthur, en promettant de cacher à Pauline son amour pour Hortense, n'avait pas compris la gêne qu'il s'imposait. La présence d'un ami qu'on trompe pèse plus que le poids du grand monde. C'est un devoir de cacher ses secrets à

celui-ci, c'est une faute de ne pas tout dire à celui-là.

Ainsi Arthur ne trouvait plus le même charme à être seul avec Pauline; et il fuyait son tête-à-tête avec autant de soin qu'il le recherchait dans d'autres temps.

Toute occupée d'Hortense, Pauline ne s'aperçut pas de ce changement. Et puis un autre bonheur remplaçait bien celui qu'elle avait perdu. Elle parlait d'Hortense à M. de Valmy autrefois, aujourd'hui c'était de lui dont elle s'entretenait avec Hortense! Parler de son amitié fait du bien! mais parler de son amour en fait davantage. Aussi Hortense pouvait juger l'affection que Pauline portait à Arthur; elle lisait dans ses discours que toute son âme lui appartenait. Pauline lui racontait combien sa tristesse était profonde lorsqu'il vint la rejoindre en Italie, et que lui ayant témoigné son étonnement de le voir chercher des distractions près d'elle, il lui dit que son chagrin avait besoin de repos; que près d'elle seule il pouvait trouver un adoucissement à ses peines, et que si

elle lui refusait un asile et sa tendresse, qu'il serait le plus malheureux des hommes; que cette retraite remplacerait pour lui le monde auquel il voulait renoncer.

— Que je fus heureuse, continua-t-elle, de lui donner cet asile qu'il me demandait! Mais comment espérer qu'il pense toujours ainsi? Il me quittera!.. cette idée me tue... Ne plus le voir! ne plus l'entendre!.. Avant de le retrouver, je croyais que c'était possible; je ne connaissais pas encore son âme. Mais depuis qu'il est ici seul avec moi, je l'ai étudiée cette âme : c'est elle qui m'anime... Sa présence est ma vie; je me suis abandonnée à la pensée de lui être utile; cette pensée détruite, je cesserai de vivre...

Ces paroles exaltées brûlaient le cœur d'Hortense.

Une autre femme avouait sans rougir l'amour qu'elle sentait elle-même; elle éprouvait une joie secrète, pourtant, d'apprendre qu'Arthur était malheureux, mais elle lui en

voulait d'avoir cru trouver des consolations près d'une autre ; cette autre était son amie ; une amie qui sacrifierait tout à son bonheur, si ce bonheur était possible; mais il ne l'était pas, et pour ménager ce cœur qui lui était dévoué, elle devait laisser blesser le sien sans se plaindre.

XII.

Ils se voyaient à chaque instant, seuls dans un séjour enchanté; loin du monde, pouvant mépriser la calomnie, et préférer le bonheur de s'aimer à mériter une estime qu'on ne leur accorderait pas, peut-être, malgré leurs sacrifices.

Ils s'adoraient ! et ce mot *je t'aime*, ce mot qu'Arthur avait craint de dire si long-temps, s'était enfin échappé de son âme et de ses lèvres; ce mot avait brûlé le cœur d'Hortense, et porté le bonheur et la crainte dans son âme.

—Oh ! lui disait-elle, je vous en supplie! vous qui m'avez sauvée, ne me perdez pas!.. ne me donnez pas l'horreur d'être méprisée de vous.

Méprisée ! qu'elle était loin d'Arthur cette affreuse pensée! On ne méprise que ce qui est impur : l'aveu d'un amour suffit-il donc pour flétrir la femme qui l'inspire?... —Vous mépriser! moi, lui disait-il, Hortense ! vous, un ange de pureté, vous que le monde n'était pas digne de toucher! soyez mon existence, ma destinée, soyez l'air que je respire, la lumière qui me fait voir, donnez-moi le jour et la vie. Oh ! ne craignez rien de moi.

Hortense le suppliait de lui conserver l'honneur ; émue et tremblante, elle fuyait. Arthur n'avait plus la force de la retenir lorsqu'il voyait sa conscience alarmée.

— Attendons, disait-il, attendons que mon amour l'ait vaincue ; elle m'aime!.. n'est-ce pas assez pour attendre?

Mais la tristesse accablait Hortense ; sa passion dévorait sa vie. La crainte de se laisser entraîner par elle, de n'être plus autant élevée aux yeux de son amant, de mériter le mépris du monde; la pensée cruelle de tromper le sentiment sacré qui l'unissait à Pauline, de causer le malheur et peut-être la mort de son amie, tous ces combats torturaient sa vie. Elle sentait qu'elle devait mourir de sa résistance; car cet amour renfermé des années dans son cœur, cet amour que tout grandissait, ennoblissait à ses yeux, exaltait son âme, qui n'avait point encore compris l'exaltation. Croire qu'on est aimé, c'est pressentir la vie ; en être sûre, c'est exister.

— Oui, j'existe, se disait-elle en souffrant ; j'existe, il m'aime ! il me l'a dit.... Sa voix passionnée a pénétré mon cœur. Mais je suis pure encore ; le feu qui me brûle, faut-il le calmer par un crime! faut-il me perdre?.. Je suis un ange! dis-tu, mon Arthur! demain je serais une

femme si je t'écoutais... Non, non, mieux vaut mourir que de craindre le lendemain!!..

Ces combats cruels affaiblissaient sa vie. Arthur la voyait changer, et mettant tout sur le compte de sa passion, il n'avait pas d'inquiétude; car la sienne était plus violente encore et le faisait vivre. Oh! oui, elle m'aime, se disait-il avec joie en observant sa pâleur. Elle m'aime!!.. Un homme est autant heureux des souffrances qu'une femme éprouve pour lui, que du bonheur qu'il lui donne. Il était heureux, mais il fallait cependant à ce bonheur un autre bonheur encore : Hortense s'obstinait à le lui refuser.

A son tour Arthur devint triste et ne chercha plus à se trouver seul avec Hortense. Pauline était là pour lui donner des consolations; il retourna à Pauline. Elle ne croyait pas qu'il l'eût abandonnée; elle le reçut avec le même bonheur.

— Ma Pauline, lui disait-il un jour, en lui prenant la main, qu'il y a long-temps que je n'ai serré cette main dans les miennes! vous êtes si

occupée de votre Hortense qu'on ne vous voit plus.

— Mais, lui dit-elle, n'est-il pas juste que je m'occupe de mon amie? elle a tant de chagrins !!!

— Des chagrins! dit Arthur en changeant de couleur.

— Son histoire de la cour lui a fait un mal qui ne s'effacera jamais de son âme!... Et puis entre nous, dit-elle avec mystère, elle aimait en secret cet Arthur qui l'a sauvée, et je crois qu'il a blessé son cœur plus encore que la calomnie.

Pauline n'était pas fâchée de confier à *M. de Valmy* l'amour d'Hortense pour un autre.

— Ah! lui dit Arthur, qui avait reçu de cette confidence une impression toute autre que celle que l'on avait voulu lui donner.... vous croyez qu'Hortense aimait Arthur?

— Je ne le crois pas, dit-elle, j'en suis sûre;

j'ai reçu les confidences de mon amie depuis que cet homme s'est présenté chez elle. Son amour pour lui date de bien loin ! avant son mariage elle l'aimait, et il a tout fait depuis pour alimenter sa passion. Si elle avait suivi mes conseils, elle aurait fui cet homme. Je l'ai toujours craint pour son repos. Je l'ai toujours détesté, le croiriez-vous ?....

— Non, je ne le crois pas, dit Arthur en souriant.... vous ne pouvez détester personne !...

L'arrivée d'Hortense mit fin à cette conversation. Les yeux d'Arthur brillaient, on y lisait du bonheur : Hortense s'en aperçut.

— Je vous dérange, dit-elle, voyant qu'on se taisait.

— Nous parlions de vous, lui dit Arthur tout bas.

Tout le monde fut content; et Pauline voyant ce qu'elle aimait moins triste, fut plus heureuse encore.

Mais le chagrin d'Hortense augmentait cha-

que jour; sa santé dépérissait : la passion de son amant ne pouvait plus se cacher. Il faut changer cette existence, se disait-il, un jour. Il faut qu'elle soit à moi ou que je la fuye... Elle, ou la mort. Quelle est cette folle vertu qu'elle écoute pour faire mon malheur et le sien? N'a-t-elle pas manqué à cette vertu en me disant qu'elle m'aimait!... a-t-elle fait de ce mot un jeu pour me donner des tortures?... Elle m'a livré son âme et me refuse sa personne! Sa vertu, je ne la reconnais pas cette vertu qui n'a pas su se taire!...

Arthur croyait Hortense à lui, parce qu'elle lui avait dit : Je vous aime!...

Ce mot qui s'échappe d'un cœur pur doit être en effet son plus grand sacrifice.

Cependant, se disait-il, quand sa passion lui permettait de raisonner, les combats qu'elle se livre, les souffrances qu'elle éprouve, ne sont-ils pas la preuve qu'elle exerce ses forces contre un ennemi cruel? Cet ennemi c'est moi; c'est cet amour que j'ai enflammé dans son cœur par

l'aveu du mien!.. c'est moi qui l'ai rendue coupable! car sans cet aveu elle eût gardé son secret. Oh! égoïste! je lui sais mauvais gré d'une faiblesse parce qu'elle ne les a pas eues toutes, et si elle se donnait à moi je lui en voudrais peut-être d'avoir manqué de vertu. Les hommes sont affreux! Eh bien, il faut la quitter, dit-il : je la verrai seule une dernière fois; qu'elle décide de mon sort et du sien. Ma tête est perdue!!.....

XIII.

Le lendemain Hortense se rendit au bosquet chéri. Arthur lui avait demandé de la voir.

Il me fuyait, dit-elle, que veut-il? ne sait-il pas que je l'aime!...

Elle était faible et souffrante. On craint moins les passions quand la douleur les accompagne. Arthur arrive ; il est pâle, sérieux ; et la sévérité de son regard ferait trembler une femme qui ne serait pas sûre d'être exempte de tout reproche. Hortense lève ses yeux languissans sur lui :

— Qu'avez-vous, dit-elle, vous avez presque l'air méchant ?

Rien ne désarme comme un mot de reproche dit avec douceur...

— Moi, méchant, dit Arthur, oh ! non, mais bien malheureux !!... malheureux plus que l'on ne peut l'exprimer et le croire : plus malheureux que le jour où je vous ai vue passer dans les bras d'un autre : plus malheureux qu'au temps où les hommages que vous rendait toute une cour, mettaient mon âme au supplice : plus malheureux mille fois que lorsqu'un jugement infâme menaçait ma vie. Je regrette cet échafaud duquel vous m'avez arraché ; oui, je vous en veux de m'avoir rendu l'existence pour en

faire un éternel tourment; et je viens vous demander de prendre cette vie que vous m'avez donnée, ou de me condamner à mourir; enfin de décider de mon sort.

— Moi, dit Hortense étonnée, vous condamner à mourir!... décider de votre sort!... Arthur, c'est à vous à décider du mien... vous le voyez, je souffre... plus que vous, peut-être... mon mal est là, dit-elle, en plaçant sa main sur son cœur. Oh! ce cœur renferme un feu qui le brûle et le mine... une chaleur qui semble un poison... que je ne peux pas adoucir.. Non, dit-elle, une autre douleur plus grande encore naîtrait de ma faiblesse!!... Écoutez, mon Arthur, dit-elle avec noblesse et douceur: vous m'aimez, n'est-ce pas?...

— Oh! mon Hortense!...

—Oui, dit-elle, oui, vous m'aimez. Eh bien, ce cœur que vous avez cru léger, insensible, ce cœur n'a jamais battu que pour vous. Vous seul, Arthur, avez eu ses palpitations... mon âme ne s'est élevée que par votre pensée; jamais je n'ai désiré d'autre estime que la vôtre; d'autre

amour que le vôtre. Unir nos destinées, vous adorer eût été mon seul bien; et la seule crainte de perdre votre estime est encore pour moi la plus grande de toutes.. C'est elle, lui dit-elle avec passion, qui me donnera le courage de résister à ton amour.. c'est elle qui me donnera la force de mourir pure à tes côtés. Oh ! en te disant je t'aime, n'ai-je pas livré mon existence à ta volonté... n'es-tu pas devenu mon maître? Et cette pureté que je veux conserver ne peux-tu pas me la faire perdre?.. Oui, en te donnant mon âme je me suis donnée tout entière à toi, mais j'ai compté sur ton honneur pour me conserver digne de toi, de toi, mon dieu! mon univers! ma vie!.. Arthur, fais de moi ta victime ou ton idole!... choisis, j'accepterai tout, plutôt que ton malheur?!...

Une femme dévouée trouve presque toujours de la générosité dans la passion qu'elle inspire. Arthur n'osait plus se plaindre, n'osait plus demander rien à celle qui venait lui tout offrir. Elle était devenue par son dévouement un être sacré pour lui.

— Oh! se dit-il, que je suis loin d'elle!..... Elle appartient au ciel, moi à la terre. — Eh bien, dit-il, je te respecterai comme une émanation des anges. Oui; près de toi, dans cette demeure, je vivrai de ta présence et de ton céleste amour. Mais écoute, écoute une dernière prière : que mon âme, au moins, puisse exhaler à toute heure le feu qu'elle renferme, que nulle contrainte ne retienne plus l'expression de ma tendresse pour toi!... que partout, en tous lieux elle puisse se montrer et se voir... Retire-moi cette parole que je t'ai donnée; laisse-moi à cette amie qui te chérit, aller dire que je t'adore! que nos secrets lui soient confiés; que je devienne Arthur pour elle, et toi, la femme qui m'a aimée. Viens, mon Hortense, viens sanctifier nos liens près de ta Pauline, comme près de ces êtres nommés par Dieu pour absoudre les fautes des hommes.

Hortense plus pâle que le marbre, effrayée comme d'un malheur plus grand que tous ceux qu'elle supportait :

— Qu'avez-vous dit, malheureux? dit-elle, en le retenant d'une main glacée...

Aller dire à Pauline que vous m'aimez! ...... Oh! vous n'y pensez pas... chassez, chassez cette affreuse idée, vous me feriez mourir à l'instant. Vous ne savez pas les malheurs que renferme cette confidence!...

Je ne comprends pas un malheur dans un aveu que vous lui avez fait vous-même, dit Arthur étonné; ne sait-elle pas que vous aimez Arthur?

— Oui, oui, elle le sait... avant vous!....

— Eh bien! ne sait-elle pas qu'Arthur vous adore!...

— Je le lui ai dit aussi, car je le croyais!

— Pourquoi donc alors aujourd'hui ce mystère?...

— Arthur, croyez que ce mystère est sacré, et qu'en m'imposant à moi-même la torture de cacher notre amour à Pauline, je remplis un devoir, et me fais autant de mal que vous pouvez en éprouver, vous-même, de cette contrainte.

— Quel motif peut vous l'imposer?

— C'est un secret.

— Un secret pour moi? me le direz-vous?...

— Peut-être bientôt.

Elle s'éloigna, laissant Arthur plongé dans l'incertitude et la tristesse.

Ces secousses, trop vives, affaiblirent les forces d'Hortense : la fièvre qui la dévorait intérieurement se développa au dehors. Pauline et Arthur ne la voyaient pas aussi mal qu'elle se sentait elle-même. Ils l'aimaient trop tous deux pour s'avouer qu'elle pouvait mourir.

La crainte de perdre un être aimé entre bien dans le cœur, mais la certitude jamais. Il semble que la mort, par pitié pour sa victime, se cache aux yeux de l'amitié, afin de lui assurer ses soins jusqu'à l'instant où elle s'empare de sa proie.

Cependant, depuis quelque temps, Pauline était moins tranquille.

—Non, non, disait-elle, non, c'est impossible, Hortense ne peut mourir ; elle est trop jeune, trop belle, il faut la sauver ; il est impossible qu'elle meure.

Elle ne croyait pas à ce qu'elle voyait, à ce qu'on disait, à ce qu'elle pensait elle-même. Elle rêvait un malheur qu'elle supposait impossible. Cependant sa sécurité l'avait abandonnée ; elle ne quittait plus Hortense le jour, la nuit, veillant auprès d'elle, étudiant sa respiration, comptant les mouvemens de son pouls : les yeux fixés sur Hortense elle épiait ses moindres mouvemens ; quand elle veillait elle désirait son repos : quand elle dormait elle craignait son assoupissement ; passant de la crainte à l'espoir, de l'espoir au découragement ; ayant la fièvre dans le cœur, souffrant avec son amie toutes les douleurs que celle-ci ressentait ; laissant s'écouler des semaines entières, sans savoir si les jours avaient des nuits, si l'on devait dormir, si l'on prenait d'autres alimens que l'air d'une chambre, et des larmes pour vivre. Cet être frèle que tout fatiguait, aujourd'hui toujours agitée, active,

ajoutait aux ordres des médecins le zèle de son âme ardente; employait sa chétive existence à ranimer la belle vie qui allait lui échapper, sans comprendre que ce qu'elle faisait devait la tuer elle-même, si ses forces physiques étaient seules pour la soutenir.

Arthur, témoin de ce dévouement sans exemple, inspiré par un sentiment céleste, cette amitié d'une femme pour une femme, que jusqu'alors il avait crue impossible, remplissait son cœur de respect pour celle qui la sentait avec une exaltation que les âmes vulgaires n'accordent qu'à l'amour.

—Oui, se disait Hortense en voyant la mort approcher, oui, c'est bien jeune mourir! Que de regrets en quittant cette vie, où deux êtres me sont si dévoués!.. Mais en acceptant le bonheur pour moi, le malheur d'une amie aurait scellé ma honte!... Oh! la mort, j'ai dû la préférer à un bonheur qui m'eût faite coupable!... Je suis calme et résignée : ils m'aimeront tous deux dans le cercueil, leurs larmes pures et leurs prières viendront adoucir mon sort, si Dieu

veut me punir de l'avoir aimé!... Mais que deviendra-t-il quand je ne serai plus? qui aimera-t-il? lui!.. Ma Pauline, s'il pouvait t'aimer, de toi seule je ne serais pas jalouse. Oh! Arthur, vous ne savez pas qu'un cœur renferme encore un secret pour vous, que des traits sans beauté n'empêchent pas de sentir! et qu'une âme n'est pas moins exaltée parce qu'une enveloppe moins gracieuse la renferme. Imprudent!

Elle s'était fait porter dans ce lieu si plein de souvenirs, sous ces arbres qui avaient voilé le mystère de son amour, qui avaient entendu ses sermens : ces témoins de ses craintes, de sa faiblesse et de son courage, elle voulait les revoir avant de mourir; elle voulait parler là encore une fois à celui qu'elle adorait...

— Il est temps, dit-elle, qu'il connaisse le secret que je lui cacherais encore si je devais vivre.

Arthur, qui croit au bonheur puisque Hortense l'appelle, accourt à cet ordre sacré. La pâleur qui la couvre ne fait plus battre son

cœur. Ce n'est plus l'amour qui la cause; c'est la mort qui a détruit de son doigt livide, la fraîcheur de son amante. Ses lèvres décolorées, ses yeux qui n'ont plus d'éclat, l'abattement de toute sa personne dit à Arthur : Elle est morte.

Eh quoi! la mort, l'affreuse mort! cette monstrueuse pensée de la création contre laquelle l'homme révolté demanderait à Dieu compte de sa propre existence, inconcevable calcul de ce Dieu pour détruire son propre ouvrage; nécessité absolue qu'aucun pouvoir humain ne peut changer, qui se rit du désespoir, se fait un jeu de la tendresse et du dévouement, horreur qui produit l'épouvante, détruit les destinées, et rend poussière le chef-d'œuvre qu'on a adoré : la mort avait dit à cette femme si belle, et à peine au monde, tu *m'appartiens;* et quoique vivante encore, ses traits étaient frappés du sceau fatal!...

—Oui, elle est morte, dit Arthur, en tombant à genoux près d'elle, et n'osant lever son regard, où un respect religieux avait remplacé l'expression de l'amour.

Hortense vit ce qu'il éprouvait : elle lui sourit encore, lui prend la main....

— Vous vous en apercevez donc, dit-elle?..

— Hortense ! prononça Arthur au désespoir.....

Dans ce nom tout était exprimé. Hortense, voulait dire mon âme ! ma vie ! mon bien !.. .. Tout !... Et l'idée de la mort voulait dire tout est perdu !...

—Ce n'est pas moi qui le veux, dit Hortense; mon cœur a reçu de trop fortes blessures ; mes premières années ne m'avaient pas accoutumée au courage : il m'en faut pourtant aujourd'hui pour vous quitter....

— Non, non, disait Arthur hors de lui, non, c'est impossible, tu vivras... oh ! ma bien-aimée.... toi mourir?.... mais si tu meurs je te suivrai dans le monde inconnu.... Moi sur la terre quand tu n'y serais plus, impossible ! oh ! cette pensée me console, oui, je le sens, ta mort nous réunira peut-être.

— Arthur, dit Hortense avec calme, vous mourrez si Dieu vous appelle à lui; mais si Dieu vous laisse vivre, vous vivrez.... Il le faut, je le veux. Vous avez sur la terre un devoir à remplir.... pour moi....

— Un devoir, dit Arthur?

— Oui, il est un être au monde doué de toutes les vertus, d'une âme aussi ardente que la mienne. Cet être m'a chérie seule, bien longtemps; mais depuis quelques années sa tendresse s'est partagée, et celui qui a pris une place dans ce cœur qui était tout à moi, en a troublé le calme; car ce que l'on sent pour lui n'est pas de l'amitié seulement: c'est pour cela que je cachais mes secrets à celle qui les avait reçus depuis mon enfance. Ayant eu l'aveu de son amour pour vous, je dus lui cacher le mien, pour ménager son cœur trop tendre et trop dévoué. En voyant Arthur dans l'homme qu'elle aimait, elle m'eût sacrifié une passion qu'elle n'ose s'avouer à elle-même; j'aurais causé son malheur, sa mort peut-être, en détruisant l'illusion de sa vie. Voilà le secret que je devais vous dire.

— Arthur, reprit-elle après un moment de silence, c'est pour cette amie que je vous prie de vivre après moi. Que cette amie qui m'a si bien aimée, ne reste pas seule après m'avoir perdue; que je descende dans la tombe avec la pensée que les deux êtres qui se sont partagé mon cœur, ne se sépareront pas; qu'un autre moi-même me remplacera près d'elle, et l'aimera pour moi quand je ne serai plus.

Où trouverez-vous un cœur plus digne d'entendre le vôtre, une femme qui sache vous aimer mieux que Pauline? Ah! s'il en est une au monde, que je ne le croie pas en mourant; qu'à mon amie seule je lègue le droit de vous aimer.... Arthur, mon Arthur, je vais quitter la terre, lui disait-elle en pressant sa main sur son cœur. Dans la tombe je veillerai sur vous.... sur cet ange de bonté qui mourrait si vous l'abandonniez aussi. Promettez-moi de vivre pour empêcher ma Pauline de mourir; ne la tuons pas, nous qu'elle aime tant!....

Arthur versait un torrent de larmes sur les lèvres mourantes de son amante.

— Oh ! ne pleure pas, lui disait-elle, la mort n'a rien d'effrayant pour moi, puisque je meurs adorée de toi !.... un jour nous nous réunirons dans un lieu de paix où la calomnie ne troublera plus notre vie. Adieu, mon Arthur, adieu !... promets-moi de vivre !...

Un dernier baiser scella la promesse qu'elle demandait. Pour la dernière fois ils s'étaient réunis......

XIV.

Le jour fatal arriva: Pauline près de son amie priait Dieu, non de la lui rendre, mais de lui accorder une vie heureuse dans ce monde où tout paraît finir, et peut-être où tout recommence!... Elle venait de recevoir son dernier

baiser; elle venait d'entendre son dernier adieu, et de ses lèvres mourantes sortir ce mot :

— Ma Pauline, tu seras heureuse!..... Je le veux.

— Heureuse! et comment? se disait-elle..... A ce moment où elle perdait un objet si cher! une affection si sacrée! elle ne se rappelait plus que son cœur renfermait un autre sentiment; elle n'écoutait que sa douleur. Son cœur était brisé, sa vie était flétrie.

Le bonheur ne se comprend jamais à côté du cercueil d'un être qui vous a aimé. Cette tendresse morte qu'on ne peut ranimer semble la seule alors qu'on voudrait posséder ; et l'on donnerait à ce moment suprême toutes les affections qui vivent pour ravoir celle qui n'est plus.

Long-temps Arthur put en secret pleurer aussi. Son désespoir n'avait pour témoin que lui-même : Pauline et Arthur ne cherchaient pas de consolations. C'est pour un chagrin léger qu'on en accepte; mais pour la mort d'un

objet aimé, c'est du temps seul qu'on veut un soulagement. Pour cette douleur sacrée l'on ne veut pas d'oubli : il est si pur à nos yeux celui qui n'est plus! séparé de la terre, on ne lui voit plus les petitesses du monde; ses vertus seules lui survivent : notre mémoire pour les morts ne conserve que de nobles souvenirs.

Oh, qu'Arthur la respectait cette femme morte sans faiblesse! morte avec sa pureté!.... Si elle eût cédé à son amour, il l'eût adorée sans doute; mais la seule femme qu'un homme puisse honorer du fond de son âme, est celle qui a su lui résister.

Un jour, Pauline était seule agenouillée sur cette pierre qui renfermait les restes de son amie; elle pensait à l'existence agitée, malheureuse, de cette femme, née pour tant de bonheur.

—Hélas! dit-elle, nous étions donc destinées toutes deux au malheur : elle, pour avoir trop de beauté, moi, pour n'en avoir pas assez. Mais que voulait-elle dire en me parlant de bonheur!... ah! mon Hortense, c'était à toi de le connaître

le bonheur qui n'est pas pour moi, ce bonheur d'aimer! ... oui, tout est dans ce mot..... que puis-je aimer moi, aujourd'hui que tu n'es plus? à toi seule je découvrais sans rougir le secret de mon cœur... ton indulgence me le pardonnait : mais à présent il faut que je le renferme ce secret, il me brûle!... il me tue!... et pourtant j'ai le seul bonheur que je veux; que je puisse désirer...... Il est ici; il ne me parle pas de départ, il a ménagé ma douleur. Il m'entoure de soins..... Il a essuyé quelquefois mes larmes...... il a même pleuré avec moi!..... son cœur a senti ce que le mien sentait. Oh! oui, de la douleur! voilà les seules sensations qu'il peut éprouver en rapport avec les miennes..... du malheur!..... jamais, jamais, d'am.....r. Ce dernier mot, elle ne l'acheva pas; il expira sur ses lèvres comme un blasphême! ses sanglots l'étouffèrent.

Elle sentit des bras la soulever, un homme la serrer sur son cœur : un homme!.... elle eut peur.... voulut s'éloigner... Mais une voix mélodieuse traversa son âme...

— Pauline, Pauline, ne pleurez pas, vous serez heureuse, peut-être.

— Heureuse! dit-elle, oh! mon amie, tu l'as prononcé ce mot!

Arthur venait d'entendre la voix de Pauline dire à l'ombre de son amie : *Ce secret me brûle, me tue!*... Ce secret? c'est de l'amour, c'est toute une âme qui lui appartient. Ah! il y a toujours une place dans notre cœur, pour l'être qui sait nous aimer!...

—

—Pauline, lui disait Arthur un jour, ne pensez-vous donc plus à ces dernières paroles de votre amie : *Tu seras heureuse!*

—Hélas! dit-elle, pour moi, du bonheur!...

— Vous ne croyez pas au bonheur, Pauline?

—Je n'y crois pas pour moi, dit-elle.

—Et pour qui y croyez-vous donc?

—Pour vous, peut-être.... moi, je ne puis plus être heureuse; j'ai tout perdu.

— Pauline, nous avons tous deux des pleurs à répandre, j'ai des chagrins aussi.

— Des chagrins? oh! il y a long-temps que je le vois; l'amour vous a rendu malheureux.

— Oui.

— On ne vous aimait pas?

— Je l'ai cru.

— Et cette femme, l'aimez-vous encore?

— Elle est morte.

— Oh! Dieu!

— Laissons cela, Pauline, et parlons de nous: vous le voyez, nous avons tous deux des regrets, des peines. Eh bien, confondons-les comme nous avons souvent confondu notre pensée et nos larmes. M'aimez-vous, dit-il? avec cet accent qui demande un aveu sans l'imposer. Vous m'aimez, je le sais, on me l'a dit, je l'ai vu... Je vous aime aussi, moi, oh! oui, comme on aime ce qu'il y a de meilleur au mon-

de; comme l'amie qui mérite le mieux ce titre, comme une sœur chérie, enfin ..

Assez, assez, monsieur, répond Pauline troublée... aimez-moi toujours comme cela, c'est tout ce que je veux; ce sera mon seul, mon unique bonheur. Tant que vous y trouverez le vôtre, restez libre de me le conserver ou de me l'ôter, j'en jouirai comme d'un bien qui ne devra pas m'appartenir toujours, mais qui me laissera toute ma vie un souvenir ineffaçable de bonheur.

— Mais, Pauline, vous n'avez pas compris tout ce que je voulais vous dire. Les liens de l'amitié sont bien sacrés, sans doute, mais peuvent-ils empêcher qu'on se sépare? un fils quitte sa mère, un frère sa sœur, un amant même se sépare de sa maîtresse. Il n'est qu'un lien qui attache deux êtres pour la vie, et ce lien, si l'on ne veut pas l'accepter pour soi, il peut se former avec d'autres. Car enfin l'homme n'est pas né pour vivre isolé; il lui faut une compagne, une amie, pour partager ses chagrins, pour jouir de son bonheur. Dites, Pauline, refuserez-vous donc d'être cette compagne que je désire?

— Moi! dit Pauline étonnée!.... Moi, votre femme!..

— Oui! ma femme... mon amie!...

— Ah! c'est impossible!.. vous n'y pensez pas!!..

— Vous ne seriez donc pas heureuse, d'être ma femme!

— Pas heureuse, moi!.. Oh! Dieu...

— Eh bien, qui vous arrête?..

— Ah! si je pouvais croire à votre bonheur en acceptant le titre de votre épouse, croyez-vous que j'hésiterais un instant?.. Vous à moi; vous, répondant à ce que je sens pour vous! à ce sentiment que j'ai combattu en vain comme une pensée coupable! Ah! si je pouvais croire non pas à votre bonheur, mais seulement, peut-être si je pouvais douter de vos tourmens, oui, je céderais par égoïsme, car depuis que je vous aime je suis moins sûre de n'avoir pas ce défaut, mais il n'est pas assez grand dans mon cœur pour oublier ce que je suis, ce que je dois à qui

veut bien m'aimer. Laissez-moi vous chérir, laissez-moi m'occuper de vous, vivre en vous et par vous. Eh bien, si cette passion que vous nommerez *amitié* pour me sauver d'un ridicule, si cette passion peut vous être chère, vous l'acceptez, et en vous j'aurai tout ce que la nature m'a refusé! un frère, un ami; et mon cœur, en vous donnant tout bas un autre titre, rêvera le bonheur qui y est attaché. Mais vous! restez libre; n'associez pas votre belle destinée à ma chétive existence. Votre générosité vous empêche de voir ce qu'il y a de surnaturel dans le sacrifice que vous m'offrez. Une fois accepté il ne serait plus en mon pouvoir de le refuser ni de réparer le mal que je vous aurais fait. N'être jamais à vous est la seule preuve d'amour qu'il me soit permis de vous donner.

— Pauline, depuis des années vous êtes mon amie, ce n'est pas une femme que je vois en vous.

— Je le crois bien......

— Oh! quelle pensée avez-vous donc?

— Une pensée juste.

— Je veux la savoir.

—Regardez, dit-elle, lentement eh bien? vous ne devinez pas?

— Non.

—Je ne me sens pas le courage de vous l'expliquer : nous verrons une autre fois.

Quelque temps se passa. Cet entretien avait donné une existence nouvelle à Pauline. Il semblait qu'Arthur avait levé l'anathème que son oncle en mourant avait jeté sur elle. Cependant elle refusait toujours : elle était heureuse de son sacrifice, et consentait à le faire toute sa vie, pourvu qu'il fût toute sa vie en son pouvoir de ne plus l'offrir. Mais elle craignait l'abandon de son ami.

— S'il se fatiguait d'être auprès de moi, disait-elle, s'il me trouvait bizarre, s'il ne comprenait pas bien ma pensée.

Il est si difficile de refuser le bonheur! l'âme la plus généreuse fait malgré soi des concessions avec la sagesse pour ne pas y renoncer toujours. Pauline demandait à son miroir des conseils.

— Non, disait-elle, je ne puis être sa femme, lui si beau!... moi!... elle n'osait achever : que n'aurait-elle pas donné pour être seulement passable!

Un jour l'enfant d'une villageoise s'était approché d'elle, elle le prit sur ses genoux :

— Qu'elle est heureuse, ta mère, dit-elle! oh! s'il était possible que j'eusse un enfant, moi... beau comme cela!.. beau comme lui!!..

Arthur placé près d'elle regardait aussi ce joli enfant; tous d'eux avaient la même pensée. Son ami lui parla encore de mariage; cette fois elle l'écouta, donna son consentement.

Le mariage fut célébré un soir dans la chapelle du château.

Après un an Pauline devint mère : pendant vingt ans Arthur fut heureux.

FIN.



